L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

TOME PREMIER.

267

L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE,

PAR M. ROBERTSON, *Principal de l'Université d'Edimbourg, & Hiſtoriographe de Sa Majeſté Britannique pour l'Ecoſſe.*

TRADUITE DE L'ANGLOIS;

Seconde Édition revue & corrigée.

TOME PREMIER.

Gravé en 1786.
Obtenu en échange par la Bibliothécaire du Séminaire des Miss. étrang. de Québec
28 Mai 1802 A PARIS,

Chez PISSOT, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXX.
Avec approbation & privilege du Roi.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

ibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

AVERTISSEMENT.

M. ROBERTSON avoit deſiré que ſon Hiſtoire de l'Amérique *fût traduite en François par l'Écrivain qui a traduit ſon* Hiſtoire de Charles-Quint. *Le Traducteur ne pouvoit qu'être très-flatté de cette marque de confiance ; mais des raiſons particulieres ne lui ont pas permis d'entreprendre ſeul ce travail. Un excellent Écrivain, très-familiariſé avec la Langue Angloiſe, mais qui a deſiré de n'être point nommé, a bien voulu ſe charger de la moitié de l'entrepriſe.*

Les deux Traducteurs ſe ſont attachés à faire diſparoître, autant qu'il leur a été poſſible, l'inégalité de ton qui devoit réſulter de la différence de ſtyle. Ils oſent ſe flatter d'avoir en général rendu

avec fidélité non-ſeulement l'eſprit & le ſens de l'Auteur, mais même le caractere de ſon ſtyle.

Ils ſe croient diſpenſés de faire l'éloge de cette Hiſtoire de l'Amérique : *l'importance du ſujet, le nom de l'Auteur, la célébrité de ſes premiers Ouvrages, le grand ſuccès que celui-ci a eu en Angleterre, ont prévenu l'empreſſement du Public, plus efficacement que ne peuvent le faire les louanges toujours ſuſpectes des Traducteurs.*

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

EN rempliſſant l'engagement que j'avois pris avec le Public à l'égard de l'hiſtoire de l'Amérique, mon intention étoit de n'en rien publier avant que l'ouvrage entier fût achevé. L'état actuel des colonies Britanniques m'a obligé à changer de deſſein. Pendant que ces colonies ſont engagées dans une guerre civile avec la Grande Bretagne, des recherches & des ſpéculations ſur d'anciennes formes de gouvernement & de légiſlation qui n'exiſtent plus, ne pourroient être intéreſſantes. Leur état futur fixe aujourd'hui l'attention du genre humain. De quelque ma-

niere que cette malheureuſe querelle ſe termine, on verra naître dans l'Amérique ſeptentrionale un nouvel ordre de choſes, & les affaires y prendront une autre face. J'attends avec l'inquiétude d'un bon citoyen que la fermentation s'appaiſe, & qu'un gouvernement régulier s'établiſſe: alors je reprendrai cette partie de mon Ouvrage, dans laquelle je ſuis déjà aſſez avancé; & en y joignant l'Hiſtoire des colonies Portugaiſes à celle des établiſſemens des autres nations de l'Europe dans les iſles d'Amérique, j'aurai completté mon plan.

Les quatre Volumes que je publie aujourd'hui contiennent un récit de la découverte du nouveau monde & des progrès que les armes & les colonies Eſpagnoles y ont faits. Cette partie de l'Hiſtoire d'Amérique en eſt non-ſeulement la plus brillante;

elle eſt encore tellement détachée du reſte, qu'elle forme par elle-même un tout parfait, remarquable par l'unité du ſujet. Comme les principes & les maximes des Eſpagnols, dans la formation de leurs colonies, principes qui ont été adoptés en quelque ſorte par toutes les nations de l'Europe, ſont développés dans cette partie de mon Ouvrage, elle ſervira d'introduction à l'Hiſtoire des autres établiſſemens Européens en Amérique, & elle répandra ſur cet objet intéreſſant des connoiſſances que peut-être on ne trouvera pas moins importantes que curieuſes.

En décrivant les exploits & les inſtitutions des Eſpagnols dans le nouveau monde, je me ſuis écarté plus d'une fois des relations des Auteurs qui m'ont précédé, & j'ai ſouvent rapporté des faits qu'ils paroiſſent avoir ignorés. Je

dois au Public d'indiquer les ſources d'où j'ai tiré les informations qui m'autoriſent ou à placer les événemens dans un jour nouveau ou a former quelque opinion nouvelle ſur leurs cauſes & leurs effets. Je m'acquitte de ce devoir d'autant plus volontiers, qu'il me fournit l'occaſion de témoigner ma reconnoiſſance à des bienfaiteurs qui m'ont honoré de leur appui & de leurs ſecours dans mes recherches.

Comme c'étoit de l'Eſpagne que je devois attendre les éclairciſſemens les plus eſſentiels, à l'égard de cette premiere partie de mon Ouvrage, j'ai regardé comme une circonſtance heureuſe pour moi de voir nommer à l'ambaſſade de Madrid Mylord Grantham : j'avois l'honneur d'être connu perſonnellement de lui, & je devois tout eſpérer de ſon caractere naturellement généreux & obligeant.

Quand je m'adreſſai à lui, l'accueil que j'en reçus ne me laiſſa pas douter qu'il ne fît toutes les démarches convenables pour me procurer ce que je deſirois; & en effet je ſuis perſuadé que le ſuccès de mes recherches en Eſpagne doit être attribué principalement à l'intérêt que ce ſeigneur a paru y prendre.

Mais quand je ne devrois au Lord Grantham que d'avoir engagé M. Waddilove, chapelain de ſon ambaſſade, à ſe charger de la conduite de mes affaires en Eſpagne, je lui aurois toujours une très-grande obligation. Cet eccléſiaſtique a continué de faire des recherches pour moi pendant cinq ans, avec une activité, une perſévérance & une connoiſſance de la matiere, qui ne m'ont pas moins étonné que ſatisfait. Il m'a procuré la plus grande partie des livres Eſpagnols que j'ai conſultés;

& comme dans ce nombre il y en a pluſieurs qui ont été imprimés au commencement du ſeizieme ſiecle, & qui ſont devenus très-rares, la ſeule occupation de les recueillir doit lui avoir coûté beaucoup de tems & de peines. C'eſt à ſes ſoins & à ſon amitié que je ſuis redevable des copies de pluſieurs manuſcrits importans qui contiennent des faits & des détails que j'aurois cherchés en vain dans les Ouvrages imprimés. Encouragé par les bontés de M. Waddilove, je lui envoyai une liſte de queſtions relatives aux coutumes & à la politique des naturels de l'Amérique & à pluſieurs inſtitutions des établiſſemens Eſpagnols; j'avois eu ſoin de préſenter ces queſtions de maniere qu'un Eſpagnol pût y répondre ſans rien dire qui ne pût être communiqué à un étranger. Il a traduit mes

demandes en Eſpagnol, & il a obtenu de différentes perſonnes qui avoient réſidé dans la plupart des colonies Eſpagnoles, des éclairciſſemens qui m'ont été du plus grand ſecours.

Malgré ces avantages ſinguliers, c'eſt à regret que je me vois obligé d'ajouter que le ſuccès de mes recherches en Eſpagne doit être attribué uniquement à la bonté particuliere de quelques individus & non à aucune facilité qui m'ait été donnée par autorité publique. Par un arrangement bizarre de Philippe II, tous les regiſtres de la monarchie Eſpagnole ſont dépoſés dans l'*Archivo de Simancas*, près de Valladolid, à la diſtance de cent vingt milles du ſiege du gouvernement & des cours ſuprêmes de juſtice. Les papiers relatifs à l'Amérique, particulierement ceux qui méritoient le plus mon at-

tention, parce qu'ils regardent la premiere époque de l'hiſtoire du nouveau monde, rempliſſent, dit-on, une des plus grandes chambres de l'*Archivo*, & compoſent huit cens ſoixante-treize liaſſes. Comme je crois poſſéder en partie le degré d'induſtrie néceſſaire à un hiſtorien, la perſpective d'un ſemblable tréſor excita en moi la curioſité la plus ardente; mais je n'ai joui que de la perſpective.

L'Eſpagne, par un excès de précaution, a conſtamment jetté un voile ſur ſes opérations en Amérique. Elle les cache aux étrangers ſur-tout avec un ſoin particulier. *L'Archivo* de Simancas n'eſt pas ouvert, même aux nationaux, ſans un ordre exprès de la cour; &, après l'avoir obtenu, on ne peut pas copier des papiers ſans payer des frais de bureau ſi exorbitans, que

la dépenſe excede les ſacrifices qu'on peut faire à une ſimple curioſité littéraire. Il faut eſpérer que les Eſpagnols ſentiront un jour que cet eſprit myſtérieux eſt auſſi contraire à la bonne politique qu'à la généroſité. D'après ce que j'ai appris dans le cours de mes recherches, je ſuis perſuadé que ſi l'on pouvoit approfondir plus en détail les premieres opérations de l'Eſpagne dans le nouveau monde, quelque repréhenſibles que puſſent paroître les actions des individus, la conduite de la nation ſe montreroit ſous un jour beaucoup plus favorable.

J'ai trouvé dans les autres parties de l'Europe des diſpoſitions bien différentes. Après avoir fait chercher ſans ſuccès en Eſpagne une lettre de Cortès à Charles-Quint, écrite peu de tems après ſon débarquement dans l'empire du Mexique & qui

n'a pas encore été publiée, il me vint dans l'idée que cet empereur étant près de partir pour l'Allemagne dans le tems que les députés de Cortès arriverent en Europe, il étoit poſſible que la lettre dont ils étoient chargés ſe fût conſervée dans la bibliotheque impériale de Vienne. Je communiquai cette idée au chevalier Robert Murray Keith (*aujourd'hui miniſtre d'Angleterre à Vienne*), qui m'honore depuis long-tems de ſon amitié, & j'eus bientôt le plaiſir d'apprendre qu'à ſa ſollicitation Sa Majeſté Impériale avoit bien voulu ordonner qu'on m'envoyât une copie, non-ſeulement de cette lettre ſi on la trouvoit, mais auſſi de tous les papiers qui pourroient jetter quelque jour ſur l'Hiſtoire de l'Amérique. La lettre de Cortès n'eſt pas dans la bibliotheque impériale; mais on y trouve une copie

authentique & légaliſée par un notaire, de celle qui fut écrite par les magiſtrats de la colonie qu'il avoit établie à la Vera-Cruz : on a eu la bonté de la tranſcrire & de me l'envoyer. Cette lettre, non moins curieuſe & auſſi peu connue que celle qui avoit été l'objet de mes recherches, ne m'eſt parvenue qu'après l'impreſſion de cette partie de mon hiſtoire, à laquelle elle ſe rapporte ; mais j'en ai cité ce qu'elle contient de plus intéreſſant à la fin des notes du dernier Volume. J'ai reçu en même-tems une lettre de Cortès qui contient une longue relation de ſon expédition à Honduras, & ſur laquelle je n'ai pas jugé qu'il fût néceſſaire d'entrer dans aucun détail particulier. On m'a envoyé auſſi de Vienne des peintures Mexicaines très-curieuſes, dont on trouvera la deſcription à la fin de cet Ouvrage.

J'ai trouvé les mêmes facilités & le même ſuccès dans mes recherches à Saint-Petersbourg. Pour examiner quelle étoit la communication la plus voiſine de notre continent avec celui de l'Amérique, il m'étoit eſſentiel d'obtenir des informations authentiques ſur les découvertes des Ruſſes, dans leur navigation de Kamchatka vers la côte d'Amérique. A l'égard de leur premier voyage, en 1741, Muller & Gemelin en ont publié une relation très-exacte. Pluſieurs auteurs étrangers ont cru que la cour de Ruſſie cachoit ſoigneuſement les progrès qui avoient été faits par les derniers navigateurs, & qu'elle ſouffroit que le Public fût trompé par de fauſſes relations ſur leur route. Une telle conduite me paroiſſoit incompatible avec les ſentimens généreux, la grandeur d'ame & la protection accordée

aux ſciences, qui diſtinguent la Souveraine actuelle de Ruſſie, & je ne pouvois appercevoir aucune raiſon politique qui pût m'interdire de demander des éclairciſſemens ſur les dernieres tentatives faites par les Ruſſes pour ouvrir une communication entre l'Aſie & l'Amérique. Mon ſavant compatriote, le docteur Rogerſon, premier médecin de l'Impératrice, préſenta ma requête à Sa Majeſté Impériale, & non-ſeulement elle déſavoua toute idée de myſtere, mais elle ordonna dans l'inſtant que le journal du capitaine Krenitzin, qui a dirigé le ſeul voyage de découvertes qui ait été fait par autorité publique depuis 1741, fût traduit, & que la carte originale en fût copiée pour mon uſage. En les conſultant, je ſuis parvenu à donner une idée des progrès & de l'étendue des découvertes

Ruſſes, plus ſatisfaiſante que ce qu'on a juſqu'ici préſenté au Public.

J'ai reçu auſſi d'ailleurs des inſtructions très-utiles & importantes. M. le chevalier de Pinto, miniſtre de Portugal à la cour Britannique, qui a commandé pluſieurs années à Matagroſſo, établiſſement Portugais dans l'intérieur du Bréſil, où les Indiens ſont en grand nombre & où leurs mœurs primitives ont été peu altérées par leur commerce avec les Européens, a bien voulu m'envoyer des réponſes très-ſatisfaiſantes à pluſieurs queſtions ſur le caractere & les inſtitutions des naturels de l'Amérique, que j'avois été encouragé à lui adreſſer par la politeſſe avec laquelle il avoit reçu une demande qui lui avoit été faite en mon nom. Ses réponſes m'ont convaincu qu'il a examiné avec beaucoup

d'attention & de discernement les objets curieux que sa position avoit offerts à sa vue, & je l'ai souvent suivi comme un de mes meilleurs guides.

M. Suard, qui par l'élégante traduction qu'il a publiée de mon *Histoire du regne de Charles-Quint*,* a procuré à cet Ouvrage l'accueil favorable qu'il a reçu sur le continent, m'a envoyé des réponses aux mêmes questions, rédigées par M. de Bougainville, qui a eu occasion d'observer les naturels de l'Amérique septentrionale, & par M. Godin le jeune, qui a résidé pendant quinze ans parmi les Indiens à Quito & vingt ans à Cayenne. Celles-ci sont d'autant plus précieuses, qu'elles ont passé sous les yeux de M. de la Condamine qui, peu de semaines avant sa mort, y fit quelques additions qu'on peut regarder comme le

* Se trouve chez Pissot, Lib. quai des Augustins.

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

dernier effort de cet amour pour les ſciences qui a rempli l'eſpace d'une longue vie.

Mes recherches ne ſe ſont pas bornées à une ſeule région de l'Amérique. Le gouverneur Hutchinſon a pris la peine de recommander mes queſtions à MM. Hawley & Brainerd, deux miſſionnaires proteſtans employés parmi les Indiens des cinq nations. Ils ont eu la bonté de me faire des réponſes qui prouvent une grande connoiſſance des peuples dont ils décrivent les uſages. J'ai reçu de M. Guillaume Smith, auteur d'une hiſtoire intéreſſante de la nouvelle Yorck, quelques éclairciſſemens utiles. En traitant l'Hiſtoire de nos colonies de l'Amérique ſeptentrionale, j'aurai occaſion de reconnoître tout ce que je dois à pluſieurs habitans de ces colonies.

Dans la collection précieuſe

de voyages, raſſemblée par M. Alexandre Dalrymple, dont on connoît le goût pour la navigation & les découvertes, j'ai trouvé quelques livres très-rares, & particulierement deux grands volumes de mémoires, moitié manuſcrits & moitié imprimés, qui ont été préſentés à la cour d'Eſpagne pendant les regnes de Philippe III & de Philippe IV. J'ai puiſé dans ces ſources pluſieurs particularités curieuſes ſur l'état intérieur des colonies Eſpagnoles & ſur les différens projets pour les améliorer. Comme cette collection de mémoires appartenoit autrefois à la bibliotheque de Colbert, c'eſt ſous cette dénomination que je l'ai citée.

J'ai lu tous ces livres & ces manuſcrits avec l'attention qu'éxige le reſpect qu'un auteur doit au Public, & j'ai cherché à

conſtater, par des citations ; l'authenticité de tout ce que j'avance. Plus je réfléchis ſur la nature des ouvrages hiſtoriques, plus je ſuis convaincu que cette exactitude eſt néceſſaire. L'hiſtorien qui narre les événemens de ſon tems obtient une confiance proportionnée à l'opinion que le Public a conçue de ſa véracité & des moyens qu'il a eus d'être bien inſtruit. Celui qui décrit les événemens d'un tems éloigné n'a aucun droit à la confiance du Public, à moins qu'il ne produiſe des témoignages à l'appui de ſes aſſertions. Sans ces autorités il pourra publier des récits amuſans, mais on ne dira pas qu'il ait écrit une hiſtoire authentique. J'ai été confirmé dans ces ſentimens par l'opinion d'un auteur à qui ſes recherches laborieuſes, ſon érudition & ſon diſcernement ont donné avec juſtice

juſtice un rang diſtingué parmi les premiers hiſtoriens de ce ſiecle (1). Encouragé par ſon autorité, j'ai publié un catalogue des livres Eſpagnols que j'ai conſultés. Cet uſage étoit commun dans le dernier ſiecle, & on le regardoit comme la preuve d'une exactitude louable de la part d'un auteur: aujourd'hui on l'attribuera peut-être à une vaine oſtentation; mais, comme pluſieurs de ces livres ſont inconnus dans la Grande Bretagne, les renvois au bas de chaque page auroient occupé trop de place, puiſqu'il auroit fallu inſérer les titres en entier. Tous ceux qui voudront me ſuivre dans la même route, trouveront ce catalogue très-utile.

(1) M. Gibbon, auteur d'une excellente *Hiſtoire de la décadence & de la chûte de l'empire Romain*, dont il vient de paroître une traduction Françoiſe écrite avec beaucoup de fidélité & d'élégance, par M. Leclerc de Septchênes.

Mes Lecteurs obſerveront qu'en citant des ſommes d'argent, j'ai ſuivi conſtamment la méthode Eſpagnole de compter par *pezos*. Le pezo *fuerte* ou *duro*, eſt le ſeul qui ſoit connu en Amérique, & c'eſt celui qu'on entend toujours quand on parle d'une ſomme exportée d'Amérique. Le pezo *fort* a varié, ainſi que les autres monnoies, dans ſa valeur numéraire; mais on m'a conſeillé de ne tenir aucun compte de ces légeres variations & de l'évaluer à quatre chelins ſix ſous de notre monnoie (*environ* 5 *liv.* 2 *ſols tournois*). Il faut cependant ſe ſouvenir que dans le ſeizieme ſiecle, la valeur effective d'un pezo, c'eſt-à dire, la quantité de travail qu'il repréſentoit, ou celle des denrées dont il étoit l'équivalent, étoit cinq à ſix fois auſſi conſidérable qu'elle l'eſt aujourd'hui.

TABLE
DES SOMMAIRES.

LIVRE. I.

PROGRÈS de la navigation parmi les anciens. — Leurs découvertes ont préparé celles des modernes. — Imperfection de la navigation & de la géographie parmi les anciens. — Doctrine des zones. — L'irruption des nations barbares arrête le progrès des nouvelles découvertes. — Connoissance de la géographie conservée en Orient & parmi les Arabes. — Renaissance du commerce & de la navigation en Europe. — Ils sont favorisés par les Croisades. — Etendus par les voyages en Orient. — La navigation perfectionnée par l'invention de la boussole. — Premier plan régulier pour faire des découvertes, formé par les Portugais. — Etat du Portugal. — Projets du prince Henry. — Foiblesses de ses premieres tentatives. — Les Portugais s'avancent le long de la côte occidentale de l'Afrique. — Espérance de s'ouvrir une nouvelle route aux Indes orientales. — Tentatives qu'on fait pour y parvenir. — Apparences de succès.

LIVRE II.

Naissance & éducation de Colomb. —

Il acquiert des connoiſſances ſur la navigation au ſervice des Portugais. — Forme le projet de ſe rendre aux Indes orientales en naviguant à l'oueſt. — Son ſyſtême eſt fondé ſur les idées des anciens & ſur la connoiſſance qu'il a de leur navigation — ainſi que ſur les découvertes des Portugais. — Ses négociations avec différentes cours. — Obſtacles qu'il trouve à celle d'Eſpagne. — Son premier voyage pour faire des découvertes. — Difficultés qu'il rencontre. — Ses ſuccès. — Il retourne en Eſpagne. — Etonnement que cauſent ſes découvertes. — Les droits de l'Eſpagne ſur le nouveau monde confirmés par le pape. — Second voyage de Colomb. — Il forme une colonie. — Ses nouvelles découvertes. — Guerre avec les Indiens. — Premiere taxe qu'on leur impoſe. — Troiſieme voyage de Colomb. Il découvre le continent de l'Amérique. — Etat de la colonie Eſpagnole. — Fautes commiſe par les Eſpagnols dans les établiſſemens de leur premiere colonie. — Voyage des Portugais aux Indes orientales par le cap de Bonne-Eſpérance. — Effets qu'il produit. — Découvertes faites dans le nouveau monde par des particuliers. — Nom d'Amérique donné au nouveau monde. — Intrigues contre Colomb. — Il eſt diſgracié & conduit les fers aux pieds en Eſpagne. — Quatrieme voyage de Colomb. — Ses découvertes. — Ses déſaſtres. — Sa mort.

LIVRE III.

Etat de la colonie d'Hiſpaniola. — Nouvelle guerre avec les Indiens. — Cruauté des Eſpagnols. — Mauvais reglemens ſur la condition des Indiens. — Dépériſſement de ce peuple. — Découvertes & établiſſemens. — Premiere colonie établie ſur le continent. — Conquête de Cuba. — Découverte de la Floride. — De la mer du ſud. — Grandes eſpérances que l'on conçoit de ces découvertes. — Cauſes de leur peu de ſuccès pendant quelque tems. — Diſcuſſion ſur la maniere de traiter les Indiens. — Déciſions contraires. — Zele des eccléſiaſtiques, & particulierement de Las Caſas. — Conduite ſinguliere de Ximenès. — Negres tranſportés en Amérique. — Idée d'une nouvelle colonie préſentée par Las Caſas. — On lui permet de la ſuivre. — Son mauvais ſuccès. — Découvertes faites vers l'oueſt. — Celle de Yucatan. — De Campêche. — De la nouvelle Eſpagne. — Préparatifs pour envahir cette derniere province.

LIVRE IV.

Tableau de l'Amérique lors de ſa premiere découverte ; des mœurs & de la politique de ſes habitans. — Vaſte étendue de l'Amérique. — Grandeur des objets qu'elle préſente à la vue. — Ses montagnes. — Ses lacs. — Sa forme favorable au commerce. — Sa température. — Le froid y domine. — Quelle en eſt la cauſe. — Son défaut de

culture. — L'air y eſt mal-ſain. — Ses animaux. — Son ſol. — Recherches ſur la population de l'Amérique. — Différentes hypotheſes à ce ſujet. — Quelle eſt celle qui paroît la plus probable. — Etat & caractere des Américains. — Ils ſe trouvoient tous dans un état ſauvage, excepté les Mexicains & les Péruviens. — On borne ces recherches aux peuples qui n'étoient point civiliſés. — Difficultés qu'on trouve à obtenir des informations ſur l'état de ces peuples. — Cauſes de ces difficultés. — Méthode obſervée dans ces recherches. — I. Conſtitution phyſique des Américains. — II. Leurs qualités intellectuelles. — III. Leur état domeſtique. — IV. Leur état civil & politique. — V. Syſtême de guerre & de sûreté publique. — VI. Arts qui leur étoient connus. — VII. Idées & inſtitutions religieuſes. — VIII. Uſages ſinguliers qui ne peuvent être rangés ſous aucun des articles précédens. — IX. Idée générale de leurs vertus & de leurs vices.

LIVRE V.

Hiſtoire de la conquête de la nouvelle Eſpagne par Cortès.

LIVRE VI.

Hiſtoire de la conquête du Pérou par Pizarre. — Et des diſſenſions & guerres civiles des Eſpagnols dans ce pays. — Origine, progrès, ſuite de ces diſſenſions.

LIVRE VII.

Tableau des inſtitutions & des mœurs des Mexicains & des Péruviens. — Ces peuples regardés comme civiliſés en comparaiſon des autres Américains. — Origine récente des Mexicains. — Faits qui prouvent à quel point ils étoient civiliſés. — Examen de leur politique dans ſes différentes branches. — Faits qui démontrent les foibles progrès de leur civiliſation. — Idée qui doit naître de la comparaiſon de ces faits contradictoires. — Eſprit de leur religion. — L'empire du Perou eſt plus ancien que celui du Mexique. — Sa politique étoit fondée ſur la religion. — Effets ſinguliers qui en réſultoient. — Etat de la propriété parmi les Péruviens. — Leurs ouvrages publics & leurs arts. — Grands chemins. — Ponts. — Bâtimens. — Leur eſprit peu guerrier. — Tableau des autres poſſeſſions Eſpagnoles en Amérique. — Cinaloa & Sonora. — Californie. — Yucatan & Honduras. — Chili. — Tucuman. — Royaume de Tierra-Firme. — Nouveau royaume de Grenade.

LIVRE VIII.

Tableau du gouvernement intérieur, du commerce, &c. des colonies Eſpagnoles. — La dépopulation de l'Amérique fut le premier effet de leur établiſſement. — Elle n'a été la ſuite d'aucun ſyſtême politique. — Ni de la religion. — Nombre des Indiens

qui s'y trouvent actuellement. — Maximes fondamentales qui ont servi de base au système de l'établissement des colonies Espagnoles. — Condition des différentes especes d'hommes dans ces colonies. — Des Chapetones. — Des Créoles. — Des Negres. — Des Indiens. — Etat civil & politique du clergé. — Caractere du clergé séculier & régulier. — Foibles progrès du christianisme parmi les Indiens. — Les mines sont le principal objet de l'attention des Espagnols. — Maniere de les exploiter. — Leur produit. — Effets qui suivent l'encouragement de cette espece d'industrie. — Autres productions de l'Amérique Espagnole. — Premiers effets qui résultent en Espagne de ce nouveau commerce. — Pourquoi les colonies Espagnoles n'ont pas été aussi utiles à leur métropole que celles des autres nations. — Fautes commises par l'Espagne dans ses reglemens pour ce commerce, — qui est borné à un seul port, — & qui ne se fait que par les flottes annuelles. — Commerce de contrebande. — Dépérissement de la population & de la richesse en Espagne. — Remedes proposés. — Sages réglemens des princes de la maison de Bourbon. — On adopte un nouveau système plus sage. — Effets avantageux qui en résultent.--Revenus que l'Espagne tire de l'Amérique. — D'où ils proviennent. — A combien ils montent.

Fin de la Table des Sommaires.

L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

LIVRE PREMIER.

La terre se peuple lentement.

LES hommes ne sont parvenus à découvrir & à peupler les différentes parties de la terre que par des progrès extrêmement lents. Il s'écoula plusieurs siecles avant qu'ils pussent s'éloigner des heureuses & fertiles régions où ils avoient été d'abord placés par le Créateur. On connoît l'occasion de leur premiere dispersion générale ; mais nous ignorons le cours de leurs émigrations & le tems où ils prirent possession des différentes contrées qu'ils habitent aujourd'hui. Ni l'histoire, ni la tradition ne nous ont laissé, sur ces tems reculés, assez de lumieres pour nous mettre en état de

ſuivre avec quelque certitude les procédés du genre humain dans l'enfance des ſociétés.

Premieres émigrations par terre.

Nous pouvons conjecturer cependant que les premieres émigrations des hommes ſe firent toutes par terre. L'Océan, qui par-tout environne la terre habitable, & les différens bras de mer qui ſéparent une région de l'autre, quoique deſtinés à faciliter la communication entre les pays éloignés, ſemblent d'abord n'avoir été formés que pour arrêter la marche de l'homme & pour marquer les limites de cette portion du globe où la nature l'avoit renfermé. Nous devons croire que ce ne fut qu'après un long eſpace de tems que les hommes tenterent de franchir cette formidable barriere, & acquirent aſſez d'habileté & d'audace pour ſe livrer à la merci des vents & des vagues & pour quitter leur pays natal, dans la vue d'aller chercher des régions éloignées & inconnues.

Premiers eſſais de navigation.

La navigation & la conſtruction des vaiſſeaux ſont des arts ſi délicats & ſi compliqués qu'on a eu beſoin de l'induſtrie & de l'expérience de plu-

sieurs siecles, pour leur donner quelque degré de perfection. Du radeau ou du canot qui le premier servit à faire passer à un Sauvage la riviere qui l'arrêtoit dans sa chasse, jusqu'à la construction d'un vaisseau capable de transporter avec sûreté une foule nombreuse à une côte éloignée, le progrès de l'industrie a dû être prodigieux. Il a fallu faire bien des efforts, tenter bien des expériences, employer beaucoup de travail & d'adresse pour venir à bout de cette grande & difficile entreprise. L'état d'imperfection où se trouve la navigation chez les Peuples qui ne sont pas encore civilisés, justifie l'idée que nous donnons ici de ses progrès, & prouve clairement que dans les premiers tems l'art n'étoit pas assez avancé pour mettre les hommes en état d'entreprendre de longs voyages ou de tenter au loin des découvertes.

Introduction du commerce.

Mais dès que l'art de la navigation fut connu, il s'établit parmi les hommes un nouveau genre de correspondance : voilà l'époque où nous devons placer le commencement de cette communication entre les Peuples

qui mérite le nom de commerce. La civiliſation doit être aſſez avancée avant que le commerce devienne un objet d'une grande importance ; car les hommes doivent avoir acquis déjà l'idée de propriété & en avoir fixé les principes avec aſſez de préciſion pour connoître le plus ſimple de tous les contrats, celui d'échanger en troc une denrée groſſiere contre une autre. Mais ce principe important une fois établi, lorſque chaque individu ſentit qu'il avoit un droit excluſif à poſſéder ou aliéner tout ce qu'il avoit acquis par ſon travail & par ſon adreſſe, ſes propres beſoins & ſon induſtrie lui ſuggérerent bien-tôt un nouveau moyen d'augmenter ſes acquiſitions & ſes jouiſſances, en diſpoſant de ce qu'il avoit de ſuperflu pour ſe procurer ce qui pouvoit lui être agréable ou utile dans le ſuperflu des autres. C'eſt ainſi que le commerce s'introduiſit & s'établit parmi les membres de la même ſociété ; ils découvrirent enſuite par degrés, que des tributs voiſines poſſédoient ce qui leur manquoit, ou jouiſſoient de quelque commodité qu'ils deſiroient de par-

tager. Il se forma alors un commerce avec les autres tributs ou nations, de la même maniere & sur les mêmes principes que s'étoit établi le trafic domestique dans l'intérieur de la société. L'intérêt & les besoins mutuels des différentes peuplades leur rendant également agréable cette communication réciproque, introduisirent insensiblement les maximes & les loix qui en facilitent les progrès & en assurent les opérations. Cependant il ne peut pas s'établir un commerce fort étendu entre des provinces contiguës, dont le sol & le climat étant à peu près les mêmes, ne donnent que des productions du même genre. D'un autre côté des Peuples éloignés ne peuvent porter par terre leurs denrées dans les lieux où la rareté de ces denrées les feroit rechercher & leur donneroit un grand prix. C'est la navigation qui a donné aux hommes le pouvoir de transporter le superflu d'une partie de la terre pour subvenir aux besoins d'une autre : dès-lors, les productions d'un climat particulier ne sont plus bornées à un seul canton ; le commerce en communique la jouis-

ſance aux régions les plus lointaines.

La communication entre les Peuples s'étendit à meſure que la connoiſſance des avantages qu'on retire de la navigation & du commerce continuerent de ſe répandre. L'ambition des conquêtes & le beſoin de ſe procurer de nouveaux établiſſemens ne furent plus les ſeuls motifs des émigrations. Le deſir du gain devint un nouvel éguillon pour l'activité : il enfanta des aventuriers qui entreprirent de longs voyages pour chercher des pays, dont les productions ou les beſoins puſſent augmenter la circulation, qui ſeule entretient & étend le commerce.

Devenu dès-lors une grande ſource de découvertes, le commerce s'ouvrit des mers inconnues, pénétra dans des régions nouvelles, & contribua plus qu'aucune autre cauſe à faire connoître aux hommes la ſituation, la nature & les productions des différentes parties du globe. Cependant, quoiqu'il y eût un commerce régulier établi dans le monde, quoique la civiliſation eût fait de grands progrès, & que les ſciences & les arts fuſſent

cultivés avec autant d'ardeur que de ſuccès, la navigation reſta ſi imparfaite qu'à peine pouvoit-on la regarder comme ſortie de l'enfance dans l'ancien monde.

Imperfection de la navigation chez les anciens.

La conſtruction des vaiſſeaux chez les anciens étoit extrêmement groſſiere, & la maniere de les manœuvrer n'étoit pas moins défectueuſe. Ils ignoroient entierement quelques-uns des grands principes & des opérations principales, qui ſont aujourd'hui regardés comme les premiers élémens de la navigation. Ils connoiſſoient à la vérité cette propriété de l'aimant par laquelle il attire le fer; mais la propriété, plus merveilleuſe & plus importante qui le dirige vers le pole, avoit entierement échappé à leurs obſervations. Privés de ce guide fidele, qui conduit aujourd'hui le pilote avec tant de certitude dans l'immenſité des mers, pendant l'obſcurité de la nuit & quand le ciel eſt obſcurci par les nuages, les anciens n'avoient d'autres moyens de régler leur route que l'obſervation du ſoleil & des étoiles. Leur navigation étoit par conſéquent incertaine & timide;

rarement osoient-ils perdre de vue la terre ; ils se traînoient le long des côtes, retardés par tous les obstacles, exposés à tous les dangers qu'entraînoit cette maniere de naviguer. Il falloit un tems incroyable pour exécuter des voyages qu'on acheve aujourd'hui en quelques semaines : même dans les climats les plus doux & dans les mers les moins orageuses, c'étoit seulement pendant l'été que les anciens se hasardoient à sortir de leurs ports. Le reste de l'année se perdoit dans l'inaction : on auroit regardé comme une imprudence téméraire d'affronter pendant l'hiver la fureur des vents & des vagues (1).

Navigation & commerce des Egyptiens.

Dans l'état d'imperfection où étoient la science & la pratique de la navigation, c'étoit donc une entreprise aussi difficile que dangereuse, de se porter dans des régions lointaines. L'activité du commerce lutta contre tous ces obstacles ; les Egyptiens, peu de tems après l'établissement de leur monarchie, établirent, dit-on, un trafic entre le golfe ara-

(1) Vegetius, *de Re milit. Lib. IV.*

bique ou la mer rouge & la côte occidentale du grand continent de l'Inde. Les marchandiſes qu'ils tiroient de l'Orient étoient tranſportées par terre du golfe arabique juſqu'au bord du Nil, & deſcendoient cette riviere juſqu'à la Méditerranée ; mais l'attention que les Egytiens donnerent dans les premiers tems au commerce, ne fut pas de longue durée ; la fertilité du ſol & la douceur du climat leur fourniſſoient toutes les choſes néceſſaires & agréables, avec une profuſion qui les rendoit indépendans de tous les autres pays : auſſi ce peuple, dont les idées & les inſtitutions différent preſqu'en tout point de celles des autres peuples, eut pour maxime de renoncer à toute communication avec les étrangers ; en conſéquence les Egyptiens ne ſortirent bien-tôt plus de leur pays ; ils déteſterent tous les navigateurs comme des impies & des profanes ; ils fortifierent leurs ports & n'y admirent aucun étranger (1) ; ce ne fut que lors du déclin

(1 Diod. Sicul. *Lib. I, pag.* 78, *Ed. Weſſelingi. Amſt.* 1756. Strabo, *Lib. XVII, pag.* 1142, *Ed. Amſt.* 1707.

de leur puiſſance qu'ils rouvrirent leurs ports, reprirent & rétablirent quelque communication avec les autres peuples.

Des Phéniciens. Le caractere & la ſituation des Phéniciens étoient auſſi favorables à l'eſprit de commerce & de découverte, que ceux des Egyptiens y étoient contraires : leurs mœurs & leurs inſtitutions n'étoient diſtinguées par aucune particularité marquée ; ils n'avoient aucune forme de culte, aucune ſuperſtition contraire à la ſociabilité ; ils pouvoient enfin, ſans ſcrupule & ſans répugnance, ſe mêler avec les autres peuples. Le territoire qu'ils poſſédoient n'étoit ni grand ni fertile : le commerce étoit donc l'unique ſource qui pouvoit leur donner la puiſſance & la richeſſe ; auſſi les Phéniciens de Sidon & de Tyr établirent-ils le commerce le plus étendu & le plus hardi que l'on connoiſſe chez les anciens. Le génie de ce peuple, la nature de ſon gouvernement, l'eſprit de ſes loix, ſe rapportoient entierement au même but : c'étoit une nation de marchands, qui prétendit à l'empire de la mer &

qui l'obtint. Leurs vaiſſeaux fréquenterent tous les ports de la Méditerranée; ils oſerent même franchir les anciennes limites de la navigation, & paſſant le détroit de Gadès, ils viſiterent les côtes occidentales de l'Eſpagne & de l'Afrique.

Dans pluſieurs des lieux où ils aborderent, ils établirent des colonies, & communiquerent aux groſſiers habitans du pays quelque connoiſſance de leurs arts & de leur induſtrie. Tandis que d'un côté ils pouſſoient leurs découvertes au nord & à l'oueſt, ils ne négligerent pas de pénétrer dans les régions plus riches & plus fertiles de l'eſt & du midi. Aprés s'être rendus maîtres de pluſieurs ports commodes au fond du golfe arabique, ils établirent, à l'exemple des Egyptiens, une correſpondance réguliere avec l'Arabie & le continent de l'Inde d'une part, & avec la côte orientale d'Afrique de l'autre. Ils tirerent de ces contrées différentes denrées précieuſes, inconnues au reſte du monde, & pendant un long période de tems jouirent ſeuls de cette branche lucrative de commerce (1).

(1) Voyez la NOTE I, à la fin de ce vol.

Des Juifs. Les richeſſes immenſes que les Phéniciens acquirent par le commerce excluſif qu'ils avoient établi ſur la mer rouge, exciterent leurs voiſins les Juifs, ſous les regnes proſperes de David & de Salomon, à entreprendre d'en partager le bénéfice. Ils y réuſſirent en partie par la conquête d'Idumée, qui s'étend le long de la mer rouge, en partie par l'alliance qu'ils contracterent avec Hiram, roi de Tyr. Salomon équippa des flottes qui, ſous la conduite de pilotes Phéniciens, naviguerent de la mer rouge à Tarſis & Ophir, qui probablement étoient des ports de l'Inde ou de l'Afrique, fréquentés par leurs conducteurs: ces flottes en revinrent avec des cargaiſons ſi précieuſes qu'elles répandirent tout d'un coup la richeſſe & la magnificence dans le royaume d'Iſraël (1). Les inſtitutions ſingulieres, que le divin Légiſlateur des Juifs avoit établies, dans la vue de préſerver ce peuple de la contagion de

(1) Voyez un Mémoire ſur le pays d'Ophir, par M. d'Anville, dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, tom. XXX, pag. 83.

l'idolatrie en le séparant des autres, lui avoient donné un caractere national, incapable de se prêter à cette communication franche & ouverte avec les étrangers, que le commerce exige. L'esprit insociable des Juifs, joint aux désastres qui tomberent sur le royaume d'Israël, empêcha les progrès de l'esprit de commerce que leurs rois avoient cherché à introduire parmi eux; ainsi ce peuple ne peut être compté parmi les nations qui ont contribué à perfectionner la navigation & à étendre les découvertes.

Des Carthaginois.

Si l'instruction & les exemples des Phéniciens ne furent pas assez puissans pour modifier les mœurs & le caractere des Juifs & lutter contre la tendance de leurs loix, il n'en fut pas de même des Carthaginois qui, descendans des Phéniciens, reçurent d'eux l'esprit de commerce, & s'y adonnerent, ainsi qu'aux arts de la navigation, avec une ardeur, une industrie & un succès dignes de leurs maîtres. La république de Carthage fut bien-tôt la rivale de Tyr, & la surpassa ensuite en puissance & en richesse; mais il ne paroît pas qu'elle

ait cherché à partager le commerce de l'Inde. Les Phéniciens s'en étoient emparés, & avoient dans la mer rouge une force qui leur assuroit la possession exclusive du commerce. L'activité des Carthaginois se porta d'un autre côté : ne voulant pas disputer à leur métropole le commerce de l'orient, ils étendirent particulierement leur navigation vers l'occident & le nord. Ils suivirent la route que les Phéniciens s'étoient ouverte : passant le détroit de Gadès & poussant leurs découvertes beaucoup plus loin, ils visiterent non-seulement toutes les côtes d'Espagne, mais encore celles des Gaules, & pénétrerent à la fin jusqu'en Angleterre. En même-tems qu'ils acquéroient la connoissance de ces contrées nouvelles en Europe, ils étendoient par degré leurs recherches vers le midi : ils pénétrerent très-avant par terre dans les provinces intérieures de l'Afrique, établirent un commerce avec quelques-unes, & en soumirent d'autres à leur empire : ils naviguerent le long de la côte occidentale de ce grand continent, presque jusqu'au tropique

du Cancer, & y planterent plusieurs colonies, dans la vue de civiliser les naturels du pays & de les accoutumer au commerce. Ils découvrirent enfin les isles fortunées, connues aujourd'hui sous le nom de *Canaries*, lesquelles formoient la derniere limite de la navigation des anciens dans l'océan occidental (1).

Les progrès que firent les Phéniciens & les Carthaginois dans la connoissance du globe, ne furent pas uniquement l'effet du desir qu'ils avoient d'étendre leur trafic d'un pays à un autre. Le commerce eut chez ces deux peuples l'influence qu'il a eue par-tout; il éveilla la curiosité, agrandit les idées & les desirs des hommes, & les excita aux entreprises hardies. On fit des voyages, dont le seul objet étoit de découvrir de nouvelles contrées & de parcourir des mers inconnues: telles furent, pendant la prospérité de la république Carthaginoise, les navigations fameuses de Hannon & de Himilcon.

(1) Plinii *Nat. Hist. Lib. VI, cap. 37, edit. in usum Delph.*

On leur donna des flottes équippées par ordre du Sénat & aux frais du public : Hannon fut chargé de cingler vers le ſud, le long des côtes d'Afrique, & ſemble s'être avancé beaucoup plus près de la ligne équinoxiale qu'aucun navigateur précédent (1). Himilcon eut ordre de naviguer vers le nord, & d'examiner les côtes occidentales du continent d'Europe (2). La navigation extraordinaire des Phéniciens autour de l'Afrique étoit de la même nature. On nous dit qu'une flotte Phénicienne équipée par Necho, roi d'Egypte, partit d'un port de la mer rouge environ 604 ans avant l'ère chrétienne, doubla le cap méridional d'Afrique, & après un voyage de trois ans, revint par le détroit de Gadès à l'embouchure du Nil (3). On prétend qu'Eudoxe de

(1) Plinii *Nat. Hiſt. Lib. V, cap.* 1. *Hannonis Periplus ap. Geograph. Minores, edit. Huſdoni, vol.* 1, *pag.* 1.

(2) Plinii *Nat. Hiſt. Lib. II, cap.* 67. *Feſtus Avienus apud Bochart. Geograph. ſacr. Lib. I, cap.* 60, *pag.* 652. *Oper. vol. III, L. Bat.* 1707.

(3) Herodot. *Lib. IV, cap.* 42.

Syzique

Syzique a exécuté auſſi cette périlleuſe navigation en ſuivant la même route (1).

Si ces expéditions ſe ſont réellement faites de la maniere que je viens d'expoſer, on peut avec raiſon les regarder comme le plus grand effort de la navigation chez les anciens; & ſi nous réfléchiſſons à l'état d'imperfection où l'art étoit alors, il eſt difficile de juger ſi nous devons admirer davantage ou la hardieſſe & la ſagacité du projet, ou la ſageſſe & le bonheur de l'exécution; mais malheureuſement le tems a détruit toutes les traditions originales & authentiques des voyages que les Phéniciens & les Carthaginois entreprirent, ſoit par ordre public, ſoit pour le commerce des particuliers. Ce que nous trouvons ſur cet objet dans les auteurs Grecs & Romains, eſt non-ſeulement obſcur & inexact, mais ſi nous en exceptons un récit très-court de l'expédition de Hannon, l'authenticité en eſt même très ſuſpecte (2). Les Phéniciens & les Car-

(1) Plinii, *Nat. Hiſt. Lib. II, cap.* 67.
(2) Voyez la NOTE II.

thaginois, animés d'une jalouſie mercantille, cachoient avec ſoin aux autres peuples la connoiſſance des pays éloignés avec leſquels ils avoient formé des liaiſons. Toutes les circonſtances de leur navigation étoient non-ſeulement des myſteres de commerce, mais encore des ſecrets d'état. On raconte des traits extraordinaires des précautions qu'ils prenoient pour empêcher les autres nations de pénétrer ce qu'ils avoient intérêt de leur cacher (1). En effet, la connoiſſance d'une partie de leurs découvertes ſemble avoir été renfermée dans l'enceinte de leur territoire. La navigation autour de l'Afrique, en particulier, eſt citée par les auteurs Grecs & Romains, plutôt comme une hiſtoire amuſante & extraordinaire, difficile à comprendre ou à croire, que comme un fait réel, propre à leur donner des idées & des lumieres nouvelles (2). Comme les Phéniciens & les Cartaginois n'ont fait connoître

(1) Strabo *Geogr. Lib. III, pag.* 265; *Lib. XVIII, pag.* 1154.

(2) Voyez la NOTE III.

au reſte du monde ni les progrès de leurs découvertes, ni l'étendue de leur navigation, toutes les traces de leurs talens & de leurs connoiſſances dans cet art ſemblent avoir péri en grande partie, lorſque la puiſſance maritime des premiers fut anéantie à la conquête de Tyr par Alexandre, & que l'empire des derniers fut détruit par les armes romaines.

Des Grecs.

Il faut donc abandonner à la curioſité & aux conjectures des ſavans, les récits obſcurs & pompeux des expéditions Phéniciennes & Carthaginoiſes : l'hiſtorien doit ſe contenter de rechercher les progrès de la navigation & les découvertes chez les Grecs & les Romains ; la tradition en a moins d'éclat, mais plus de certitude & de lumiere. Il eſt évident que les Phéniciens, qui ont été les maîtres des Grecs dans les arts & les ſciences utiles, ne leur ont pas communiqué toutes les connoiſſances qu'ils avoient acquiſes dans l'art de la navigation, & les Romains d'un autre côté n'avoient pas adopté cette eſprit de commerce & cette ardeur pour les découvertes qui diſtinguoient les Cartha-

ginois. Quoique la Grece fût preſque entierement environnée de la mer qui formoit ſur ſes côtes un grand nombre de baies ſpacieuſes & de havres commodes ; quoiqu'elle fût entourée de tous côtés d'iſles fertiles, & qu'une ſituation ſi favorable dût inviter ſes induſtrieux habitans à s'adonner à la navigation ; cependant il s'écoula un long eſpace de tems avant que cet art y fût porté à un certain degré de perfection. Les premiers voyages des Grecs, dont l'objet étoit la piraterie plutôt que le commerce, furent ſi peu conſidérables, que l'expédition des Argonautes, des côtes de Theſſalie au Pont-Euxin, fut regardée comme un prodige d'habileté & de courage, qui en fit placer les chefs au nombre des demi-dieux, & donna à leur vaiſſeau un rang parmi les conſtellations du ciel. En deſcendant à un période moins reculé, lorſque les Grecs entreprirent le fameux ſiege de Troye, il ne paroît pas qu'ils fuſſent bien avancés dans la navigation. Selon le récit d'Homère, le ſeul poëte dont l'hiſtoire oſe invoquer l'autorité, & qui par ſon exactitude

ſcrupuleuſe à décrire les mœurs & les arts des premiers tems, a mérité cette ſinguliere diſtinction, la ſcience de la navigation étoit encore dans ſon enfance. Les Grecs ignoroient alors l'uſage du fer, ce métal le plus utile de tous, & ſans lequel on ne peut faire que très-peu de progrès dans les arts mécaniques. Leurs vaiſſeaux petits & la plupart ſans ponts, n'avoient qu'un ſeul mât, qu'on élevoit ou qu'on abaiſſoit à plaiſir : ils ne ſe ſervoient point d'ancre, & les manœuvres des voiles étoient ſimples & groſſieres. Ils n'avoient, pour régler leur route, que l'obſervation des étoiles, & la maniere de les obſerver étoit fautive & trompeuſe. Lorſqu'ils avoient achevé un voyage, ils tiroient leurs miſérables barques ſur le rivage, comme les Sauvages font aujourd'hui de leurs canots, & les y laiſſoient juſqu'à la ſaiſon de ſe remettre en mer. Ce n'eſt donc pas dans les tems héroïques de la Grece que nous devons nous attendre à voir la ſcience de la navigation & l'eſprit de découverte faire des progrès ſenſibles ; dans ce période d'ignorance & de

barbarie, mille cauſes concouroient à reſſerrer dans les bornes étroites la curioſité & l'activité de l'homme.

Mais les Grecs paſſerent rapidement à un état de civiliſation & de lumieres. Les formes les plus parfaites d'un gouvernement libre s'établirent dans les villes de la Grece : de bonnes loix & une police réguliere s'y introduiſirent par degrés ; les ſciences & les arts qui ſervent à l'utilité ou à l'agrément de la vie y furent portés à une grande perfection, & pluſieurs des républiques Grecques s'adonnerent au commerce avec tant d'ardeur & de ſuccès, qu'elles furent regardées par les anciens comme des puiſſances maritimes du premier ordre. Cependant les victoires navales des Grecs doivent être attribuées plutôt à l'activité naturelle de ce peuple & au courage qu'inſpire la liberté, qu'à ſon habileté dans l'art de la navigation. Les grandes actions de la guerre de Perſe, que l'éloquence de leurs hiſtoriens ont rendues immortelles, furent exécutées par des flottes compoſées principalement de vaiſſeaux ouverts & ſans ponts (1),

(1) Thucyd. *Lib. I, cap.* 14.

d'où les équipages s'élançoient avec une valeur impétueuse & sans regle, pour aborder les vaisseaux ennemis. Dans la guerre du Péloponèse, leurs vaisseaux n'étoient encore considérables ni par la grandeur, ni par la force, & l'étendue de leur commerce étoit proportionnée à leur marine. Les états maritimes de la Grece n'envoyoient guere de vaisseaux au-delà de la [illegible]diterranée : leur principale correspondance étoit avec les colonies que leurs compatriotes avoient formées dans l'Asie mineure, dans l'Italie & dans la Sicile. Ils abordoient quelquefois aux ports de l'Egypte, de la Gaule & de la Thrace ; ou, traversant l'Helespont, ils trafiquoient avec les peuples établis autour du Pont-Euxin. On trouve des exemples étonnans de leur ignorance sur les pays mêmes situés entre les limites où se renfermoit leur navigation. Lorsque les Grecs eurent rassemblé à Egine la flotte combinée contre Xerxès, ils jugerent impraticable de la porter jusqu'à Samos, parce qu'ils crurent que la distance de cette Isle à Egine étoit aussi considérable que celle

d'Egine aux colonnes d'Hercule (1). Ils ne connoiſſoient aucune partie du globe au-delà de la Méditerranée ; du moins ce qu'ils en connoiſſoient étoit uniquement fondé ſur des conjectures ou ſur les relations de quelques voyageurs qui, guidés par la curioſité & par l'amour des ſciences, avoient pénétré par terre dans l'Aſie ſupérieure, ou étoient allés par mer en Egypte, contrées qui ont été le berceau de la philoſophie & des arts. Malgré les inſtructions que les Grecs purent tirer de ces ſources, ils paroiſſent avoir ignoré les faits les plus importans ſur leſquels doit être fondée une connoiſſance exacte & méthodique du globe.

L'expédition d'Alexandre dans l'Orient étendit ſenſiblement chez les Grecs la ſphère de la navigation & de la ſcience géographique. Cet homme extraordinaire, malgré les paſſions violentes qui le porterent quelquefois à commettre des actions cruelles, & à former des entrepriſes extravagantes, étoit fait par ſes talens non-

(1) Herodot. *Lib. VIII*, *cap.* 132.

ſeulement pour conquérir, mais encore pour gouverner le monde : il étoit capable de concevoir ces plans hardis de politique qui donnent une nouvelle forme aux choſes humaines. La révolution qu'il produiſit dans le commerce par la force de ſon génie, n'étoit peut-être pas inférieure à celle qu'il opéra dans l'empire par le ſuccès de ſes armes. La réſiſtance & les efforts de la république de Tyr, qui ſuſpendirent ſi long-tems le cours de ſes victoires, lui fournirent probablement une occaſion d'obſerver les grandes reſſources d'une puiſſance maritime, & lui donnerent quelque idée des immenſes richeſſes que les Tyriens tiroient de leur commerce, ſur-tout de celui qu'ils faiſoient aux Indes orientales. Dès qu'il eut détruit cette république & ſoumis l'Egypte à ſa domination, il forma le plan d'un nouvel empire, qui devoit être le centre du commerce, ainſi que le ſiege de la puiſſance : c'eſt dans cette vue qu'il fonda une grande ville à laquelle il donna ſon nom, près d'une des embouchures du Nil, afin que par le moyen de la mer Méditerrannée &

par la proximité du golfe arabique, elle pût commander également le commerce de l'Orient & celui de l'Occident (1). Cette situation étoit si heureusement choisie, qu'Alexandrie devint bien-tôt la principale ville commerçante du monde. Non-seulement pendant la durée de l'empire en Egypte & dans l'Orient, mais même au milieu de toutes les révolutions qui troublerent successivement ces contrées depuis le tems des Ptolomées jusqu'à la découverte de la navigation par le cap de Bonne-Espérance, le commerce, particulierement celui des Indes orientales, continua de couler par le canal que lui avoit marqué la prévoyance & la sagacité d'Alexandre.

Son ambition ne fut pas satisfaite d'avoir ouvert aux Grecs une communication par mer aux Indes ; il aspira à la souveraineté de ces régions, qui fourniſſoient au reste du monde tant de productions précieuses, & il y conduisit son armée par terre : cependant, quelqu'audacieux qu'il fût, on peut dire qu'il découvrit plutôt

(1) Strabo. *Géographie. Lib. XVII, pag.* 1143, 1149.

qu'il ne conquit cette contrée. Dans sa marche vers l'Orient, il ne s'avança pas au-delà des bords des rivieres qui tombent dans l'Indus, & ce fleuve est aujourd'hui la limite occidentale du vaste continent de l'Inde. Au milieu des étranges exploits qui distinguent cette histoire, il suivit un plan qui prouve la supériorité de son génie aussi bien que la grandeur de ses vues : il avoit pénétré dans l'Inde assez avant pour se confirmer dans l'opinion qu'il avoit conçue de l'importance de cette contrée relativement au commerce, & pour appercevoir quelles immenses richesses on pouvoit tirer d'un pays où les arts du luxe étant déjà cultivés dès long-tems, avoient été portés à un plus haut degré de perfection qu'en aucune autre partie de la terre (1).

Plein de cette idée, il résolut d'examiner le cours de la navigation, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au fond du golfe Persique, & si elle étoit praticable, d'établir une communication réguliere entre ces deux points. Pour

(1) Strab. *Geog. Lib. XV, pag.* 1036. Q. Curt. *Lib. XVIII, pag.* 9.

cet effet, il ſe propoſa de détruire les cataractes dont les Perſes, par jalouſie & par haine des étrangers, avoit embarraſſé l'entrée de l'Euphrate (1), & de faire remonter par cette riviere & par le Tygre qui s'y joint, les marchandiſes de l'Orient dans les parties intérieures de ſes domaines d'Aſie; tandis que, par le moyen du golfe arabique & du Nil, ces mêmes marchandiſes pourroient être tranſportées à Alexandrie & diſtibuées dans le reſte du monde. Néarque, officier doué de grands talens, eut le commandement de la flotte deſtinée à cette expédition, & il acheva heureuſement ce voyage, qui fut regardé comme une entrepriſe auſſi périlleuſe qu'importante; Alexandre lui-même en parla comme d'un des événemens les plus extraordinaires qui aient ſignalé ſon regne. Quelque facile que fût aujourd'hui une pareille expédition, on ne peut nier qu'elle n'offrît alors beaucoup de difficultés & de périls; & les circonſtances dont elle fut accompagnée fourniſſent des exemples frappans du

(1) Strab. *Geogr. Lib. XVI, pag.* 1075.

peu de progrès que les Grecs avoient faits dans la ſcience de la navigation (1) : leurs vaiſſeaux n'avoient jamais franchi les bornes de la Méditerranée où le flux & le reflux ſont à peine ſenſibles ; & lorſqu'ils obſerverent pour la premiere fois ce phénomene à l'embouchure de l'Indus, ce fut pour eux un prodige par lequel les Dieux paroiſſoient leur annoncer que le ciel déſapprouvoit leur entrepriſe (2). Pendant toute leur route il paroît qu'ils n'avoient jamais perdu de vue la terre, mais qu'ils longeoient les côtes de ſi près, qu'ils ne pouvoient guere profiter de ces vents périodiques qui facilitent la navigation dans l'Océan Indien ; auſſi leur fallut-il dix mois entiers (3) pour parcourir un eſpace qui, de l'embouchure de l'Inde à l'entrée du golfe Perſique, ne comprend pas plus de vingt degrés. Il eſt probable qu'au milieu des troubles violens & des révolutions fréquentes que ſuſciterent dans l'Orient les que-

(1) Voyez la NOTE IV.

(2) Voyez la NOTE V.

(3) Plinii *Hiſt. Nat. Lib. VI, cap.* 23.

relles des ſucceſſeurs d'Alexandre la navigation aux Indes, par la route que Néarque avoit ouverte, fut diſcontinuée ; mais le commerce des marchandiſes Indiennes qui s'étoit établi à Alexandrie, non-ſeulement ſubſiſta, mais encore s'étendit ſous les rois Grecs qui gouvernerent l'Egypte, & devint une des grandes ſources de la richeſſe qui diſtingua ce royaume.

Des Romains. Les Romains reſterent encore au-deſſous des Grecs dans l'art de la navigation ainſi que pour l'eſprit de découverte. Le génie du peuple, ſon éducation militaire, l'eſprit de ſes loix concoururent à le détourner des objets de commerce & de marine : ce fut par la néceſſité de s'oppoſer à un rival formidable, non par le deſir d'étendre leur commerce, que les Romains aſpirerent à acquérir la puiſſance maritime. Ils ne tarderent pas à s'appercevoir que pour obtenir la domination univerſelle, il falloit ſe rendre maître de la mer ; cependant ils regarderent toujours le ſervice maritime comme un état ſubordonné, réſervé à ceux des citoyens qui

n'étoient pas d'un rang à être admis dans les légions (1). On trouveroit difficilement dans toute l'hiſtoire romaine un ſeul événement qui prouvât qu'ils viſſent dans la navigation autre choſe qu'un inſtrument de conquête. Lorſque la valeur & la diſcipline des Romains eurent ſubjugué toutes les puiſſances maritimes de l'ancien monde, & que Carthage, la Grece & l'Egypte furent ſoumiſes à leur domination, ils ne prirent point l'eſprit commerçant des nations qu'ils avoient conquiſes : ce peuple de ſoldats auroit regardé comme une dégradation du nom de citoyen Romain de s'adonner au commerce. Ils laiſſoient les arts méchaniques, le négoce & la navigation aux eſclaves, aux affranchis, aux habitans des provinces & aux citoyens de la derniere claſſe. Lors même qu'après la deſtruction de la liberté, les mœurs eurent commencé à perdre de leur ſévérité & de leur fierté premiere, le commerce n'acquit pas une grande conſidération chez les Romains. La Grece, l'Egypte & les

(1) Polyb. *Lib. V.*

autres pays conquis, quoique réduits en provinces romaines, continuerent de faire leur commerce comme auparavant. Rome étant la capitale du monde & le ſiege du gouvernement, attiroit naturellement à elle toutes les richeſſes & les productions utiles des provinces. Les Romains, ſatisfaits de cet avantage, paroiſſoient ſouffrir ſans peine que le commerce reſtât preſqu'entierement entre les mains des habitans de ces diverſes contrées.

Cependant l'étendue de la domination romaine qui embraſſoit preſque tout le monde connu, la vigilance des magiſtrats & l'eſprit du gouvernement qui joignoit l'intelligence à l'activité, avoient donné au commerce une nouvelle vigueur en lui procurant plus de ſécurité : jamais il n'y eut entre les nations une communication auſſi bien établie, une union auſſi parfaite que celle qui exiſtoit entre les parties de ce vaſte empire. Le commerce n'étoit ni arrêté dans ſes opérations par la jalouſie des états rivaux, ni interrompu par des hoſtilités fréquentes, ni limité par des reſtrictions partielles ; une Puiſſance

ſuprême faiſoit mouvoir & régloit l'induſtrie des hommes, en même-tems qu'elle jouiſſoit des fruits de leurs efforts réunis.

Cette influence ſe fit ſentir à la navigation & ſervit à la perfectionner. Dès que les Romains eurent pris du goût pour les ſuperfluités de l'Orient, le commerce qui ſe faiſoit dans l'Inde par l'Egypte fut pouſſé avec plus d'activité, & s'étendit au-delà de ſes anciennes limites : en fréquentant le continent Indien, les navigateurs apprirent à connoître le cours périodique des vents, leſquels, dans la mer qui ſépare l'Afrique de l'Inde, ſoufflent avec très-peu de variation de l'eſt pendant une moitié de l'année, & de l'oueſt pendant l'autre moitié. Encouragés par cette obſervation, ils abandonnerent l'ancienne maniere auſſi lente que dangereuſe, de naviguer le long des côtes ; & auſſi-tôt que la mouſſon de l'oueſt commençoit ils partoient d'Ocelis à l'embouchure du golfe Arabique, & cingloient hardiment à travers l'Océan (1). La di-

(1) Plinii *Nat. Hiſt. Lib. VI, cap.* 23.

rection uniforme du vent, suppléant au défaut de bousſole & rendant l'obſervation des étoiles moins néceſſaire, les conduiſoit au port de Muſiris ſur la côte occidentale du continent Indien. Là ils prenoient à bord leurs cargaiſons, & revenant avec la mouſſon de l'eſt, achevoient leur voyage au golfe arabique dans l'eſpace d'une année. Cette portion de l'Inde, connue aujourd'hui ſous le nom de côte de Malabar, paroît avoir été la derniere limite de la navigation des anciens dans cette partie du globe : quant aux pays immenſes qui s'étendent au-delà du côté de l'eſt, ils n'en avoient qu'une connoiſſance très-imparfaite, fondée ſur les relations de quelques voyageurs qui y avoient pénétré par terre. Leurs excurſions n'étoient pas fort étendues, & probablement tant que la communication des Romains avec l'Inde ſubſiſta, aucun voyageur ne s'avança par-delà les bords du Gange (1). Les flottes d'Egypte qui trafiquoient à Muſiris,

(1) Strab. *Geogr. Lib. XV, pag.* 1006, 1010. *Voyez* la NOTE VI.

étoient, il eſt vrai, chargées d'épiceries & d'autres riches marchandiſes du continent & des iſles des parties ultérieures de l'Inde ; mais c'étoit les Indiens eux-mêmes qui venoient dans des canots, faits d'un ſeul arbre, apporter ces marchandiſes au port de Muſiris, devenu l'entrepôt de ce commerce (1). Les négocians Egyptiens & Romains, contens de ſe les procurer de cette maniere, ne jugeoient pas à propos d'affronter des mers inconnues & de s'expoſer à une navigation périlleuſe, pour chercher les pays qui produiſoient ces denrées précieuſes. Quelque bornées que fuſſent les découvertes des Romains dans l'Inde, ils y faiſoient cependant un commerce qui peut paroître conſidérable, même aujourd'hui où ce commerce a été porté fort au-delà de ce qu'on a pu faire ou même concevoir dans aucun période antérieur. Nous apprenons d'un auteur célebre (2) que le commerce de l'Inde faiſoit ſortir chaque année de l'empire Ro-

(1) Plinii *Nat. Hiſt. Lib. VI, cap.* 26.
(2) *Ibid.*

main plus de quatre cent mille livres ſterlings, & nous trouvons dans un autre qu'il partoit annuellement cent vingt vaiſſeaux du golfe Arabique pour l'Inde (1).

Découvertes des anciens par terre.

La découverte de cette nouvelle maniere de naviguer aux Indes, eſt le pas le plus conſidérable qu'on ait fait dans la navigation pendant toute la durée de la puiſſance romaine; mais dans les tems anciens la connoiſſance des pays étrangers étoit bien plus le fruit des voyages de terre que des expéditions de mer (2); & quoique celles-ci offriſſent une maniere plus prompte & plus facile de faire des découvertes, on peut dire qu'elles ont été abſolument négligées des Romains par leur éloignement particulier pour les occupations maritimes; mais la marche de leurs armées victorieuſes contribua beaucoup à étendre les découvertes par terre, & ouvrit même à la navigation des mers nouvelles & inconnues. Avant les conquêtes des Romains, les nations ci-

(1) Strabo *Geograph. Lib. II, pag.* 179.

(2) Voyez la NOTE VII.

vilisées de l'antiquité n'avoient aucune communication avec les pays qui forment aujourd'hui les royaumes les plus riches & les plus puissans de l'Europe. Les parties intérieures de l'Espagne & des Gaules étoient peu connues ; l'Angleterre, séparée du reste du monde, n'avoit jamais été visitée que par ses voisins les Gaulois & par quelques négocians Carthaginois ; à peine avoit-on entendu parler de la Germanie. Les armes des Romains pénétrerent dans tous ces pays : ils subjuguerent entierement l'Espagne & la Gaule ; ils conquirent la partie la plus considérable & la plus fertile de l'Angleterre ; ils s'avancerent dans la Germanie jusqu'aux bords de l'Elbe. En Afrique ils acquirent une connoissance assez exacte des provinces qui s'étendent le long de la Méditerranée, depuis l'oueſt de l'Egypte jusqu'au détroit de Gadès. En Asie, non-seulement ils soumirent à leur domination la plupart des provinces qui composoient les empires de Perse & de Macédoine ; mais même après leurs victoires sur Mithridate & sur Tygrane, ils paroissent

avoir observé les pays contigus au Pont-Euxin & à la mer Caspienne, avec plus d'attention qu'ils ne l'avoient fait auparavant, & y avoir établi un commerce plus étendu que celui des Grecs, avec les nations riches & commerçantes, situées alors dans les environs du Pont-Euxin.

Imperfection des connoissances géographiques chez les anciens.

L'esquisse que je viens de tracer du progrès des découvertes & de la navigation, depuis les premieres traditions que nous a laissées l'histoire, jusqu'à l'entier établissement de la puissance romaine, prouve combien il a été lent & timide. Il semble qu'on avoit droit d'attendre de plus grandes choses de l'activité entreprenante de l'esprit humain, & de la puissance des grands empires qui ont successivement gouverné le monde. Si nous rejettons toutes les traditions fabuleuses & obscures, si nous nous attachons uniquement à la lumiere & aux faits authentiques de l'histoire, sans y substituer les conjectures de l'imagination ni les rêves des étymologistes, il faut donc conclure que les anciens n'avoient qu'une connoissance très-bornée du monde ha-

bitable. En Europe, ils avoient à peine quelque idée des vaſtes provinces, ſituées à l'eſt de l'Allemagne : ils connoiſſoient encore moins les pays immenſes qui compoſent aujourd'hui les royaumes de Danemarck, de Suede, de Pruſſe, de Pologne & l'empire de Ruſſie. Les régions plus ſtériles, ſituées ſous le cercle arctique, n'avoient jamais été viſitées. En Afrique, leurs recherches ne s'étendoient guere au-delà des provinces qui bornent la Méditerranée & de celles qui ſont ſituées ſur la côte occidentale du golfe Arabique. En Aſie, ils n'avoient, comme je l'ai déjà obſervé, aucune connoiſſance des riches & fertiles contrées qui ſont au-delà du Gange & d'où viennent les denrées précieuſes, qui dans les tems modernes ont été le grand objet du commerce des Européens dans l'Inde : il ne paroît pas non plus qu'ils aient jamais pénétré dans ces régions étendues, occupées alors par ces tributs errantes, connues ſous le nom général de Sarmates ou de Scytes, & poſſédées aujourd'hui par différentes nations Tartares & par les ſujets Aſiatiques de la Ruſſie.

Une opinion généralement établie parmi les anciens, nous donne une idée plus frappante du peu de progrès qu'ils avoient fait dans la connoissance du globe habitable, que tout ce qu'on pourroit conclure du détail de leurs découvertes. Ils regardoient la terre comme divisée en cinq régions, auxquelles ils donnoient le nom de zones. Ils appelloient zones glacées celles qui étoient les plus voisines des poles, & croyoient que le froid excessif qui y regnoit continuellement les rendoit inhabitables. Ils appelloient zone torride celle qui est située sous la ligne, & qui s'étend d'un & d'autre côté sous les tropiques, la croyant continuellement embrasée d'une chaleur brûlante qui la rendoit également inhabitée. Ils donnoient le nom de tempérées aux deux autres zones qui occupoient le reste de la terre, & prétendoient que celles-ci, étant les seules régions où les êtres vivans pussent subsister, avoient été destinées pour l'habitation naturelle de l'homme. Cette étrange opinion n'étoit pas un préjugé du vulgaire ignorant ou une vaine fiction des poëtes : c'étoit

c'étoit un ſyſtême adopté par les philoſophes les plus éclairés, par les meilleurs hiſtoriens & par les géographes les plus inſtruits de la Grece & de Rome. Dans cette hypotheſe il y avoit une grande partie de la terre habitée où l'on croyoit que l'eſpece humaine ne pouvoit pas ſubſiſter : on regardoit comme le ſiege éternel de la ſtérilité & de la ſolitude ces régions fertiles & peuplées de la zone torride, qui non-ſeulement fourniſſent à leurs habitans avec la plus grande profuſion les choſes les plus néceſſaires & agréables de la vie, mais encore communiquent au reſte de la terre le ſuperflu de leurs richeſſes. Comme toutes les parties du globe que les anciens avoient découvertes ſe trouvent dans la zone tempérée ſeptentrionale, s'ils croyoient que la zone tempérée du ſud étoit habitée, c'étoit une opinion fondée ſur les raiſonnemens & les conjectures, non ſur l'obſervation. Ils regardoient même la chaleur intolérable de la zone torride comme une barriere inſurmontable, qui empêcheroit à jamais toute communication entre les habitans reſpectifs des

deux zones tempérées. Cette absurde théorie prouve non-seulement que les anciens ignoroient le véritable état du globe, mais elle tendoit encore à rendre leur ignorance perpétuelle, en leur représentant comme impraticable toute tentative pour s'ouvrir une route vers les régions éloignées de la terre (1).

Mais quelque bornées & imparfaites que les connoissances géographiques des Grecs & des Romains dussent nous paroître, en les comparant à l'état actuel de la géographie, nous ne pouvons nous dispenser d'admirer les découvertes qu'ils ont faites & le degré d'étendue auquel ils ont porté la navigation & le commerce, si nous comparons leurs travaux avec l'ignorance des tems anciens. Tant que l'empire romain conserva assez de force pour maintenir son autorité sur les nations conquises & pour les tenir unies, on regarda comme un objet de police publique aussi bien que de curiosité particuliere, d'examiner & de décrire les pays divers dont ce

(1) Voyez la NOTE VIII.

grand corps étoit composé. Lors même que les autres sciences commencerent à être négligées, la géographie s'enrichissoit d'observations nouvelles & s'éclairant par l'expérience de chaque siecle & les observations de chaque voyageur, continuoit de faire des progrès: elle fut portée, par le génie & les soins de Ptolomée, au plus haut point d'exactitude & de perfection qu'elle ait atteint chez les anciens. Ce philosophe florissoit dans le second siecle de l'ère chrétienne, & il a publié une description du globe terrestre, plus ample & plus correcte que celles d'aucun de ses prédécesseurs.

Invasion de l'empire romain par les barbares.

Ce fut peu de tems après cette époque que des secousses violentes commencerent à agiter l'Empire romain: la fatale ambition ou le caprice de Constantin, qui voulut changer le siege du gouvernement, diminua sa force en la divisant: les nations barbares, que la providence préparoit comme des instrumens destinés à renverser le grand édifice de la puissance romaine, commencerent à rassembler leurs armées sur la frontiere: l'Em-

pire fut ébranlé jusqu'en ses fondemens. Dans ce période de la vieillesse & de la décadence des Romains, il étoit impossible que les sciences fissent des progrès : les efforts du génie étoient aussi foibles & aussi languissans que ceux du gouvernement. Après Ptolomée il ne se fit aucune découverte en géographie, & il n'y eut aucune révolution importante en commerce, si ce n'est que Constantinople devint, par les avantages de sa situation & par les encouragemens des empereurs d'Orient, une ville commerçante du premier ordre.

Les nuages qui se rassembloient depuis long tems autour de l'Empire romain annonçoient l'orage qui à la fin éclata. Les Barbares y fondirent avec une impétuosité irrésistible, & dans le naufrage universel causé par l'inondation dont l'Europe fut couverte, les arts, les sciences, les inventions & les découvertes des Romains périrent & disparurent de la terre (1). Tous les peuples qui conquirent les différentes provinces de

(1) *Histoire de Charles V. Introd.*

l'Empire romain & s'y établirent, étoient ignorans & groſſiers, étrangers aux lettres & aux arts, ſans police, ſans loix, ſans forme réguliere de gouvernement. Les mœurs & les inſtitutions de quelques-uns d'entr'eux étoient encore dans un degré de barbarie, à peine compatible avec un état d'union ſociale. L'Europe étant occupée par de ſemblables habitans, revenoit pour ainſi dire à une ſeconde enfance, & avoit une nouvelle carriere à commencer pour ſe civiliſer, s'éclairer & ſe polir. Le premier effet de l'établiſſement de ces conquérans barbares, fut de détruire les liens par leſquels la puiſſance romaine avoit uni les hommes ; ils morcelerent l'Europe en un grand nombre de petits états, indépendans & différant les uns des autres de mœurs & de langage. Il ne reſta aucune communication entre les membres reſpectifs de ces états diviſés : accoutumés à une maniere de vivre très-ſimple, ignorant les arts & craignant le travail, ils n'avoient que peu de beſoins à ſatisfaire & point de ſuperflu à échanger. Les noms d'*étranger* & d'*ennemi* devinrent encore

une fois des mots ſynonymes : il y avoit par-tout des coutumes & même des loix qui expoſoient à de grands inconvéniens & à des dangers ceux qui vouloient voyager dans quelques pays étrangers (1). On ne pouvoit faire de commerce que dans les villes; & elles étoient en petit nombre, peu conſidérables & dépourvues des privileges qui peuvent procurer la ſûreté & exciter l'émulation. On ne cultivoit aucune des ſciences ſur leſquelles la géographie & la navigation ſont fondées. Les traditions que les auteurs Grecs & Romains avoient laiſſées ſur les travaux & les découvertes des anciens, étoient négligées ou mal entendues. La connoiſſance des pays lointains s'étoit perdue; leur ſituation, leurs productions & preſque leurs noms étoient oubliés.

Correſpondance de commerce conſervée dans l'empire d'Orient

Il y eut cependant une circonſtance qui empêcha la ceſſation entiere de toute communication de commerce entre les nations éloignées. Conſtantinople, quoique ſouvent menacée par les brigands féroces qui répan-

(1) *Hiſtoire de Charles V. Introd.*

doient la désolation sur le reste de l'Europe, eut le bonheur d'échapper à leur rage destructive. Ce fut dans cette ville que se conserva la connoissance des arts des anciens & de leurs découvertes : le goût du luxe & de la magnificence y régnoit ; les productions des pays étrangers y étoient recherchées, & le commerce continuoit d'y fleurir tandis qu'il étoit éteint par-tout ailleurs. Les habitans de Constantinople ne bornoient pas leur commerce aux isles de l'Archipel & aux côtes voisines d'Asie ; leur industrie s'étoit ouvert une carriere plus vaste ; ils suivoient la route que les anciens leur avoient tracée, & faisoient venir par Alexandrie les productions des Indes orientales. Quand l'Egypte fut séparée de l'Empire romain par les Arabes, les Grecs découvrirent une nouvelle route par laquelle les marchandises de l'Inde pouvoient être amenées à Constantinople, en leur faisant remonter l'Indus jusqu'au point où cette grande riviere cesse d'être navigable ; de-là on les transportoit par terre jusqu'aux bords de la riviere Oxus qui les

portoit à la mer Caſpienne. Là on les embarquoit ſur le Volga ; & après avoir remonté ce fleuve, on portoit les marchandiſes par terre juſqu'au Tanaïs, qui les conduiſoit au Pont-Euxin où des vaiſſeaux de Conſtantinople venoient les recevoir (1). Cette longue & pénible route mérite d'être remarquée, non-ſeulement comme une preuve de la paſſion violente que les Grecs avoient conçue pour les ſuperfluités de l'Orient, & comme un exemple de l'ardeur & de l'induſtrie qu'ils portoient dans le commerce ; mais encore parce que ce fait démontre qu'on avoit conſervé à Conſtantinople la connoiſſance des pays lointains, pendant que le reſte de l'Europe étoit plongé dans l'ignorance.

Connoiſſances conſervées chez les Arabes.

On voit en même-tems quelques rayons de lumiere briller ſur l'Orient. Les Arabes ayant contracté quelque goût pour les ſciences de ce peuple dont ils avoient contribué à renverſer l'Empire, traduiſirent dans leur langue les livres de pluſieurs Philoſophes

(1) Ramuſio, *vol. I, pag.* 372. *E.*

Grecs. Un des premiers qu'ils s'approprierent ainſi, fut un ouvrage eſtimable de Ptolomée dont j'ai déjà parlé. La géographie fut donc de bonne heure un objet d'étude pour les Arabes; mais ce peuple ingénieux & ſubtil s'attacha particulierement aux parties ſpéculatives de cette ſcience. Voulant déterminer la figure & les dimenſions du globe terreſtre, ils ſçurent appliquer à cet objet les principes de la géométrie; ils eurent recours aux obſervations aſtronomiques: ils employerent enfin des expériences & des operations que les Européens, dans des tems plus éclairés, ſe ſont fait honneur d'adopter & d'imiter. Mais à cette premiere époque les travaux des Arabes ne parvinrent pas en Europe. La connoiſſance de leurs découvertes étoit réſervée à des ſiecles en état de les comprendre & de les perfectionner.

Renaiſſance du commerce & de la navigation en Europe.

Cependant les calamités & les ravages que les provinces occidentales de l'Empire romain avoient ſoufferts par la conquête des Barbares, s'oublierent peu à peu, & ſe trouverent en partie réparés. Les peuples

grossiers qui s'y établirent, ayant acquis par degré quelqu'idée de gouvernement régulier & du goût pour les occupations & les douceurs de la vie civile, l'Europe commença à sortir de son état d'inaction & d'engourdissement. Ce fut en Italie qu'on apperçut les premiers symptômes de cette renaissance. Les tributs septentrionales qui s'emparerent de ce pays, se civilisérent plus promptement que les peuplades qui s'étoient établies dans les autres parties de l'Europe. Différentes causes, que le plan de cet ouvrage ne me permet ni d'exposer ni de développer, concoururent à rendre aux villes d'Italie l'indépendance & la liberté (1) : l'acquisition de ces avantages y excita l'industrie, & donna le mouvement & la vigueur à toutes les facultés actives de l'esprit humain. Le commerce étranger se ranima ; on s'appliqua à la navigation & elle se perfectionna. Constantinople devint le marché principal où se rendoient les négocians Italiens ; & non-seulement ils y trouvoient un accueil

(1) *Histoire de Charles V. Introd.*

favorable, mais encore ils y obtenoient des privileges qui les mettoient en état de faire le commerce avec un plus grand avantage. On leur fourniſſoit & les denrées précieuſes de l'Orient & des productions de manufactures curieuſes, reſtes des arts anciens qui s'étoient conſervés chez les Grecs. La peine & la dépenſe qu'exigeoit le tranſport des productions de l'Inde juſqu'à Conſtantinople par la route longue & détournée que j'ai décrite, rendant ces marchandiſes extrêmement rares & d'un prix exceſſif, l'induſtrie des Italiens découvrit bien-tôt d'autres moyens de ſe les procurer & en plus grande abondance & à un prix plus modéré. Ils en achetoient quelquefois à Alep, à Tripoli, & en d'autres ports de la côte de Syrie, où elles arrivoient par une route qui n'étoit pas inconnue des anciens. On les apportoit de l'Inde par mer juſqu'au golfe perſique, & après avoir remonté l'Euphrate & le Tygre juſqu'à Bagdad, on les tranſportoit par terre à travers les deſerts juſqu'à Palmyre, & de-là aux villes ſituées ſur la Méditerranée. Mais la

longueur du voyage & les périls auxquels les caravanes étoient exposées, rendoient encore cette opération pénible & souvent incertaine. Enfin les Soudans d'Egyte ayant rétabli le commerce de l'Inde par l'ancienne route du golfe arabique, les négocians Italiens, malgré la violente antipathie qui animoit alors les Chrétiens & les Mahométans les uns contre les autres, se rendirent à Alexandrie, & l'amour du gain leur faisant supporter l'insolence & les exactions des Mahométans, ils établirent dans ce port un commerce très-lucratif. A cet époque l'esprit de commerce acquit une activité singuliere en Italie. Venise, Gênes, Pise, qui n'étoient que des bourgs peu considérables, devinrent des villes riches & peuplées. Leur puissance maritime s'étendit : leurs vaisseaux fréquenterent tous les ports de la Méditerrannée ; ils oserent même quelquefois franchir le détroit & visiter les places maritimes d'Espagne, de France, des Pays-bas & d'Angleterre ; enfin en distribuant par-tout leurs marchandises ils donnerent aux différentes

nations de l'Europe la connoiſſance des productions précieuſes de l'Orient & quelqu'idée de pluſieurs arts & manufactures ignorés juſqu'alors.

Tandis que les villes d'Italie étendoient ainſi leur commerce & leur induſtrie, un des plus extraordinaires que nous offre l'hiſtoire du genre humain concourut à en accélérer les procès. L'eſprit guerrier des Européens, enflammé par un zele religieux, leur fit prendre la réſolution de délivrer la Terre-ſainte de la domination des Infideles. De vaſtes armées, compoſées de toutes les nations de l'Europe, ſe raſſemblerent pour cette étrange entrepriſe & marcherent vers l'Aſie. Les Génois, les Piſans & les Vénitiens fournirent les bâtimens de tranſport ſur leſquels s'embarquerent ces troupes, & les approviſionnerent de vivres & de munitions de guerre. Outre les ſommes immenſes que ces peuples reçurent pour cet objet, ils obtinrent encore des privileges & des établiſſemens de commerce de la plus grande importance, ſoit dans la Paleſtine, ſoit dans les autres parties de l'Aſie dont les

Les Croiſades favoriſent les progrès du commerce & de la navigation.

Croisés s'emparerent. Ce furent des sources de richesses prodigieuses pour les villes commerçantes d'Italie. Elles acquirent en même-tems un égal accroissement de pouvoir ; & à la fin de la guerre sainte, Venise en particulier devint un état maritime, possesseur de vastes territoires & jouissant d'un commerce fort étendu (1). L'Italie ne fut pas le seul pays où les Croisades contribuerent à ranimer & à répandre cet esprit d'activité qui préparoit l'Europe à de futures découvertes. Les expéditions en Asie firent connoître aux autres nations Européennes des pays éloignés, qu'elles ne connoissoient auparavant que de nom ou par des relations infideles de quelques pélerins ignorans & crédules : elles eurent par-là une occasion d'observer les mœurs, les arts & les usages d'un peuple plus civilisé qu'elles ne l'étoient encore elles-mêmes. Cette communication entre l'orient & l'occident subsista pendant près de deux siecles. Les

(1) *Essai sur l'histoire du commerce de Venise, pag.* 52.

aventuriers qui revenoient d'Asie, communiquoient à leurs concitoyens les connoissances qu'ils avoient acquises & les habitudes qu'ils avoient contractées dans leur voyage. Les Européens commencerent à éprouver de nouveaux besoins ; les desirs furent excités par des objets nouveaux, & le goût des commodités & des arts des autres contrées se répandit bientôt parmi eux, au point que non-seulement ils encouragerent les étrangers à venir dans leurs ports, mais qu'ils commencerent à sentir les avantages & la nécessité de s'adonner eux-mêmes au commerce (1).

Découvertes des voyageurs par terre.

Cette communication qui s'étoit ouverte entre l'Europe & les provinces occidentales de l'Asie encouragea différens voyageurs à s'avancer fort au-delà des pays où les Croisés avoient porté leurs armes, & à pénétrer par terre jusques dans les régions les plus éloignées & les plus riches de l'Orient. Le bizarre fanatisme qui dans ce période semble avoir influé sur tous les projets des

(1) *Histoire de Charles V. Introd.*

individus autant que ſur les conſeils des nations, fut le motif qui fit d'abord entreprendre ces longues & périlleuſes expéditions : on les renouvella enſuite pour des intérêts de commerce ou par des motifs de pure curioſité. Un Juif de Tudela dans le royaume de Navarre, nommé Benjamin, plein d'une ſuperſtition religieuſe pour la loi de Moïſe, ſe propoſa d'aller viſiter ſes freres dans l'Orient où il eſpéroit les trouver dans un état de crédit & d'opulence qui pourroit relever l'honneur de la ſecte ; dans ce deſſein il partit d'Eſpagne en 1160, alla par terre à Conſtantinople, & traverſa les pays qui ſont au nord du Pont-Euxin & de la mer Caſpienne juſqu'à la Tartarie Chinoiſe. De-là il prit ſa route vers le ſud, & après avoir traverſé différentes provinces de l'intérieur de l'Inde, il s'embarqua ſur l'océan Indien, viſita pluſieurs des iſles qui s'y trouvent, & revint au bout de treize ans par l'Egypte en Europe, avec de grandes connoiſſances ſur une portion conſidérable du globe, inconnue alors aux peuples

ANNÉE 1160.

Occidentaux (1). Le zele du chef de l'égliſe chrétienne concourut avec la ſuperſtition du Juif Benjamin à faire découvrir les provinces intérieures & éloignées de l'Aſie. Toute la chrétienté ayant été alarmée des bruits qui ſe répandoient ſur les progrès rapides des armes tartares ſous Gengis-Kan, le pape Innocent IV qui avoit la plus haute idée de la plénitude de ſon pouvoir & de la ſoumiſſion due à ſes commandemens, envoya le pere Jean de Plano Carpini à la tête d'une miſſion de moines Franciſcains, & le pere Aſcolino à la tête d'une autre miſſion de Dominicains, pour exhorter Cayuk-kan, petit-fils de Gengis & qui lui avoit ſuccédé au trône de Tartarie, à embraſſer la foi chrétienne & à ceſſer de déſoler la terre par ſes armes. Le fier deſcendant du plus grand conquérant que l'Aſie eût jamais vu, étonné d'un meſſage ſi étrange de la part d'un prêtre Italien dont il ignoroit également & le nom & la puiſſance, reçut

1160.

1246.

(1) Bergeron, *Rec. de voyages, &c. tom. I, pag. 1.*

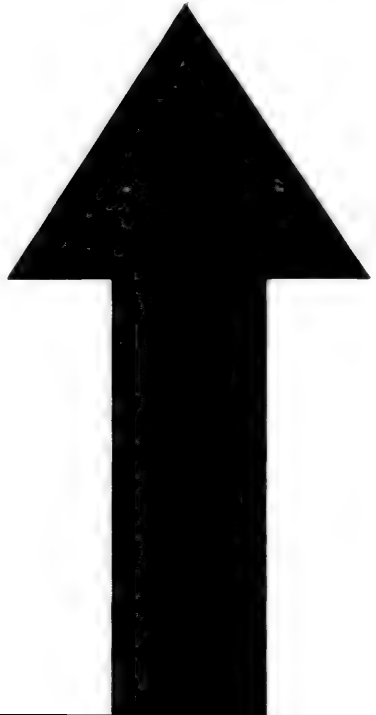
1246. cette injonction avec le mepris qu'elle méritoit ; mais il renvoya les moines qui l'avoient apportée ſans leur faire de mal. Comme ces miſſionnaires étoient arrivés par différentes routes & avoient ſuivi quelque-tems les camps des Tartares qui étoient toujours en mouvement, ils avoient eu occaſion de parcourir une grande partie de l'Aſie. Carpini qui avoit pris la route de Pologne & de Ruſſie, traverſa les provinces ſeptentrionales de l'Aſie juſqu'aux extrêmités du Thibet. Aſcolino qui paroît avoir débarqué ſur la côte de Syrie, s'avança dans les provinces ſeptentrionales juſques dans l'intérieur de la Perſe (1).

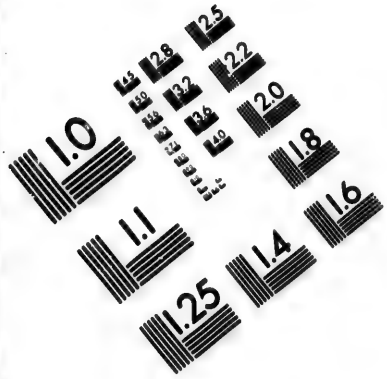
1253. Peu de tems après cette époque, Louis IX roi de France, contribua à étendre les connoiſſances que les Européens commençoient à acquérir ſur ces contrées lointaines. Un impoſteur adroit, tirant avantage des notions imparfaites que les Chrétiens s'étoient formées ſur l'état & le ca-

(1) Hakluyt, *tom. I, pag.* 21. Bergeron, *tom. I.*

ractere des nations Asiatiques, lui donna avis qu'un Kan des Tartares très-puissans avoit embrassé la religion chrétienne. Le monarque adopta ce conte avec une pieuse crédulité, & résolut à l'instant d'envoyer des ambassadeurs à cet illustre convert[illegible] l'engager à attaquer leurs enn[illegible] communs les Sarrasins d'un côté, tandis que de l'autre Louis tomberoit sur eux. Comme il n'y avoit que des moines qui eussent les connoissances nécessaires pour exécuter une commission de cette espece, il en chargea un P. André Jacobin, auquel se joignit ensuite le P. Guillaume de Rubruquis, Franciscain. Il n'est resté aucune relation du voyage du premier; mais on a publié le journal de Rubruquis. Ce moine fut admis à l'Audience de Mangu, le troisieme Kan des Tartares depuis Gengis; il fit ensuite un long circuit dans les parties intérieures de l'Asie qu'il parcourut avec plus de détail qu'aucun autre Européen n'avoit fait avant lui (1). 1253.

(1) Hakluyt, *tom. I, pag.* 71. *Rec. des voyages par* Bergeron, *tom. I.*




1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10
11
12
13
14
16
18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
56
63
71
80
90
100
110
125
140
160
180
200
220
250
280
320
360
400
450
500
560
630
710
800
900
1000
1100
1250
1400
1600
1800
2000
2200
2500
2800
3200
3600
4000
4500
5000
5600
6300
7100
8000
9000
10000
11000
12500
14000
16000
18000
20000
22000
25000
28000
32000
36000
40000
45000
50000
56000
63000
71000
80000
90000
100000
110000
125000
140000
160000
180000
200000
220000
250000
280000
320000
360000
400000
450000
500000
560000
630000
710000
800000
900000
1000000
1100000
1250000
1400000
1600000
1800000
2000000
2200000
2500000
2800000
3200000
3600000
4000000
4500000
5000000
5600000
6300000
7100000
8000000
9000000
10000000
11000000
12500000
14000000
16000000
18000000
20000000
22000000
25000000
28000000
32000000
36000000
40000000
45000000
50000000
56000000
63000000
71000000
80000000
90000000
100000000
110000000
125000000
140000000
160000000
180000000
200000000
220000000
250000000
280000000
320000000
360000000
400000000
450000000
500000000
560000000
630000000
710000000
800000000
900000000
1000000000
1100000000
1250000000
1400000000
1600000000
1800000000
2000000000
2200000000
2500000000
2800000000
3200000000
3600000000
4000000000
4500000000
5000000000
5600000000
6300000000
7100000000
8000000000
9000000000
10000000000
11000000000
12500000000
14000000000
16000000000
18000000000
20000000000
22000000000
25000000000
28000000000
32000000000
36000000000
40000000000
45000000000
50000000000
56000000000
63000000000
71000000000
80000000000
90000000000
100000000000
110000000000
125000000000
140000000000
160000000000
180000000000
200000000000
220000000000
250000000000
280000000000
320000000000
360000000000
400000000000
450000000000
500000000000
560000000000
630000000000
710000000000
800000000000
900000000000
1000000000000
1100000000000
1250000000000
1400000000000
1600000000000
1800000000000
2000000000000
2200000000000
2500000000000
2800000000000
3200000000000
3600000000000
4000000000000
4500000000000
5000000000000
5600000000000
6300000000000
7100000000000
8000000000000
9000000000000
10000000000000
11000000000000
12500000000000
14000000000000
16000000000000
18000000000000
20000000000000
22000000000000
25000000000000
28000000000000
32000000000000
36000000000000
40000000000000
45000000000000
50000000000000
56000000000000
63000000000000
71000000000000
80000000000000
90000000000000
100000000000000
110000000000000
125000000000000
140000000000000
160000000000000
180000000000000
200000000000000
220000000000000
250000000000000
280000000000000
320000000000000
360000000000000
400000000000000
450000000000000
500000000000000
560000000000000
630000000000000
710000000000000
800000000000000
900000000000000
1000000000000000
1100000000000000
1250000000000000
1400000000000000
1600000000000000
1800000000000000
2000000000000000
2200000000000000
2500000000000000
2800000000000000
3200000000000000
3600000000000000
4000000000000000
4500000000000000
5000000000000000
5600000000000000
6300000000000000
7100000000000000
8000000000000000
9000000000000000
10000000000000000
11000000000000000
12500000000000000
14000000000000000
16000000000000000
18000000000000000
20000000000000000
22000000000000000
25000000000000000
28000000000000000
32000000000000000
36000000000000000
40000000000000000
45000000000000000
50000000000000000
56000000000000000
63000000000000000
71000000000000000
80000000000000000
90000000000000000
100000000000000000
110000000000000000
125000000000000000
140000000000000000
160000000000000000
180000000000000000
200000000000000000
220000000000000000
250000000000000000
280000000000000000
320000000000000000
360000000000000000
400000000000000000
450000000000000000
500000000000000000
560000000000000000
630000000000000000
710000000000000000
800000000000000000
900000000000000000
1000000000000000000
1100000000000000000
1250000000000000000
1400000000000000000
1600000000000000000
1800000000000000000
2000000000000000000
2200000000000000000
2500000000000000000
2800000000000000000
3200000000000000000
3600000000000000000
4000000000000000000
4500000000000000000
5000000000000000000
5600000000000000000
6300000000000000000
7100000000000000000
8000000000000000000
9000000000000000000
10000000000000000000
11000000000000000000
12500000000000000000
14000000000000000000
16000000000000000000
18000000000000000000
20000000000000000000
22000000000000000000
25000000000000000000
28000000000000000000
32000000000000000000
36000000000000000000
40000000000000000000
45000000000000000000
50000000000000000000
56000000000000000000
63000000000000000000
71000000000000000000
80000000000000000000
90000000000000000000
100000000000000000000
110000000000000000000
125000000000000000000
140000000000000000000
160000000000000000000
180000000000000000000
200000000000000000000
220000000000000000000
250000000000000000000
280000000000000000000
320000000000000000000
360000000000000000000
400000000000000000000
450000000000000000000
500000000000000000000
560000000000000000000
630000000000000000000
710000000000000000000
800000000000000000000
900000000000000000000
1000000000000000000000
1100000000000000000000
1250000000000000000000
1400000000000000000000
1600000000000000000000
1800000000000000000000
2000000000000000000000
2200000000000000000000
2500000000000000000000
2800000000000000000000
3200000000000000000000
3600000000000000000000
4000000000000000000000
4500000000000000000000
5000000000000000000000
5600000000000000000000
6300000000000000000000
7100000000000000000000
8000000000000000000000
9000000000000000000000
10000000000000000000000
11000000000000000000000
12500000000000000000000
14000000000000000000000
16000000000000000000000
18000000000000000000000
20000000000000000000000
22000000000000000000000
25000000000000000000000
28000000000000000000000
32000000000000000000000
36000000000000000000000
40000000000000000000000
45000000000000000000000
50000000000000000000000
56000000000000000000000
63000000000000000000000
71000000000000000000000
80000000000000000000000
90000000000000000000000
100000000000000000000000
110000000000000000000000
125000000000000000000000
140000000000000000000000
160000000000000000000000
180000000000000000000000
200000000000000000000000
220000000000000000000000
250000000000000000000000
280000000000000000000000
320000000000000000000000
360000000000000000000000
400000000000000000000000
450000000000000000000000
500000000000000000000000
560000000000000000000000
630000000000000000000000
710000000000000000000000
800000000000000000000000
900000000000000000000000
1000000000000000000000000
1100000000000000000000000
1250000000000000000000000
1400000000000000000000000
1600000000000000000000000
1800000000000000000000000
2000000000000000000000000
2200000000000000000000000
2500000000000000000000000
2800000000000000000000000
3200000000000000000000000
3600000000000000000000000
4000000000000000000000000
4500000000000000000000000
5000000000000000000000000
5600000000000000000000000
6300000000000000000000000
7100000000000000000000000
8000000000000000000000000
9000000000000000000000000
10000000000000000000000000
11000000000000000000000000
12500000000000000000000000
14000000000000000000000000
16000000000000000000000000
18000000000000000000000000
20000000000000000000000000
22000000000000000000000000
25000000000000000000000000
28000000000000000000000000
32000000000000000000000000
36000000000000000000000000
40000000000000000000000000
45000000000000000000000000
50000000000000000000000000
56000000000000000000000000
63000000000000000000000000
71000000000000000000000000
80000000000000000000000000
90000000000000000000000000
100000000000000000000000000
110000000000000000000000000
125000000000000000000000000
140000000000000000000000000
160000000000000000000000000
180000000000000000000000000
200000000000000000000000000
220000000000000000000000000
250000000000000000000000000
280000000000000000000000000
320000000000000000000000000
360000000000000000000000000
400000000000000000000000000
450000000000000000000000000
500000000000000000000000000
560000000000000000000000000
630000000000000000000000000
710000000000000000000000000
800000000000000000000000000
900000000000000000000000000
1000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000
1250000000000000000000000000
1400000000000000000000000000
1600000000000000000000000000
1800000000000000000000000000
2000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000
2500000000000000000000000000
2800000000000000000000000000
3200000000000000000000000000
3600000000000000000000000000
4000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000
5000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000
6300000000000000000000000000
7100000000000000000000000000
8000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000
14000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50

1253. Ces voyageurs qu'un zele religieux avoit conduits en Asie, furent suivis par d'autres, que des intérêts de commerce ou des motifs de pure curiosité engagerent à voyager dans les pays lointains. Le premier & le plus célebre de ceux-ci fut Marc Paul, noble Vénitien. Engagé dès ses jeunes ans dans le commerce, selon l'usage de son pays, son esprit entreprenant chercha une sphère d'activité plus étendue que celle qui lui étoit offerte par le trafic établi dans les différens ports d'Europe & d'Asie fréquentés par les Vénitiens. Ce motif le détermina à voyager dans les pays inconnus, dans la vue d'y former des relations de commerce plus conformes aux espérances & aux idées hardies d'un jeune aventurier. Comme son pere avoit déjà porté des marchandises d'Europe à la cour du grand Kan des Tartares & les y avoit vendues avec un bénéfice considérable, Marc Paul s'y rendit. Assuré de la protection de Kublay-kan, le plus puissant de tous les successeurs de Gengis, il continua ses expéditions mercantiles en Asie pendant plus de vingt-six ans;

1269.

& dans cette eſpace de tems il s'avança dans les parties de l'eſt, fort au-delà des lieux où les autres voyageurs Européens avoient pénétré avant lui. Au lieu de ſuivre la route de Carpini & de Rubruquis, le long des vaſtes déſerts de la Tartarie, il paſſa par les principales villes commerçantes des parties les plus cultivées de l'Aſie, & arriva à Cambalu ou Pekin, capitale du grand royaume du Cathay ou de la Chine, ſoumiſe alors à la domination des ſucceſſeurs de Gengis. Il fit pluſieurs voyages ſur la mer des Indes; il trafiqua dans pluſieurs des iſles d'où les Européens recevoient depuis long-tems les épiceries & d'autres denrées dont ils faiſoient le plus grand cas, quoiqu'ils ne connuſſent pas les lieux particuliers où croiſſent ces précieuſes productions; il ſe fit donner des informations ſur différens pays qu'il ne put pas viſiter lui-même, particulierement ſur l'iſle de Zipangri, qui eſt probablement le Japon (1). A ſon retour 1269.

(1) *Viaggi di Marco Polo.* Ramus II, 2. Bergeron, *tom. II.*

1293. il excita l'admiration de ſes contemporains par la deſcription de ces vaſtes contrées dont le nom étoit ignoré en Europe, & par les récits pompeux qu'il fit de leur fertilité, de leur population, de leur opulence, de leurs diverſes manufactures & de l'étendue de leur commerce; récits qui ſurpaſſoient toutes les idées d'un peuple ignorant & groſſier.

1322. Environ un demi-ſiecle après, le chevalier Jean Mandeville, Anglois, encouragé par l'exemple de Marc Paul, voyagea en Orient, parcourut la plupart des pays que celui-ci avoit décrits, & comme lui publia à ſon retour la relation de ſes voyages. Les récits de ces premiers voyageurs ſont pleins de contes abſurdes de monſtres, de géants & d'enchanteurs; mais cela même ne les rendoit que plus intéreſſans pour un ſiecle ignorant où tout ce qui étoit merveilleux ne pouvoit manquer de plaire. Les choſes extraordinaires qu'ils racontoient, vraiſemblablement ſur de ſimples ouï-dire, frappoient d'admiration le vulgaire, tandis que les faits qu'ils rapportoient d'après leurs propres ob-

ſervations fixoient l'attention des hommes plus éclairés. Les premieres circonſtances doivent être regardées comme les fables & les traditions populaires des pays où ils paſſoient, & elles ont été rejettées à meſure que les lumieres ſe ſont répandues en Europe ; mais quelqu'incroyable qu'euſſent pu paroître dans le tems pluſieurs des faits qu'ils ont rapportés, leurs récits ont été confirmés par l'autorité des voyageurs modernes. Toutes ces relations vraies ou fabuleuſes ne pouvoient manquer de tourner la curioſité des hommes vers la connoiſſance des parties lointaines du globe, d'étendre leurs idées ſur cet objet, & non-ſeulement de les diſpoſer inſenſiblement à tenter de nouvelles découvertes, mais encore de leur donner des lumieres & des moyens propres à les diriger dans le choix des routes qu'ils avoient à ſuivre. 1322.

Tandis que cet eſprit de recherche ſe développoit en Europe, il ſe fit une découverte heureuſe qui contribua plus que les efforts & l'induſtrie des ſiecles précédens à perfec- Invention de la bouſſole.

1322. tionner & à étendre la navigation. On obſerva cette merveilleuſe propriété de l'aiman, par laquelle il communique à une légere verge de fer ou aiguille la vertu de ſe diriger conſtamment vers les poles de la terre. On ne tarda pas à ſentir l'uſage qu'on pouvoit en faire pour régler la navigation, & l'on conſtruiſit cet inſtrument ſi utile, quoique devenu ſi commun, qu'on a appellé compas de marine ou bouſſole. Cette invention donnant aux navigateurs un moyen auſſi ſûr que facile de reconnoître dans toutes les ſaiſons & dans tous les lieux le nord & le ſud, ils ne furent plus réduits à ſe guider par la lumiere des étoiles ou par l'obſervation des côtes maritimes. Ils abandonnerent par degrés la méthode lente & timide de côtoyer le rivage; ils ſe lancerent hardiment en pleine mer, & ſur la foi de leur nouveau guide, naviguerent au milieu de la nuit la plus ſombre & dans les tems les plus nébuleux, avec une ſécurité & une préciſion dont on n'avoit pas encore eu d'idée. On peut dire que la bouſſole a ouvert à l'homme l'empire de la mer

mer & qu'elle lui assure la possession du globe en le mettant à portée d'en parcourir toutes les parties. Flavio Gioïa, bourgeois d'Amalfi, ville considérable de commerce dans le royaume de Naples, fit cette grande découverte vers l'an 1302. Tel a été trop souvent le destin de ces grands bienfaiteurs de l'humanité qui ont enrichi la science & perfectionné les arts par leurs inventions, qu'ils ont retiré plus de gloire que d'avantage des heureux efforts de leur génie; mais le sort de Gioïa a été encore plus cruel; car l'inattention ou l'ignorance des écrivains contemporains l'a privé même de la célébrité à laquelle il avoit de si justes droits. Ils ne nous ont laissé aucune lumiere sur sa profession, sur son caractere, sur le tems précis où il fit cette importante découverte, & sur les hasards ou les observations qui l'y ont conduit. Les annales de l'esprit humain ne nous offrent aucun événement qui ait produit de plus grands effets que cette invention, dont la connoissance nous a été cependant transmise sans aucune des circonstances propres à satisfaire 1322.

1322. la curioſité qu'elle doit naturellement exciter (1). Quoique l'uſage de la bouſſole mît les Italiens en état d'éxécuter avec plus de promptitude & de ſécurité les petits voyages qu'ils étoient accoutumés de faire ; cependant cette nouveauté n'eut pas une influence aſſez ſubite & aſſez générale pour exciter ſur le champ l'eſprit de découverte & faire entreprendre des navigations hardies. Pluſieurs cauſes concoururent à empêcher cette invention utile d'avoir tout ſon effet. Les hommes n'abandonnent que lentement & avec répugnance les anciennes habitudes : ils craignent les nouvelles tentatives & ne s'y livrent qu'avec timidité. Il eſt probable auſſi que la jalouſie de commerce engagea les Italiens à cacher aux autres nations l'heureuſe découverte de leur compatriote. On n'acquit que par degré l'art de naviguer avec la bouſſole avec aſſez d'habileté & de préciſion pour inſpirer une entiere con-

(1) Collinas & Trombellus *de acûs nauticæ inventore. Inſtit. Bonon.* t. II, part. III, pag. 372.

fiance dans ſa direction. Les marins accoutumés à ne jamais perdre de vue la terre, n'oſerent pas tout d'un coup s'abandonner au milieu des mers inconnues ; ainſi ce ne fut que près de cinquante ans après la découverte de Gioïa que les navigateurs ſe haſarderent à entrer dans des mers qui n'avoient pas encore été fréquentées. 1322.

Les voyages des Eſpagnols aux Iſles fortunées ou Canaries, fut la premiere époque où la navigation prit un eſſor plus hardi. Les écrivains contemporains ne nous ont point appris quelles furent les circonſtances qui préparerent la découverte de ces petites iſles, ſituées à près de cinq cens milles de la côte d'Eſpagne, & à plus de cent cinquante milles de celles d'Afrique. Mais on ſait que vers le milieu du quatorzieme ſiecle, les habitans de différens royaumes dont l'Eſpagne étoit compoſée, étoient dans l'habitude de faire des excurſions dans ces iſles pour y piller les naturels ou les amener en eſclavage. Clément VI, en vertu du droit que le Saint-Siege prétendoit avoir de diſpoſer de tous les pays poſſédés par les In- La navigation prend un caractere plus hardi.

1322. fideles, érigea ces isles en royaume dans l'année 1344, & les donna en souveraineté à Louis de la Cerda, descendu de la famille royale de Castille ; mais ce prince infortuné manquant de forces suffisantes pour réaliser ce titre chimérique, n'alla jamais aux Canaries ; & Jean de Bethencourt, Baron Normand, en obtint la concession de Henry III roi de Castille (1). Bethencourt, brave & heureux comme l'étoient alors presque tous les aventuriers de son pays, entreprit la conquête de ces isles & en vint à bout ; sa famille en resta quelques-tems en possession, comme d'un fief relevant de la couronne de Castille. On prétend qu'avant cette expédition de Bethencourt, des navigateurs Normands avoient déjà visité la côte d'Afrique & s'é-
1365. toient avancés fort loin vers le sud des isles Canaries ; mais ces voyages ne paroissent pas avoir été entrepris sur un plan régulier & national, ni dans la vue d'étendre la navigation

(1) Viera y Clavijo. *Notic. de la Hist. de Canaria*, l. I, p. 268, &c. Glas *Hist. chap.* I.

ou de tenter des découvertes. C'étoient ou des excurſions ſuggérées par cet eſprit de piraterie que les Normands tenoient de leurs ancêtres, ou des entrepriſes de quelques négocians pour leur commerce particulier, leſquels attiroient ſi peu l'attention publique qu'à peine en trouve-t-on quelques traces dans les écrivains de ce tems-là. Il ſuffit, pour une eſquiſſe générale du progrès des découvertes, d'indiquer cet événement; en les laiſſant au rang de ceux dont l'exiſtence eſt douteuſe & l'influence peu importante, nous pouvons conclure que quoique les voyageurs qui ont viſité par terre les parties de l'Orient les plus éloignées aient apporté beaucoup de lumiere ſur cet objet, la navigation, au commencement du quinzieme ſiecle, n'étoit pas plus avancée qu'elle l'avoit été avant la chûte de l'Empire romain. 1365.

Premier plan régulier de découverte, conçu par les Portugais.

Enfin arriva l'époque fixée par la providence, où les hommes devoient franchir les limites dans leſquelles ils avoient été ſi long-tems renfermés, & s'ouvrir un champ plus vaſte pour y

1365. déployer leurs talens, leur courage & leur activité. Les premieres tentatives importantes qui ſe firent pour cet objet, ne furent pas l'ouvrage des états les plus puiſſans de l'Europe ni de ceux qui avoient cultivé la navigation avec le plus de conſtance & de ſuccès. La gloire de frayer la route dans cette nouvelle carriere étoit réſervée au Portugal, l'un des royaumes les moins étendus & les moins conſidérables de l'Europe. Comme les entrepriſes des Portugais pour acquérir la connoiſſance des parties du globe qui étoient alors inconnues à notre hémiſphère, ont non-ſeulement étendu & perfectionné l'art de la navigation, mais ont encore excité un eſprit de curioſité & de recherche qui a conduit à la découverte du nouveau monde dont je me propoſe de décrire l'hiſtoire, il eſt néceſſaire de jetter un coup-d'œil ſur la naiſſance, les progrès & les ſuccès des différentes opérations navales de ce peuple. Ce fut à cette école que ſe forma l'homme qui découvrit l'Amérique; & à moins que nous ne ſuivions tous les pas par leſquels paſſerent ſes maîtres &

ſes guides, il ſera impoſſible de comprendre les circonſtances qui ont ſuggéré l'idée ou facilité l'exécution de ce grand deſſein. 1365.

Différens motifs déterminerent les Portugais à diriger leur activité vers cette nouvelle route & les mirent en état d'exécuter des entrepriſes ſupérieures en apparence à la force naturelle de leur état politique. Les rois de Portugal ayant chaſſé les Maures de leurs domaines, avoient acquis de l'autorité en même-tems que de la gloire par le ſuccès de leurs armes contre les Infideles. Leurs victoires avoient étendu la puiſſance royale au-delà des bornes étroites où elle étoit auparavant circonſcrite en Portugal, ainſi que dans les autres monarchies féodales. Ils diſpoſoient de la force nationale qu'ils purent exercer avec autant d'unité dans les deſſeins que de vigueur dans l'exécution; & après l'expulſion des Maures ils firent ſervir cette force à leurs vues ſans craindre d'être troublés par aucun ennemi domeſtique. Les hoſtilités continuelles dans leſquelles ils furent engagés pendant pluſieurs ſiecles contre

1365. les Mahométans, exalterent & perfectionnerent parmi les Portugais cet esprit militaire & aventurier qui distinguoit toutes les nations d'Europe dans les siecles du moyen âge. Une succession contestée alluma en Portugal, vers la fin du quatorzieme siecle, une guerre civile des plus cruelles, qui augmenta l'ardeur guerriere de la nation, & forma ou appella des hommes d'un génie actif, audacieux & propres aux grandes entrepriſes. La ſituation du royaume, borné de tous côtés par les états d'un voiſin plus puiſſant, ne laiſſoit pas aux Portugais la liberté d'exercer leur activité par terre ; car la force de leur monarchie ne pouvoit pas balancer celle du royaume de Caſtille ; mais le Portugal étant un état maritime qui avoit pluſieurs ports très-commodes, les habitans avoient déjà fait quelques progrès dans la ſcience & la pratique de la navigation, & la mer s'offroit à eux comme l'unique carriere où leur ambition pouvoit ſe ſignaler.

Premiere tentative des Portugais.

Telle étoit la ſituation du Portugal & la diſpoſition du peuple, lorſque

Jean I, surnommé le bâtard, se trouva paisible possesseur de la couronne par la paix conclue avec le roi de Castille en 1411. C'étoit un prince d'un grand mérite, & qui par la supériorité de son courage & de ses talens s'étoit ouvert la route à un trône auquel sa naissance ne lui donnoit aucun droit. Il s'apperçut bientôt qu'il lui seroit impossible de maintenir l'ordre public & la tranquillité intérieure s'il ne trouvoit pas un moyen d'occuper au dehors l'activité inquiete de ses sujets. Ce fut dans cette vue qu'il équipa à Lisbonne une flotte considérable, composée de tous les vaisseaux qu'il put rassembler dans son royaume & d'un grand nombre d'autres qu'il acheta des étrangers. Ce grand armement fut destiné à attaquer les Maures établis sur la côte de Barbarie. Pendant qu'on faisoit ces préparatifs on détacha quelques vaisseaux chargés de naviguer le long de la côte occidentale de l'Afrique bornée par l'océan Atlantique, & de découvrir les pays inconnus qui s'y trouvoient situés. C'est à cette entreprise peu importante qu'on peut rapporter l'époque où

1365.

1415

1412. l'esprit de découverte brisa les barrieres qui avoient si long-tems dérobé aux hommes la connoissance de la moitié du globe terrestre.

A l'époque où Jean expédia ses vaisseaux pour ce nouveau voyage, l'art de la navigation étoit encore très-imparfait. Quoique l'Afrique fût très-près du Portugal, & que la fertilité des pays qu'on connoissoit déjà sur ce continent invitât à y faire de nouvelles découvertes, les Portugais n'avoient jamais osé passer le cap *Non*. Ce promotoire, comme son nom l'indique, avoit été regardé jusques-là comme une borne qu'on ne pouvoit franchir; mais les nations de l'Europe avoient alors acquis assez de connoissance pour oser enfin rejetter les préjugés & réformer les erreurs de leurs ancêtres. Le long regne de l'ignorance, cette ennemie constante de toute recherche & de toute entreprise nouvelle, touchoit à son dernier période; l'aurore de la science jettoit ses premiers rayons; les ouvrages des Grecs & des Romains commençoient à être lus avec admiration & avec utilité.

Les ſciences cultivées par les Arabes avoient été introduites en Europe & par les Maures établis en Eſpagne & en Portugal, & par les Juifs qui étoient en grand nombre dans ces deux royaumes. La géométrie, l'aſtronomie & la géographie, qui ſont la baſe de l'art de la navigation, devinrent des objets d'attention & d'étude. La mémoire des découvertes des anciens ſe ranima & l'on rechercha les progrès de leur navigation & de leur commerce. Quques-unes des cauſes qui pendant le dernier ſiecle & dans celui-ci ont arrêté la culture des ſciences en Portugal, ou n'y exiſtoient pas dans le quinzieme ſiecle ou n'y produiſoient pas les mêmes effets (1); les Portugais alors paroiſſoient avoir marché dans la carriere des ſciences & des lettres d'un pas égal avec les autres peuples qui habitent en-deça des Alpes. 1412.

Comme l'eſprit du ſiecle favoriſoit l'exécution de la nouvelle entrepriſe à laquelle les Portugais ſe trouvoient

(1) Voyez la NOTE IX.

1412. invités par la ſituation particuliere de leur pays, elle ne pouvoit manquer d'avoir du ſuccès. Les vaiſſeaux équipés pour cette expédition, doublerent ce cap formidable qui avoit borné la courſe des navigateurs précédens, & s'avancerent à cent ſoixante milles au-delà juſqu'au cap Boyador. Les rochers qui forment ce cap & qui s'étendent fort avant dans la mer ayant paru plus dangereux aux Portugais que le promontoire qu'ils avoient déjà paſſé, ils n'oſerent le tourner, & revinrent à Lisbonne plus ſatisfaits d'être allés juſques-là que honteux de n'avoir pas tenté d'aller plus avant.

Le prince Henri dirige les découvertes des Portugais.

1415. Quelque peu conſidérable que fût ce voyage, il ne fit que donner plus d'activité à ce goût pour les découvertes qui avoit commencé à ſe développer en Portugal. Le ſuccès extraordinaire de l'expédition du roi contre les Maures de Barbarie, fortifia encore l'eſprit entreprenant des Portugais & les encouragea à de nouvelles tentatives. Mais afin d'aſſurer le ſuccès de leurs entrepriſes ils avoient beſoin d'être conduits par un homme qui doué des qualités propres à dé-

mêler ce qui étoit praticable, eût le loisir de former un système régulier d'opérations pour la poursuite des découvertes & eût en même tems assez d'ardeur & de persévérance pour se mettre au-dessus des revers & des obstacles. Heureusement pour le Portugal ces qualités se trouverent réunies dans Henri duc de Viseo, quatrieme fils du roi Jean qui l'avoit eu de Philippine de Lancastre, sœur de Henri VI roi d'Angleterre. Ce prince avoit dès sa premiere jeunesse accompagné son pere dans l'expédition de Barbarie, & s'y étoit signalé par différentes actions de bravoure. A l'esprit guerrier qui, dans ces tems de chevalerie, caractérisoit tout homme d'une naissance distinguée, Henri joignoit toutes les qualités d'un siecle plus poli & plus éclairé. Il cultivoit les arts & les sciences, alors ignorés & mépriſés des personnes de son rang. Il s'appliqua avec un goût particulier à l'étude de la géographie; instruit par les leçons de maîtres habiles, & plus encore par les relations des voyageurs, il acquit bientôt assez de connoissance du globe habitable pour apper- 1415.

1415. cevoir la probabilité de découvrir de nouvelles & riches contrées en naviguant le long de la côte d'Afrique. Cette eſpérance étoit bien faite pour exciter l'ardeur & l'enthouſiaſme d'un jeune homme, & il réſolut de protéger de toutes ſes forces un projet qui pouvoit devenir auſſi utile qu'il paroiſſoit brillant & honorable. Afin de pouvoir procéder ſans interruption à cette grande entrepriſe, il ſe retira de la cour immédiatement après ſon retour d'Afrique, & fixa ſa réſidence à Sagres près du cap Saint-Vincent, où la vue de l'océan Atlantique portoit continuellement ſes penſées vers ſon projet favori & l'encourageoit à le mettre en exécution. Quelques-uns des plus ſavans hommes de ſon pays l'avoient accompagné dans ſa retraite & l'aidoient dans ſes recherches. Il demanda des éclairciſſemens aux Maures de Barbarie, qui étoient accoutumés à voyager par terre dans les provinces intérieures de l'Afrique où ils alloient chercher de l'yvoire, de la pouſſiere d'or & d'autres denrées précieuſes. Il conſulta les Juifs établis en Portugal. Il ſçut par des promeſſes,

des récompenſes, des marques d'eſtime & de confiance, attirer à ſon ſervice pluſieurs habiles navigateurs, tant étrangers que Portugais. Dans la diſpoſition de ces préparatifs, les grands talens du prince étoient heureuſement ſecondés par ſes vertus perſonnelles. Sa probité, ſon affabilité, ſon reſpect pour la religion & ſon zele pour la gloire de ſon pays, engagerent des perſonnes de tous les rangs à donner des applaudiſſemens à ſon projet & à en favoriſer l'exécution. Ses compatriotes voyoient que ſes vues n'étoient dirigées ni par l'ambition ni par le deſir des richeſſes, mais par la bienveillance active d'une ame ardente à concourir au bonheur des hommes, & qui juſtifioit la deviſe qu'il avoit priſe pour déſigner la ſeule ambition de ſon ame: *Le deſir de faire le bien.* 1415.

L'effet de ſa premiere tentative ne fut pas d'une grande importance; c'eſt le ſort de toute entrepriſe nouvelle. Il équipa un ſeul vaiſſeau dont il donna le commandement à Jean Gonſales Zarco & à Triſtan Vaz, deux gentilshommes de ſa maiſon qui s'offrirent

Découverte de Porto-Santo. 1418.

1418. volontairement à diriger l'expédition: il leur recommanda d'employer tous leurs efforts pour doubler le cap Boyador & de gouverner de-là vers le ſud. Fideles à la maniere de naviguer généralement adoptée, ils firent route en longeant la côte, & en ſuivant cette direction ils durent rencontrer des difficultés preſqu'inſurmontables pour doubler le cap; mais la fortune vint au ſecours de leur inexpérience, & empêcha leur voyage d'être entierement infructueux. Un coup de vent qui s'éleva tout-à-coup les jetta en pleine mer, & tandis qu'ils s'attendoient à tout moment à périr, ils toucherent à une iſle inconnue qu'ils nommerent Porto-Santo, en mémoire de l'heureuſe délivrance du danger qu'ils venoient de courir. Dans l'état où étoit la navigation, la découverte de cette petite iſle parut une affaire ſi importante, qu'ils retournerent ſur le champ en Portugal pour en porter la nouvelle à Henri, de qui ils reçurent les éloges & les diſtinctions que méritoit une expédition heureuſe. L'ardeur avec laquelle ce prince ſuivoit ſon objet favori lui fit trouver

dans ce petit ſuccès les motifs les plus encourageans pour en eſpérer de plus conſidérables & pour faire de nouveaux efforts. L'année ſuivante, Henri équipa trois vaiſſeaux ſous le commandement des mêmes officiers auxquels il aſſocia Barthelemi Pereſtrello, & il leur ordonna de prendre poſſeſſion de l'iſle qu'ils avoient découverte. A peine commençoient-ils à s'établir à Porto-Santo, qu'ils obſerverent à l'horizon vers le ſud une eſpece de tache fixe ſemblable à un petit nuage noir. Ils parvinrent peu à peu à conjecturer que ce pouvoit bien être une terre ; ils ſe remirent en mer pour s'en aſſurer, & ils arriverent à une grande iſle, inhabitée & couverte de bois, à laquelle ils donnerent le nom de *Madeira* (1). Comme le principal objet de Henri étoit de rendre ſes découvertes utiles à ſa nation, il équipa ſur le champ une flotte pour aller établir une colonie Portugaiſe dans ces deux iſles. Il eut ſoin d'y faire

1418.

1419.

De Madere.

1420.

(1) *Hiſtorical relation of the firſt diſcovery Madeira, tranſlated from the Portugueſe of Franc Alcafarano*, pag. 15, &c.

1420. porter les ſemences, les plantes & les animaux domeſtiques communs en Europe ; mais comme il prévit que la chaleur du climat & la fertilité du ſol ne pouvoient manquer d'être favorables à d'autres productions, il ſe procura des plants de vigne de Chypre dont les vins étoient alors très-renommés, & des cannes de ſucre qu'il tira de Sicile où l'on en avoit introduit depuis peu. Ces précieux végétaux proſpererent rapidement dans les deux nouvelles iſles ; on ne tarda pas à reconnoître les grands avantages de leur culture ; & le ſucre & le vin de Madere devinrent bientôt des articles conſidérables du commerce du Portugal (1).

Dès qu'on commença à ſentir les avantages qui réſultoient de ce premier établiſſement pour les parties occidentales de l'Europe, l'eſprit de découverte parut moins chimérique & augmenta d'audace & d'activité. Les Portugais, en continuant leurs voyages à Madere, s'étoient accou-

(1) *Lud. Guicciardini deſcrit. di paeſi baſſi*, pag. 180, 181.

tumés par degrés à une navigation plus hardie, & au lieu de se traîner timidement le long de la côte, ils ne craignirent pas de se lancer en pleine mer. Gilianez qui commandoit un des vaisseaux du prince Henri, doubla par cette nouvelle route le cap Boyador qui pendant plus de vingt ans avoit arrêté la navigation Portugaise & étoit regardé comme une barriere impossible à franchir. Cet heureux voyage, que l'ignorance du siecle comparoit aux plus fameux exploits transmis par l'histoire, ouvrit une nouvelle sphère aux navigateurs, parce qu'il leur découvrit le vaste continent de l'Afrique, qui baigné par l'océan Atlantique s'étendoit au loin vers le sud. On eut bientôt reconnu une partie du continent; les Portugais s'avancerent dans les Tropiques, & dans l'espace de quelques années ils découvrirent la riviere de Sénégal & toute la côte qui s'étend du cap blanc au cap verd. 1420. 1433.

Les Portugais sont étonnés de ce qu'ils découvrent aux Tropiques.

Jusques-là les Portugais avoient été guidés & encouragés dans leurs découvertes par les lumieres & les instructions qu'ils avoient trouvées dans

1433. les ouvrages des mathématiciens & géographes anciens. Mais lorſqu'ils commencerent à entrer ſur la zone torride, le préjugé reçu chez les anciens que la chaleur exceſſive & perpétuelle qui regnoit dans cette zone la rendoit inhabitable à l'eſpece humaine, leur ôta le courage d'aller plus avant. Les obſervations qu'ils firent eux-mêmes lorſqu'ils approcherent pour la premiere fois de cette région inconnue & redoutable, tendoient à confirmer l'opinion des anciens ſur l'action violente des rayons directs du ſoleil. Juſqu'à la riviere de Sénégal, les Portugais avoient trouvé la côte d'Afrique habitée par des peuples à peu près ſemblables aux Maures de Barbarie; mais lorſqu'ils s'avancerent au ſud de cette riviere, l'eſpece humaine ſe préſenta à eux ſous une nouvelle forme: ils virent des hommes qui avoient la peau noire comme de l'ébene, avec des cheveux courts & bouclés, des nez applatis, des levres épaiſſes & tous les traits particuliers qui diſtinguent la race des Negres. Ils durent naturellement attribuer ce changement extraordinaire à l'influ-

ence de la chaleur, & ils commencerent à craindre qu'en avançant plus près de la ligne ils n'en reſſentiſſent des effets encore plus terribles. Des grands du royaume, qui par ignorance, par envie ou par cette froide & timide prudence qui rejette tout ce qui a l'air de nouveauté, avoient juſqu'alors condamné les projets du prince Henri, exagerent les dangers qu'on couroit à porter ces recherches plus loin, & propoſerent d'autres objections contre l'idée de tenter de nouvelles découvertes. Ils repréſenterent qu'il étoit abſolument chimérique d'eſpérer quelque avantage de la recherche de pays ſitués dans une partie du monde que la ſageſſe & l'expérience des anciens leur avoit fait reconnoître pour inhabitable ; que leurs ancêtres, contens de cultiver le territoire qui leur avoit été aſſigné par la providence, ne ſongeoient pas à prodiguer les forces du royaume en vains projets pour chercher de nouveaux établiſſemens ; que le Portugal étoit déjà épuiſé par les frais des tentatives qu'on avoit faites pour découvrir des terres qui n'exiſtoient pas ou

1433.

1433. que la nature avoit destinées à rester inconnues ; enfin que ces tentatives avoient déjà causé la perte d'un grand nombre d'hommes qui auroient pu être employés à des entreprises dont le succès beaucoup plus facile auroit produit de plus grands avantages. Mais ni ces réclamations en faveur de l'autorité des anciens, ni ces raisonnemens sur les intérêts du Portugal, ne purent faire aucune impression sur l'ame courageuse & vraiment philosophe du prince Henri. Les découvertes qu'il avoit déjà faites lui prouvoient que les anciens n'avoient guere qu'une connoissance conjecturale de la zone torride ; & il savoit que les frivoles argumens de ses adversaires, relativement aux intérêts politiques du Portugal, n'avoient pour motifs que la malveillance & la jalousie. Il fut puissamment secondé dans ces dispositions par Dom Pedre son frere, qui gouvernoit le royaume en qualité
1438. de tuteur de son neveu Alphonse V, lequel avoit succédé à la couronne étant mineur ; loin de se relâcher de ses efforts, Henri continua donc à poursuivre avec une nouvelle ardeur l'exécution de ses projets.

Pour impoſer ſilence aux murmures de l'oppoſition, ce prince chercha à obtenir la ſanction d'une autorité reſpectable en faveur de ſes opérations. Dans cette vue il s'adreſſa au pape, & lui expoſa en termes magnifiques le pieux & infatiguable zele avec lequel il s'occupoit depuis vingt ans à découvrir des pays inconnus dont les malheureux habitans, privés des lumieres de la véritable religion, étoient enſevelis dans les ténebres du paganiſme, ou ſéduits par les impoſtures de Mahomet. Il ſupplioit le S. Pere, à qui, comme au vicaire du Chriſt, tous les royaumes de la terre étoient ſoumis, de conférer à la couronne de Portugal un droit ſur tous les pays appartenans aux Infideles ; qui ſeroient découverts par l'induſtrie de ſes ſujets ou ſubjugués par la force de ſes armes. Il le conjuroit de défendre ſous les peines les plus ſéveres à toutes les puiſſances chrétiennes, de moleſter les Portugais tandis qu'ils ſeroient engagés dans cette louable entrepriſe, & de s'établir dans aucun des pays qu'ils auroient découverts. Henri promettoit

14. Le pape fait ceſſion aux Portugais des pays qu'ils pourroient découvrir.

1438. que le principal objet des Portugais, dans toutes leurs expéditions, ſeroit de répandre la connoiſſance de la religion chrétienne, d'établir l'autorité du ſaint-Siege, & d'accroître le troupeau du paſteur univerſel. Comme c'étoit en profitant avec adreſſe de toutes les conjonctures favorables pour acquérir de nouvelles forces, que la cour de Rome avoit par degrés étendu ſes uſurpations, le pape Eugene IV, à qui Henri s'adreſſa, ſaiſit avidement l'occaſion qui s'offroit à lui. Il ſentit promptement qu'en accordant une pareille demande, il exerceroit une prérogative très-flatteuſe par elle-même & dont les ſuites pouvoient devenir fort avantageuſes au ſaint-Siege. Il fit en conſéquence expédier une bulle dans laquelle, après avoir applaudi dans les termes les plus énergiques aux tentatives des Portugais & les avoir exhortés à pourſuivre la glorieuſe carriere où ils s'étoient engagés, il leur accordoit un droit excluſif ſur tous les pays qu'ils découvriroient depuis le cap Non juſqu'au continent de l'Inde.

Quelqu'extravagante qu'une telle donation,

donation, qui comprenoit une si grande portion du globe, pût paroître aujourd'hui, même dans les pays catholiques, il n'y avoit personne dans le quinzieme siecle qui doutât que le pape n'eût droit de la faire par la plénitude de son pouvoir apostolique. Le prince Henri sentit bientôt tous les avantages qu'il pouvoit en retirer : ses projets se trouvoient autorisés & sanctifiés par la bulle qui les approuvoit ; & l'esprit de découverte se lioit ainsi avec le zele de la religion ; zele qui étoit alors un principe puissant, dont l'activité influoit sans cesse sur la conduite des nations. D'ailleurs tous les princes chrétiens auroient craint de disputer aux Portugais les pays que ceux-ci avoient découverts, & de troubler les progrès de leur navigation & de leurs conquêtes (1). 1438.

Célébrité & progrès des découvertes des Portugais.

Le bruit des expéditions des Portugais ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe. Les peuples, accoutumés dès long-tems à circonscrire l'activité & les lumieres de l'esprit humain dans les limites où elles avoient

(2) Voyez la NOTE X.

été juſques-là renfermées, furent
1438. étonnés de voir la ſphère de la navigation s'agrandir ainſi tout-à-coup, & de concevoir l'eſpérance de connoître des régions dont l'exiſtence n'étoit pas même ſoupçonnée auparavant. Les ſavans & les philoſophes formoient des raiſonnemens & combinoient des théories ſur des découvertes inattendues, tandis que le vulgaire faiſoit des queſtions & s'étonnoit. Des aventuriers hardis vinrent en foule de toutes les parties de l'Europe, pour ſolliciter le prince Henri de les employer à ce ſervice honorable. Les Vénitiens & les Génois qui ſurpaſſoient alors tous les autres peuples dans la connoiſſance & la pratique de la marine, fournirent ſur-tout un grand nombre de marins qui entrerent à bord des vaiſſeaux Portugais, & acquirent à cette nouvelle école de navigation une connoiſſance de leur art plus exacte & plus étendue. Les Portugais animés par l'exemple de ces étrangers, s'empreſſerent d'exercer leurs propres talens & leur activité. La nation ſeconda les deſſeins du prince.
1146. Des négocians formerent des aſſocia-

tions pour concourir à la recherche des pays inconnus. On découvrit les isles du Cap-verd qui gissent à la hauteur de ce cap dont elles portent le nom, & peu de tems après celles qu'on a nommées Açores. Comme les premieres sont à plus de trois cens milles de la côte d'Afrique & les dernieres à neuf cens milles de tout continent, il est évident que les Portugais n'avoient pu s'abandonner ainsi dans les hautes mers, sans avoir déjà fait des progrès surprenans dans l'art de la navigation. 1446. 1449.

Cette passion pour les nouvelles découvertes étoit au plus haut degré de chaleur & d'activité lorsqu'elle éprouva un revers funeste par la mort du prince Henri qui avoit jusques-là dirigé les entreprises des navigateurs par ses grandes connoissances, & qui les avoit encouragées & soutenues par son pouvoir & son crédit. Il est vrai que pendant sa vie les Portugais, dans leurs courses les plus avancées vers le sud, n'avoient pénetré qu'à cinq degrés de la ligne équinoxiale; & qu'après une suite d'expéditions continuées pendant un demi-siecle Mort du prince Henri. 1463.

1463. à peine avoient-ils découvert quinze cens milles de la côte d'Afrique. Ces essais de l'art naissant doivent paroître bien foibles & bien timides aux hommes qui connoissent les progrès que la navigation a faits dans son état de maturité ; mais quelque peu considérables que fussent ces premiers efforts, c'en étoit assez pour diriger la curiosité des nations de l'Europe vers de nouveaux objets, pour y exciter le goût des entreprises, & pour frayer la route à d'autres découvertes.

L'ardeur des découvertes se ralentit pendant quelques tems.

Alphonse qui occupoit le trône à la mort du prince Henri, étoit alors fort occupé à soutenir ses prétentions à la couronne de Castille, & à poursuivre ses expéditions contre les Maures de Barbarie ; les forces du royaume étant employées à d'autres opérations, ce prince ne put pas mettre beaucoup d'ardeur à suivre les découvertes en Afrique. Il en laissa la conduite à Fernand Gomez, négociant de Lisbonne, à qui il accorda le droit exclusif de commercer avec tous les pays dont le prince Henri avoit pris possession. Les gênes & l'oppression de cette monopole ne pouvoient man-

quer de ralentir l'esprit de découverte, parce que cessant d'être un objet national, ce n'étoit plus que l'affaire d'un particulier plus occupé de l'intérêt de sa fortune que de la gloire de son pays. On fit cependant quelques nouveaux progrès. Les Portugais se hasarderent enfin à traverser la ligne, & à leur grand étonnement ils trouverent que cette région de la zone torride qu'on supposoit embrasée d'une chaleur intolérable, étoit non-seulement habitée, mais encore très-peuplée & très-fertile. 1463. 1471.

Jean II qui succéda à son pere Alphonse, avoit tous les talens nécessaires pour former & pour exécuter de grands desseins. Comme une partie de ses revenus, tandis qu'il étoit prince royal, provenoit des droits établis sur le commerce qu'on faisoit avec les pays nouvellement découverts, son attention se tourna naturement vers cet objet, & il en sentit bientôt l'importance, & à mesure qu'il acquit plus de connoissances sur ces nouvelles contrées, la possession lui en parut d'une plus grande conséquence. Tant que les Portugais côtoyerent

Elle se ranime avec une nouvelle force. 1481.

1481. les bords de l'Afrique, depuis le cap Non jusqu'à la riviere de Sénégal, ils ne trouverent sur cette longue étendue de côte, qu'un terrein sablonneux, stérile, habité par des peuples misérables & très-peu nombreux, professant la religion Mahométane, & soumis au vaste empire de Maroc; mais au sud de cette même riviere, la puissance & la religion des Mahométans n'étoient plus connues. Le pays étoit divisé en petites principautés indépendantes; la population y étoit considérable & le sol fertile (1), & les Portugais reconnurent bientôt qu'il produisoit de l'yvoire, des gommes, de l'or & d'autres denrées précieuses. Cette découverte, en attendant le commerce, encourageoit à de nouvelles tentatives; & des hommes dont le courage & l'activité étoient excités par la perspective d'un bénéfice certain, durent poursuivre leurs recherches avec plus d'ardeur que lors-

(1) *Navigatio Aloysii Cadamusti apud novum orbem Gynæi, pag.* 2. 18. *Navigat. all Isola di San Tome per un pilotto Portugh. Ramusio*, 1, 115.

qu'ils n'étoient animés que par l'espérance & la curiosité. 1481.

Cette disposition ne pouvoit manquer d'acquérir de nouvelles forces par la protection d'un monarque tel que Jean II : il encouragea hautement toutes les entreprises qui avoient pour but quelque découverte, & en favorisa l'exécution avec tout le zele de son grand oncle le prince Henri, mais avec un degré supérieur de puissance. Les effets de ses soins ne tarderent pas 1484.
à se faire sentir. Les Portugais équiperent une flotte puissante qui après avoir découvert les royaumes de Benin & de Congo, s'avança de plus de quinze cens milles au-delà de l'équateur, & les navigateurs Européens pour la premiere fois, virent un nouveau ciel & observerent les étoiles d'un autre hémisphère. Jean étoit non-seulement jaloux de découvrir des terres nouvelles, il s'occupoit aussi à s'en assurer la possession. Il bâtit des forts sur la côte de Guinée, & y envoya des colonies; il établit une correspondance de commerce avec les états les plus puissans, & tâcha de rendre tributaires de sa couronne ceux

1481. qui étoient foibles ou diviſés. Pluſieurs petits princes d'Afrique ſe reconnurent volontairement vaſſaux du roi de Portugal, d'autres y furent contraints par la force des armes. Il ſe forma un ſyſtême régulier & bien réfléchi relativement à ce nouvel intérêt de politique, & les Portugais, en l'obſervant invariablement, parvinrent à établir ſur un fondement ſolide, leur puiſſance & leur commerce en Afrique.

Une communication ſuivie avec les peuples de l'Afrique procura par degrés aux Portugais quelque connoiſſance des parties de ce continent qu'ils n'avoient pas viſitées. Les inſtructions qu'ils reçurent des habitans, jointes à ce qu'ils avoient obſervé eux-mêmes dans leurs voyages, commencerent à leur offrir des vues plus étendues & à leur ſuggérer l'idée d'entrepriſes plus importantes que celles qui les avoient occupés juſqu'alors. Ils avoient reconnu l'erreur des anciens ſur l'état de la zone torride. En avançant plus avant vers le ſud, ils trouverent que le continent de l'Afrique, au lieu de s'étendre en lar-

geur selon la doctrine de Ptolémée (1), qui étoit alors l'oracle & le guide des géographes, paroissoit se resserrer insensiblement & se courber vers l'est. Cette observation leur inspira quelque confiance dans les récits des voyages que les Phéniciens faisoient anciennement autour de l'Afrique, & qu'on avoit regardés long-tems comme fabuleux ; ils conçurent l'espérance qu'en suivant la route des Phéniciens, ils pourroient arriver aux Indes orientales, & s'emparer du commerce qui a toujours été la source de la richesse & du pouvoir des nations qui en ont joui. Le vaste génie du prince Henri, autant qu'on peut le conjecturer par la teneur de la bulle du pape, avoit conçu de bonne heure l'idée de cette navigation. Tous les pilotes & mathématiciens Portugais s'accorderent alors à la regarder comme praticable. Le roi entra avec chaleur dans leurs idées, & commença à concerter les mesures nécessaires pour cette grande & importante entreprise. 1484.

(1) *Vide Nov. Orbis Tabul. Geogr. secund Ptolem. Amst.* 1730.

1484. Avant que les préparatifs de cette expédition fussent achevés, on apprit d'Afrique que différentes nations établies le long de la côte avoient indiqué un royaume puissant, situé à une grande distance vers l'est de leur continent, & dont le souverain, suivant les détails qu'on en eut, professoit la religion chrétienne. Le roi de Portugal en conclud sur le champ que ce devoit être l'empereur d'Abyssinie, auquel les Européens, trompés par une méprise de Rubruquis, de Marc Paul & de quelques autres voyageurs, avoient ridiculement donné le nom de Prêtre-Jean; & comme il espéra de recevoir des lumieres & des secours d'un prince chrétien pour le succès d'un plan qui tendoit à propager leur doctrine commune, il résolut d'établir, s'il étoit possible, une correspondance avec cet empire. Il choisit pour cet objet Pedro de Covillam & Alphonse de Payva, qui entendoient parfaitement la langue Arabe; il les envoya à l'est du continent de l'Afrique, pour chercher la résidence de ce potentat inconnu, & lui faire des propositions d'alliance & d'amitié. Les deux députés étoient

chargés auſſi de ſe procurer dans les pays qu'ils viſiteroient, tous les éclairciſſemens qu'on pourroit leur donner ſur le commerce de l'Inde & ſur le cours de navigation qu'on pourroit ſuivre pour y pénétrer (1). 1484.

Voyage de Barthelemi Diaz. 1486.

Tandis que Jean faiſoit cette tentative par terre pour obtenir quelque connoiſſance d'un pays qu'il deſiroit ſi ardemment de découvrir, il s'occupoit en même-tems des moyens de ſuivre par mer ce grand deſſein. La conduite de cette expédition, la plus difficile & la plus importante que les Portugais euſſent encore projetée, fut confiée à Barthelemi Diaz, officier qui avoit toute la ſagacité, l'expérience & le courage qu'exigeoit une pareille entrepriſe. Il s'avança hardiment vers le ſud, & franchiſſant les limites où juſqu'alors ſes compatriotes avoient arrêté leur courſe, il découvrit plus de neuf cens milles de terres nouvelles. Ni les dangers auxquels il ſe vit expoſé par une ſuite de tempêtes violentes dans des mers incon-

(1) Faria y Souſa *Port. Aſia*, *vol. I*, *pag.* 26. Lafitau, *découv. des Port. L. I*, *p.* 46.

1486. nues & par les fréquentes mutineries de ſon équipage, ni les détreſſes de la famine où il fut réduit par la perte du vaiſſeau qui portoit ſes proviſions, ne purent l'empêcher de pourſuivre ſon entrepriſe. Pour fruit de ſes travaux & de ſa perſévérance, il reconnut enfin le promontoire élevé qui borne l'Afrique vers le ſud; mais tout ce qu'il put faire fut de le reconnoître. La violence des vents, le délabrement de ſes vaiſſeaux & l'eſprit turbulent de ſon équipage le forcerent de revenir ſur ſes pas après un voyage de ſeize mois, dans lequel il découvrit une étendue de pays beaucoup plus conſidérable que n'en avoit découvert avant lui aucun autre navigateur. Diaz avoit appellé le promontoire qui terminoit ſon voyage *Cabo tormentoſo*, le Cap des tempêtes; mais le roi ſon maître ne doutant plus qu'il n'eût enfin trouvé la route qu'il cherchoit depuis ſi long-tems pour paſſer dans l'Inde, donna à ce cap un nom plus encourageant & de meilleure augure; il l'appella le *Cap de Bonne-Eſpérance* (1).

(1) Faria y Souſa *Port. Aſia*, *tom. I*, *pag.* 26.

Ces eſpérances de ſuccès ſe trouverent confirmées par les nouvelles que le roi de Portugal reçut des députés qu'il avoit envoyés par terre en Abyſſinie. Covillam & Payva ſe conformant aux inſtructions de leur maître, ſe rendirent d'abord au grand Caire, d'où ils ſe mirent en route avec une caravane de marchands Egyptiens, & arriverent à Aden ſur la mer rouge. Là ils ſe ſéparerent; Payva cingla vers l'Abyſſinie; Covillam s'embarqua pour les Indes orientales, & après avoir viſité Calicut, Goa & d'autres villes ſur la côte de Malabar, il retourna à Soſala ſur la côte orientale d'Afrique, & de-là au grand Caire où les députés s'étoient donné rendez-vous pour ſe rejoindre. Malheureuſement Payva avoit été aſſaſſiné en Abyſſinie; mais Covillam trouva au Caire deux Juifs Portugais qui avoient été envoyés par Jean, dont la ſagacité prévoyante ne négligeoit aucun moyen propre à faciliter l'exécution de ſes deſſeins; il avoit chargé ces Juifs de recevoir des deux ambaſſadeurs le détail de leurs opérations, & de leur remettre de nouvelles inſ- 1486.

1486. tructions. Covillam envoya en Portugal par un de ces Juifs, un journal de ſes voyages par mer & par terre, & ſes remarques ſur le commerce de l'Inde, avec les plans exacts des côtes où il avoit touché ; d'après ſes p opres obſervations, ainſi que d'après les éclairciſſemens que lui avoient donnés d'habiles marins en différens pays, il concluoit qu'en tournant l'Afrique par mer on devoit trouver un paſſage aux Indes orientales (1).

Préparatifs pour un autre voyage.

L'heureuſe conformité de l'opinion & du récit de Covillam avec les découvertes que Diaz venoit de faire, ne laiſſoit preſque plus d'incertitude ſur la poſſibilité d'aller par mer de l'Europe dans l'Inde ; mais l'énorme longueur du voyage & les tempêtes furieuſes que Diaz avoit eſſuyées près du cap de Bonne-Eſpérance, avoient extrêmement intimidé les Portugais, quoiqu'une longue expérience en eût déjà fait alors d'habiles & hardis navigateurs : il fallut quelques-tems

(1) Faria y Souſa *Port. Aſia*, *vol. I*, *pag.* 27. Lafitau, *découv. tom. I*, *pag.* 48.

pour raſſurer leur eſprit & les pré- 1486.
parer à cette dangereuſe & extraordinaire expédition. L'autorité & la fermeté du monarque diſſiperent cependant par degrés les vaines terreurs de ſes ſujets ou força de les cacher. Jean ſe voyant à la veille d'accomplir le grand deſſein qui avoit été le principal objet de ſon regne, l'ardeur qu'il mit à en pourſuivre l'exécution fut ſi vive que cette idée abſorboit ſes penſées pendant le jour & le privoit du ſommeil pendant la nuit. Tandis qu'il étoit occupé à prendre toutes les meſures que ſes lumieres & l'expérience pouvoient lui ſuggérer pour aſſurer l'effet d'une expédition qui devoit décider du deſtin de ſon projet favori, la renommée des grandes découvertes que les Portugais avoient déjà faites, le détail des inſtructions extraordinaires qu'ils avoient reçues de l'Orient, & les préparatifs du voyage qu'il méditoit alors, attirerent l'attention de toute l'Europe, & tinrent les autres peuples dans l'attente & dans l'incertitude. Les uns exaltoient l'habileté & les expéditions des Portugais fort au-deſſus de celles des Phéni-

1486. ciens & des Carthaginois ; les autres formoient des conjectures ſur les révolutions que le ſuccès de ces entrepriſes pouvoient occaſionner dans le cours du commerce & dans l'état politique de l'Europe. Les Vénitiens commencerent à craindre de perdre le commerce de l'Inde, dont le monopole étoit la principale reſſource de leur puiſſance ainſi que de leur richeſſe ; & les Portugais jouiſſoient déjà en idée de tous les tréſors de l'Orient. Mais pendant cet intervalle qui donnoit un ſi libre eſſor aux mouvemens divers de la curioſité, de l'eſpérance & de la crainte, il ſe répandit en Europe le bruit d'un événement auſſi extraordinaire qu'inattendu; c'étoit la découverte d'un nouveau monde ſitué à l'occident du globe, & ce grand objet attira ſur le champ les yeux & l'admiration de l'univers.

Fin du Livre premier.

L'HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

LIVRE SECOND.

PARMI les étrangers que le bruit des découvertes faites par les Portugais avoit attirés au service de cette nation, se trouvoit Christophe Colomb, sujet de la république de Gênes. On ne connoît point avec certitude le tems ni le lieu de sa naissance (1); on sait seulement qu'il étoit d'une famille honnête réduite à l'indigence par quelques événemens malheureux. Ses parens ayant embrassé pour vivre la profession de marins, Colomb laissa entrevoir dès sa pre- Naissance & éducation de Colomb.

(1) Voyez la NOTE XI.

miere jeuneſſe, les talens & le caractere qui peuvent diſtinguer un homme de cet état; au lieu de combattre les inclinations du jeune Colomb, ils les développerent & les encouragerent par l'éducation. Après lui avoir fait acquérir quelque connoiſſance de la langue latine, la ſeule qui fût alors employée à l'enſeignement, on lui fit apprendre la géométrie, la coſmographie, l'aſtronomie & le deſſein. La liaiſon de ces ſciences avec l'art de la navigation, ſon objet favori, excitant ſon ardeur & ſon application, il y fit
1461. des progrès rapides. Avec de ſi heureuſes diſpoſitions il entra à quatorze ans dans la carriere qui devoit le conduire à tant de gloire. Ses premiers voyages furent aux ports de la Méditerranée que fréquentoient ſes com-
1467. patriotes les Gênois; mais cette ſphère étant trop étroite pour une ame auſſi active que la ſienne, il fit une excurſion dans les mers du nord, & viſita les côtes de l'Iſlande où la pêche commençoit à attirer les Anglois & quelques autres nations. Comme les navigateurs tentoient alors dans tous les ſens des entrepriſes nouvelles, il s'a-

vança au-delà de cette isle, la Thulé des anciens, jusqu'à plusieurs degrés en-dedans du cercle polaire. Après avoir satisfait sa curiosité par un voyage qui, en augmentant ses connoissances maritimes, ne servoit pas à sa fortune, il s'attacha à un homme de son nom & de sa famille, capitaine de vaisseau, qui jouissoit d'une grande réputation. Ce marin commandoit une petite escadre armée à ses frais, & faisant la course, tantôt contre les Turcs & tantôt contre les Vénitiens rivaux des Gênois dans le commerce, il avoit acquis des richesses & de la célébrité. Colomb le suivit dans ses expéditions pendant plusieurs années, en se distinguant autant par son courage comme homme de guerre, que par son habileté comme homme de mer. A la fin dans un combat opiniâtre sur la côte de Portugal avec quelques caravelles Vénitiennes, qui retournoient richement chargées des pays-bas, le vaisseau sur lequel il étoit prit feu, en même-tems que le vaisseau ennemi auquel le sien étoit fortement attaché par les grappins. Dans une si terrible extrêmité, sa présence 1467.

1467. d'esprit & son intrépidité ne l'abandonnerent pas. Il se jetta à la mer, se saisit d'une rame flottante, & aidé de ce secours & de son adresse à nager, il gagna le rivage éloigné d'environ deux lieues, & sauva une vie réservée à de si grandes choses (1).

Il entre au service des Portugais

Dès qu'il eut recouvré ses forces, il se rendit à Lisbonne où plusieurs de ses compatriotes étoient établis. Ils conçurent bientôt une opinion si avantageuse de son mérite & de ses talens, qu'ils le presserent vivement de rester en Portugal où son habileté dans la navigation ne pouvoit manquer de le faire connoître. Le service Portugais étoit alors plus attrayant qu'aucun autre pour tout aventurier animé ou du desir de voir des pays nouveaux ou de celui de se distinguer : Colomb se laissa facilement séduire par ses amis, & ayant gagné l'estime d'une Portugaise, il l'épousa & fixa son séjour à Lisbonne. Son mariage, au lieu de le détacher du genre de vie qu'il avoit suivi jusqu'alors, contribua à étendre ses connoissances dans la navigation

(1) *Vie de Colomb, chap.* 5.

& lui donna le desir de les perfectionner encore. Sa femme étoit fille de Bartheleni de Perestrello, un des capitaines employés par le prince Henri dans ses premieres navigations, & qui avoit découvert & planté les isles de Porto-Santo & de Madere. Colomb devint possesseur des journaux & des cartes de ce navigateur expérimenté. Il y apprit les routes qu'avoient tenues les Portugais dans leurs découvertes, & les diverses circonstances qui les avoient encouragés & guidés ; cette étude flattoit & enflammoit sa passion dominante. Les cartes de Perestrello & les descriptions des nouvelles contrées que ce navigateur avoit vues augmenterent tellement son impatience de voyager, qu'il ne put y résister. Pour la satisfaire il fit un voyage à Madere, & établit pendant plusieurs années un commerce avec cette isle, & avec les Canaries, les Açores & les divers établissemens que les Portugais avoient formés en Guinée & dans le continent de l'Afrique (1). 1467.

(1) *Vie de Colomb, chap.* 4, 5.

1467. Effets de leurs découvertes sur son esprit.

L'expérience que Colomb avoit acquise par un si grand nombre de voyages dans presque toutes les parties du globe alors connues par la navigation, l'avoit rendu lui-même un des meilleurs navigateurs de l'Europe ; mais ce mérite ne lui suffisoit pas & il portoit son ambition plus loin. Les succès heureux des Portugais avoient excité un tel esprit de curiosité & d'émulation, que tous les savans de ce siecle étoient occupés à étudier les moyens qui avoient préparé les découvertes déjà faites & ceux dont on pouvoit se promettre quelque réussite dans des entreprises encore plus hardies. Colomb naturellement avide de connoître, capable de méditations profondes & porté vers les spéculations de ce genre, s'étoit souvent appliqué à remonter aux principes qui avoient guidé les Portugais dans leurs plans de découvertes nouvelles & de la maniere dont ils en avoient conduit l'exécution, de sorte qu'il arriva par degré à se persuader qu'on pouvoit aller plus loin qu'eux en suivant leur méthode, & exécuter des entreprises qu'ils avoient jusqu'alors tentées inutilement.

1467. Il forme le projet d'ouvrir une nouvelle route aux Indes.

Depuis que les Portugais avoient doublé le cap verd, le grand objet qui occupoit les navigateurs étoit de trouver par mer un passage aux Indes orientales. Les découvertes de cette nation en Afrique n'étoient rien auprès de celle-là. On connoissoit depuis un grand nombre de siecles la fertilité & les richesses des Indes. Les épiceries & les autres marchandises précieuses qu'on en apportoit étoient recherchées dans toute l'Europe. Les Vénitiens enrichis par la possession exclusive de ce commerce, excitoient l'envie de toutes les autres nations; mais quelqu'avides que fussent les Portugais de se faire une route nouvelle vers ces riches contrées, ils ne l'avoient cherchée jusqu'alors qu'en se dirigeant vers le sud, dans l'espérance qu'ils pouvoient arriver aux Indes en portant à l'est après qu'ils auroient fait le tour de l'extrêmité de l'Afrique. Cette route étoit cependant encore inconnue, & au cas qu'on la découvrît, elle étoit si longue qu'un voyage d'Europe dans les Indes paroissoit une entreprise d'une extrême difficulté & d'un succès très-a-

1467. certain. On avoit employé plus d'un demi-ſiecle à avancer du cap Non à l'équateur. On penſoit qu'il faudroit plus de tems encore pour exécuter le projet des Portugais. L'incertitude & la longueur de cette route conduiſirent naturellement Colomb à rechercher s'il n'étoit pas poſſible de trouver quelque chemin plus court & plus droit. Après avoir réfléchi profondément ſur cet objet, aidé des connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans la théorie & la pratique de la navigation ; après avoir comparé attentivement les obſervations des pilotes modernes avec les indications & les conjectures que fourniſſent les anciens auteurs, il conclut qu'en naviguant directement à l'oueſt au travers de la mer Atlantique ; on trouveroit infailliblement des pays nouveaux, qui devoient être, ſelon lui, une partie du vaſte continent de l'Inde.

Principes ſur leſquels ſa théorie étoit fondée.

Cette opinion auſſi chimérique au premier coup-d'œil, qu'elle étoit extraordinaire & nouvelle, étoit appuyée dans ſon eſprit par des motifs & des raiſons de différens genres. La figure ſphérique de la terre étoit connue

connue & la grandeur de ſon volume étoit déjà déterminée avec quelqu'exactitude. Il ſuivoit évidemment de-là que les continens de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique ne faiſoient qu'une très-petite portion de la ſuperficie du globe terreſtre. La ſageſſe & la bienfaiſance de l'auteur de la nature ne permettoient pas de penſer que le vaſte eſpace qui étoit juſques-là demeuré inconnu, fût entierement couvert des eaux d'un ſtérile océan, ſans aucune terre habitée par l'homme. Il étoit très-vraiſemblable que le continent du monde connu, placé ſur un des côtés du globe, étoit balancé par une quantité à peu près égale de terres dans l'hémiſphère oppoſé. Ces idées étoient confirmées par les obſervations & les conjectures des navigateurs. Un pilote Portugais s'étant avancé à l'oueſt plus qu'on ne le faiſoit en ce tems-là, avoit trouvé une piece de bois ſculptée, flottante ſur les eaux & pouſſée vers lui par un vent d'oueſt; ce qui lui avoit fait conclure qu'elle venoit de quelque terre inconnue ſituée vers ce même point. Un beau-frere de Colomb avoit 1467.

1467. trouvé à l'oueſt de l'iſle de Madere, une piece de bois travaillée auſſi de main d'homme, & apportée par le même vent, & des roſeaux d'une groſſeur énorme reſſemblant à ceux que Ptolomée décrit comme une production particuliere des Indes orientales (1). Enfin après des vents d'oueſt ſoutenus pendant quelque tems, on avoit trouvé ſouvent ſur les côtes des Açores des arbres déracinés, & une fois les corps morts de deux hommes dont les traits ne reſſembloient point du tout à ceux des habitans de l'Europe & de l'Afrique.

En même-tems que la force de ces raiſons puiſées dans les faits & la théorie faiſoit eſpérer à Colomb qu'on trouveroit des terres nouvelles dans l'océan occidental, d'autres conſidérations lui faiſoient croire que ces terres devoient tenir au continent des Indes. Quoique les anciens aient à peine pénétré dans l'Inde au-delà des rives du Gange, cependant quelques auteurs Grecs ſe ſont haſardés à décrire les provinces ſituées de l'autre

(1) *Lib. I, cap. 17.*

côté de ce fleuve ; & comme les hommes sont naturellement disposés à exagérer les objets éloignés & inconnus sur lesquels on ne peut les contredire, ces écrivains ont représenté ces régions comme étant d'une étendue immense. Ctesias assure que ce qu'il appelle l'Inde est un pays aussi vaste que tout le reste de l'Asie. Onesicrite, suivi par Pline le naturaliste (1), prétendoit qu'elle étoit égale à un tiers de la terre habitable, & Nearque dit que d'une extrêmité à l'autre en droite ligne il y avoit pour quatre mois de chemin (2). Le journal de Marc-Paul qui voyagea en Asie au treizieme siecle, & qui s'étoit avancé à l'est beaucoup plus loin qu'aucun autre Européen avant lui, sembloit confirmer ces exagérations des anciens. Les descriptions magnifiques qu'il fait du royaume de Cathay & de Cipango & de beaucoup d'autres pays dont les noms étoient inconnus en Europe, présentoient l'Inde comme une contrée immense. 1467.

(1) *Nat. Hist. lib. VI, cap* 17.

(2) Strabo, *lib. XV, pag.* 1011.

1467. Ces notions, quelque défectueuſes qu'elles fuſſent, étoient les plus exactes que les Européens euſſent en ce tems-là de toute cette partie orientale de l'Aſie. Colomb en tiroit une conſéquence très-juſte. Il prétendoit qu'à proportion que le continent de l'Inde s'étendoit vers l'eſt, il devoit, à raiſon de la figure ſphérique de la terre, s'approcher davantage des iſles nouvellement découvertes à l'oueſt de l'Afrique ; que la diſtance de l'Aſie à ces iſles ne devoit pas être très-conſidérable, & que la route la plus droite & en même-tems la plus courte de l'Europe aux parties les plus orientales de ce grand pays étoit en naviguant droit à l'oueſt (1). L'autorité de quelques écrivains anciens, ſecours néceſſaire alors pour faire recevoir une opinion dans quelque matiere que ce fût, appuyoit cette idée de la proximité de l'Inde aux parties occidentales de notre continent. Ariſtote penchoit à croire qu'elle n'étoit pas fort éloignée des colonnes d'Hercule ou du détroit de Gibraltar, & qu'on

(1) Voyez la NOTE XII.

pouvoit aller par mer de ce détroit aux Indes (1). Seneque s'exprimant encore d'une maniere plus positive, assure que par un vent favorable on peut aller en peu de tems d'Espagne aux Indes (2). La fameuse Atlantide de Platon, que beaucoup de personnes ont regardée comme un pays réel, & au-delà de laquelle ce philosophe place un vaste continent, est représentée par lui comme peu éloignée de l'Espagne. Après avoir pesé toutes ces raisons, Colomb qui unissoit la modestie & la défiance du génie avec l'enthousiasme d'un créateur de projets, ne s'en reposa entierement ni sur la force de ces preuves, ni sur l'autorité des anciens. Il crut devoir encore consulter ceux de ces contemporains qui étoient capables d'apprécier les argumens sur lesquels il appuyoit son opinion. Dès l'an 1474, il communiqua ses idées sur la probabilité de découvrir de nouvelles terres à l'oueſt à Paul, médecin Florentin, célebre 1467.

(1) Aristot. *de cælo, lib. II, cap.* 14.

(2) Seneca, *Quæst. Natur. Lib. I, in præm.*

1467. pour ſes connoiſſances dans la coſmographie, & qui dans ſes réponſes montre un ſavoir & une candeur qui le rendoient bien digne de la confiance de Colomb. Ce ſavant approuva fort le projet, l'appuya de beaucoup de faits, & encouragea Colomb à ſuivre une entrepriſe ſi louable, qui devoit procurer tant de gloire à ſa patrie, & à l'Europe des avantages ſi grands (1).

Moyens dont il ſe ſert pour la mettre en exécution.

Un eſprit moins capable de former & d'exécuter de grands deſſeins n'auroit été conduit par ces raiſonnemens, ces obſervations & ces autorités, qu'à une théorie ſtérile qui auroit fourni matiere à des diſcours ingénieux ou à des conjectures chimériques ; mais le caractere de Colomb, entreprenant & plein d'ardeur, le faiſoit paſſer immédiatement de la ſpéculation à l'action. Pleinement convaincu de la vérité de ſon ſyſtême, il étoit impatient de la confirmer par l'expérience, & de faire un voyage dans cette unique vue. Le premier pas qu'il avoit à faire étoit de s'aſſurer de la protection de quelque puiſſance de

(1) *Vie de Colomb, chap.* 8.

l'Europe qui pût fournir aux frais de l'entrepriſe. Son amour pour ſa patrie s'étoit conſervé malgré une longue abſence, & lui faiſoit ſouhaiter qu'elle recueillît le fruit de ſes découvertes & de ſes travaux. Il propoſa ſon projet au Sénat de Gênes, & faiſant du ſervice de ſon pays le premier but de ſon ambition, il offrit de naviguer ſous le pavillon de la république, à la recherche des pays nouveaux qu'il eſpéroit de découvrir. Mais Colomb habitoit depuis ſi long-tems des pays étrangers que ſes compatriotes connoiſſoient peu ſon habileté & ſon caractere, & quoique gens de mer ils étoient ſi peu accoutumés à de grands voyages qu'ils ne purent ſe former aucune idée juſte des principes ſur leſquels Colomb fondoit ſes eſpérances de ſuccès. Ils rejetterent inconſidérément ſes propoſitions comme le ſonge d'un homme à projets chimériques, & perdirent pour toujours l'occaſion de rendre à leur république ſon ancienne ſplendeur (1).

1467.

Il le propoſe aux Gênois.

(1) Herrera, *Hiſt. de las Indias, Occid. decad.* 1, *lib. I, cap.* 7.

1467. Il se présente au roi de Portugal.

Après avoir rempli ses obligations envers sa patrie, Colomb loin de se décourager par le refus qu'il venoit d'essuyer, poursuivit son projet avec une nouvelle ardeur. Il le proposa à Jean II roi de Portugal, dans les états duquel il avoit été établi long-tems, & qu'il considéra par cette raison comme ayant, après Gênes sa patrie, un droit à ses services. Les circonstances paroissoient lui promettre que ses offres seroient goûtées. Il s'adressoit à un monarque d'un génie actif, assez bon juge lui-même d'une entreprise maritime & flatté de protéger toutes les tentatives qui avoient pour objet de découvrir de nouvelles terres. Ses sujets étoient les plus habiles navigateurs de l'Europe & les moins capables de se laisser effrayer par la nouveauté ou la hardiesse d'une expédition maritime. L'habileté de Colomb dans la navigation & ses qualités personnelles étoient bien connues en Portugal ; l'une suffisoit pour empêcher qu'on ne regardât son projet comme tout-à-fait chimérique, & les autres ne permettoient pas de se défier de la droiture de ses intentions. Le

roi l'écouta donc avec bonté, renvoya l'examen de ſon plan à Diego Ortiz, évêque de Ceuta, & à deux médecins Juifs, eſtimés pour leurs connoiſſances dans la coſmographie, & qu'il avoit coutume de conſulter dans les affaires de ce genre. L'ignorance avoit empêché les Génois d'adopter le projet de Colomb; à Lisbonne il eut à combattre un ennemi non moins redoutable, le préjugé. Les perſonnes dont les ſuffrages devoient décider cette queſtion, dirigeoient depuis long-tems tous les projets de navigation des Portugais, & avoient donné le conſeil de chercher un paſſage aux Indes par la route oppoſée à celle que Colomb indiquoit comme la plus courte & la plus ſûre. Ils ne pouvoient par conſéquent approuver ſon plan ſans recevoir la double mortification de condamner leur propre théorie & de reconnoître la ſupériorité de l'étranger. Après l'avoir fatigué de queſtions inſidieuſes & d'objections ſans nombre, dans la vue de lui faire expliquer ſon projet avec aſſez de détail pour le connoître à fonds, ils différerent de prononcer 1467.

1467. un jugement définitif & en même-tems ils conſpirerent pour lui enlever la gloire & les avantages qui pouvoient lui revenir du ſuccès de ſon entrepriſe, en conſeillant au roi de faire partir un vaiſſeau pour l'exécuter en ſuivant la route que Colomb avoit indiquée. Le roi Jean oubliant en cette occaſion les ſentimens d'un ſouverain, eut la baſſeſſe d'adopter ces perfides conſeils; mais le pilote choiſi pour ſuivre le plan de Colomb, n'avoit ni le génie, ni le courage de l'inventeur. Ayant trouvé des vents contraires & n'appercevant aucune marque du voiſinage des terres, il ſe laiſſa effrayer & retourna à Lisbonne décriant le projet comme extravagant autant que dangereux (1).

Il quitte le Portugal & paſſe en Eſpagne.

Colomb ayant découvert cette trahiſon, en reſſentit toute l'indignation naturelle à une ame libre & franche, & dans la chaleur de ſon reſſentiment il ſe détermina à n'avoir plus aucune relation avec une nation capable d'un ſi indigne procédé. Il quitta ſur le

(1) *Vie de Colomb, chap.* 11. Herrera, *decad.* 1, *lib.* 1, *cap.* 7.

champ le Portugal & aborda en Eſpagne vers la fin de l'année 1484. Comme il pouvoit déſormais choiſir en liberté le protecteur qu'il croiroit le plus diſpoſé à approuver & à exécuter ſon plan, il réſolut de le propoſer lui-même à Ferdinand & Iſabelle qui gouvernoient alors les royaumes unis de Caſtille & d'Aragon. Mais connoiſſant déjà par ſon expérience toute l'incertitude du ſuccès d'une pareille démarche auprès des rois & de leurs miniſtres, il prit la précaution d'envoyer en Angleterre ſon frere Barthelemi à qui il avoit communiqué toutes ſes idées, pour négocier en même-tems l'exécution de ſon projet auprès d'Henri VII, un des princes de l'Europe les plus inſtruits & les plus puiſſans.

1484.

Il envoie ſon frere en Angleterre.

Ce n'étoit pas ſans raiſon que Colomb craignoit que ſes propoſitions ne fuſſent pas admiſes à la cour d'Eſpagne. Cette puiſſance étoit alors engagée dans une guerre difficile avec le royaume de Grenade, le ſeul état qui reſtât aux Maures ſur le continent. Le caractere circonſpect & défiant de Ferdinand donnoit à ce prince de l'é-

Obſtacles qu'il trouve en Eſpagne.

1484. loignement pour les projets hardis & ſinguliers. Iſabelle avec un eſprit plus élevé & plus entreprenant, étoit obligée de ſuivre les impreſſions de ſon époux. Les Eſpagnols n'avoient fait juſques-là aucun effort pour étendre leur navigation au-delà de ſes anciennes limites. Ils avoient vu les découvertes étonnantes des Portugais ſans chercher à les imiter. La guerre avec les Maures fourniſſoit un champ vaſte à l'activité de la nation & à ſon amour pour la gloire. Avec des circonſtances ſi défavorables, il étoit impoſſible à Colomb d'obtenir une déciſion prompte chez un peuple naturellement lent & circonſpect. Son caractere étoit cependant admirablement aſſorti à celui de la nation dont il ſollicitoit la confiance & la protection. Il étoit grave & poli dans ſon maintien, réſervé dans ſes paroles & ſes actions, irréprochable dans ſes mœurs, & obſervateur exact de tous les devoirs & de toutes les pratiques de la religion. Des qualités ſi reſpectables lui concilierent pluſieurs amis & lui acquirent une eſtime ſi générale, que malgré la ſimplicité de ſon exté-

rieur, convenable à la médiocrité de sa fortune, il ne fut pas regardé comme un aventurier à qui l'indigence avoit suggéré un projet chimérique, mais comme un homme dont les propositions méritoient une attention sérieuse. 1484.

Ferdinand & Isabelle, quoiqu'entierement occupés de la guerre contre les Maures, écouterent Colomb avec assez d'intérêt pour se déterminer tout de suite à charger Ferdinand de Talavera, confesseur de la reine, de l'examen de son projet. Le confesseur consulta ceux de ses compatriotes qu'il jugeoit les plus capables de prononcer sur un pareil sujet. Mais les connoissances avoient fait alors si peu de progrès en Espagne, que ces prétendus philosophes choisis pour décider d'une affaire de cette importance, ignoroient jusqu'aux premiers principes sur lesquels Colomb fondoit ses conjectures & ses espérances. Quelques-uns d'entr'eux, égarés par de fausses notions sur la figure & la grandeur de la terre, prétendirent que le voyage qu'on proposoit ne pouvoit s'exécuter en moins de trois. Son projet est examiné par des Juges ignorans.

1484. années. D'autres ſoutenoient ou que Colomb trouveroit l'océan ſans bornes, ſelon l'opinion de quelques anciens, ou qu'en marchant droit à l'oueſt, il arriveroit à un point où la figure convexe de la terre le mettroit dans l'impoſſibilité de revenir ſur ſes pas, & qu'il périroit infailliblement en tentant vainement d'ouvrir une communication entre les deux hémiſphères, que la nature avoit ſéparés pour toujours. Quelques-uns même de ces juges, ſans daigner entrer dans aucune diſcuſſion, rejetterent le projet d'après la maxime par laquelle l'ignorance & la puſillanimité ſe ſont excuſées dans tous les tems, « que c'eſt une grande préſomption à » un particulier de ſuppoſer qu'il poſ» ſede de lui ſeul des connoiſſances » ſupérieures à celles de tout le reſte » du genre humain ». Ils ajoutoient que ſi les contrées que Colomb ſe propoſoit de découvrir exiſtoient réellement, elles n'auroient pu demeurer ignorées ſi long-tems, & que les lumieres & la ſagacité des ſiecles précédens n'auroient pas laiſſé la gloire de les découvrir à un pilote obſcur & à un Génois.

Il falloit toute la patience & toute l'adreſſe de Colomb, pour ſuivre ſa negociation avec des hommes ſi prévenus. Il avoit à combattre non-ſeulement l'obſtination de l'ignorance, mais l'orgueil du faux ſavoir, avec lequel il eſt bien plus difficile de traiter. Après beaucoup de conférences & cinq années inutilement employées à inſtruire ſes juges & à répondre à leurs objections, Talavera fit enfin à Ferdinand & Iſabelle un rapport ſi peu favorable, que l'un & l'autre déclarerent à Colomb que juſqu'à ce que la guerre avec les Maures fût tout-à-fait terminée, il leur étoit impoſſible de s'engager dans aucune autre entrepriſe qui demandât quelque dépenſe. 1484.

Quelque précaution qu'on prît pour adoucir la dureté de ce refus, Colomb crut ſon projet rejetté pour toujours. Mais heureuſement pour le genre humain la ſupériorité de génie qui rend un homme capable de former une entrepriſe extraordinaire & hardie, eſt communément accompagnée d'un enthouſiaſme aſſez ardent pour n'être ni refroidi par les délais,

1484. ni rebuté par les obſtacles. C'étoit-là le caractere de Colomb. Il ſentit vivement le coup qu'on venoit de lui porter ; mais en ſe retirant ſur le champ d'une cour qui l'avoit amuſé ſi longtems de vaines eſpérances, ſa confiance dans la vérité de ſon ſyſtême ne diminua point, & ſon deſir de la démontrer par l'expérience n'en fut que plus ardent. Après avoir ſollicité ſans ſuccès la protection des ſouverains, il s'adreſſa aux ducs de Medina-Sidonia & de Medina-Celi, qui, quoique ſimples ſujets, étoient aſſez puiſſans & aſſez riches pour mettre ſon projet à exécution. Mais cette tentative ne lui réuſſit pas mieux ; car ces ſeigneurs, ſoit qu'ils ne fuſſent pas plus convaincus par les argumens de Colomb que leurs ſouverains, ſoit qu'ils craigniſſent de bleſſer l'orgueil de Ferdinand, refuſerent de ſeconder une entrepriſe que le monarque avoit rejettée (1).

Négociation de ſon frere en Angleterre.

Au chagrin que Colomb reſſentoit du mauvais ſuccès de ſes tentatives,

(1) *Vie de Colomb, chap.* 13. Herrera, *decad.* 1, *lib.* I, *cap.* 7.

1484.

ſe joignit l'inquiétude que lui cauſoit l'ignorance où il étoit du deſtin de ſon frere Barthelemi qu'il avoit envoyé à la cour de Londres, & dont il n'avoit aucune nouvelle. Le vaiſſeau qui portoit Barthelemi avoit été pris par des pirates, & lui-même dépouillé de tout étoit demeuré captif pendant pluſieurs années. A la fin il avoit trouvé le moyen de s'échapper, & étoit arrivé à Londres, mais dans une telle indigence qu'il fut obligé pendant long-tems de deſſiner & de vendre des cartes, juſqu'à ce qu'il eût gagné aſſez d'argent pour être en état de s'habiller décemment & de ſe préſenter à la cour. Enfin il parvint à mettre les offres de ſon frere ſous les yeux du roi qui, malgré ſon extrême économie & ſa défiance pour toute entrepriſe diſpendieuſe & nouvelle, accueillit le projet de Colomb plus favorablement que n'avoit fait juſques-là aucun des princes à qui il avoit été préſenté.

Colomb entrevoit quelque eſpérance en Eſpagne.

Cependant Colomb ignorant ce qu'étoit devenu ſon frere & n'ayant plus aucune eſpérance de la part de l'Eſpagne, étoit déterminé à aller lui-

1484. même en Angleterre. Il se préparoit à partir & avoit disposé de ses enfans pour le tems de son absence, lorsque Juan Perès, prieur du couvent de Rabida près de Palos, où les fils de Colomb avoient été élevés, le sollicita vivement de différer son voyage de quelques jours. Ce religieux étoit très-attaché à Colomb, dont il avoit eu plusieurs occasions de connoître les talens & la vertu. Soit par curiosité, soit par amitié, il se livra à un examen suivi de son système, conjointement avec un médecin du voisinage, habile dans les mathématiques. Cet examen le convainquit si pleinement de la solidité des principes d'où partoit Colomb & de la probabilité du succès, que Perès voulant conserver à sa patrie la gloire & les avantages de cette grande entreprise, se hasarda d'écrire à Isabelle, la conjurant d'examiner l'affaire de nouveau avec l'attention qu'elle méritoit.

Isabelle fut frappée des représentations d'un homme qu'elle respectoit. Elle fit dire à Perès de se rendre sur le champ au bourg de Santa-Fé, où la cour s'étoit établie pendant le siege

de Grenade, & où elle vouloit conférer avec lui ſur le ſujet important auquel Perès la rappelloit. Le premier effet de cette entrevue fut une invitation obligeante à Colomb de revenir à la cour, & un préſent d'une petite ſomme pour les dépenſes de ſon voyage. On ſe flattoit alors que la guerre avec les Maures ſeroit bientôt heureuſement terminée par la priſe de Grenade, & que la nation alloit être plus en état de s'engager dans de nouvelles entrepriſes. Cette circonſtance, jointe aux marques de bonté que la reine venoit de donner à Colomb, encouragea ſes amis à ſe montrer avec plus de confiance & à favoriſer ſes vues plus ouvertement qu'auparavant. Les principaux de ſes protecteurs étoient Alonzo de Quintanilla, contrôleur des finances de Caſtille, & Louis Santangel receveur des revenus des eccléſiaſtiques en Aragon. Leur zele à ſeconder cette grande entrepriſe mérite à leur nom une place honorable dans l'hiſtoire. Ils firent connoître Colomb à pluſieurs perſonnes de haut rang qu'ils intéreſſerent vivement en ſa faveur.

1484.

1491.

1491. Il eſt de nouveau découragé.

Mais il n'étoit pas aiſé de perſuader Ferdinand. Sa froide & défiance prudence lui faiſoit encore regarder le projet comme extravagant, & pour rendre inutile le zele des partiſans de Colomb, il employa dans cette nouvelle négociation quelques-unes des perſonnes qui avoient déjà prononcé contre lui. Au grand étonnement de ces juges prévenus, Colomb parut devant eux avec la même confiance & auſſi peu diſpoſé qu'auparavant à ſe relâcher en rien de ſes premieres demandes. Il propoſoit d'armer une petite flotte ſous ſon commandement, & vouloit le titre de vice-roi perpétuel & héréditaire de toutes les mers & de toutes les terres qu'il découvriroit, avec le dixieme des profits qu'elles rapporteroient, en propriété pour lui & ſes deſcendans. En même-tems il offroit d'avancer la dépenſe de l'armement, à condition qu'il auroit une portion proportionnelle dans les bénéfices de l'entrepriſe. Si elle échouoit, il ne demandoit aucune récompenſe. Au lieu d'enviſager cette conduite comme une forte preuve de la conviction où il étoit de

la vérité de ſon ſyſtême & d'admirer la magnanimité qui, après tant de délais & de refus, lui faiſoit ſoutenir ſes demandes à la même hauteur, les perſonnes qui traitoient avec Colomb ſe mirent à calculer meſquinement les frais de l'expédition & la valeur de la récompenſe. La dépenſe, quelque modérée qu'elle fût, étoit, diſoient-ils, trop conſidérable pour l'état des finances du royaume. Les honneurs & les émolumens que demandoit Colomb étoient exhorbitans, quelqu'heureux que fût le ſuccès; & ſi ſes eſpérances étoient trompées, de ſi magnifiques dons faits à un aventurier paroîtroient inconſidérés & ridicules. Sous ces dehors impoſans de prudence & de précaution, leur opinion parut ſi plauſible & fut ſi vivement ſoutenue par Ferdinand, qu'Iſabelle abandonna tout-à-fait Colomb, & rompit bruſquement la négociation qu'elle avoit repris avec lui. 1491.

Cet événement fut plus mortifiant pour Colomb que tous les dégoûts qu'il avoit éprouvés juſqu'alors. Son rappel à la cour avoit fait renaître ſes eſpéran es, & lui avoit fait croire

1491. que ſes travaux touchoient à leur fin. Il retomboit dans l'incertitude. Toute la fermeté de ſon eſprit lui ſuffit à peine pour ſoutenir ce revers inattendu ; il ſe retira le cœur navré, & ne vit plus d'autre reſſource que de partir pour l'Angleterre, comme il l'avoit déjà projetté.

1492. Vers ce tems-là Grenade ſe rendit. Ferdinand & Iſabelle y firent leur entrée en triomphe, & prirent ainſi poſſeſſion d'une ville dont la conquête chaſſoit du cœur de leurs royaumes une puiſſance ennemie, & les rendoit maîtres de toutes les provinces qui s'étendent du pied des Pyrénées juſqu'aux frontieres du Portugal. Comme les ſuccès donnent aux eſprits une ardeur qui les éleve & les enhardit, Quintanilla & Santangel, ces patrons de Colomb, toujours vigilans & adroits, ſaiſirent ce moment favorable pour faire un dernier effort auprès d'Iſabelle. Après avoir témoigné quelque ſurpriſe de la voir héſiter ſi long-tems à encourager le plus beau projet qui eût jamais été propoſé à aucun monarque, elle qui avoit toujours protégé toutes les grandes entrepriſes,

ils lui repréſenterent que Colomb étoit un homme d'un jugement ſain & d'un caractere irréprochable, parfaitement capable, par ſon expérience dans l'art de la navigation & par ſes connoiſſances dans la coſmographie, de ſe faire des idées juſtes de la forme du globe & de la ſituation de ſes différentes parties; qu'en offrant de riſquer lui-même ſa vie & ſa fortune dans l'exécution de ſon plan, il donnoit la preuve la plus deciſive de la force de ſa conviction & de la réalité de ſes eſpérances; que la ſomme qu'il demandoit pour équiper une flotte étoit fort peu de choſe, & que les avantages qui pouvoient en revenir étoit immenſes; qu'il n'exigeoit d'autres récompenſes de ſa découverte & de ſes travaux, que celles que fourniroient les contrées mêmes qu'il eſpéroit découvrir; qu'autant il étoit digne de la magnanimité d'Iſabelle d'étendre la ſphère des connoiſſances humaines & d'ouvrir une route à des pays inconnus, autant ſa piété trouveroit de ſatisfaction, après avoir rétabli la foi chrétienne dans les provinces d'où elle avoit été ſi long-tems

1492.

1492. bannie, à découvrir un nouveau monde auquel elle feroit porter la lumiere des céleſtes vérités & le bonheur qui en eſt la ſuite ; que ſi elle ne ſe décidoit pas ſur le champ, l'occaſion ſeroit pour jamais perdue ; enfin que Colomb ſe diſpoſoit à porter ailleurs ſes offres ; que quelqu'autre prince plus heureux ou plus hardi les accepteroit, & que l'Eſpagne déploreroit éternellement la fatale timidité qui l'avoit privée de la gloire & des avantages qui lui étoient offerts.

Ces puiſſantes raiſons, appuyées par des perſonnes d'un ſi grand poids & dans un moment ſi bien choiſi, produiſirent tout leur effet. L'incertitude & les craintes d'Iſabelle ſe diſſiperent. Elle ordonna tout de ſuite qu'on fît revenir Colomb, annonça la réſolution où elle étoit d'accepter toutes les conditions qu'il avoit miſes lui-même à ſon traité, & regrettant que le mauvais état de ſes finances ne lui permît pas d'y puiſer, elle offrit généreuſement ſes diamans en gage pour ſe procurer l'argent néceſſaire aux préparatifs de l'expédition. Santangel, dans le tranſport de ſa reconnoiſ-

ſance,

1492.

sance, baisa la main de la reine, & pour la dispenser d'avoir recours à l'expédient désagréable qu'elle proposoit, il s'engagea à avancer sur le champ la somme dont on auroit besoin (1).

Conditions de l'accord qu'il fait avec l'Espagne

Colomb avoit déjà fait plusieurs lieues dans la route qui alloit l'éloigner pour toujours de l'Espagne, lorsque le courier d'Isabelle l'atteignit. A la nouvelle de cette révolution inespérée en sa faveur, il retourna sur le champ à Santa-Fé, conservant cependant quelques restes de défiance, mêlée avec la satisfaction que lui donnoit son rappel. Mais l'accueil obligeant que lui fit la reine, joint à l'espérance prochaine d'exécuter enfin ce voyage qui étoit depuis si long-tems l'objet de ses pensées & de ses desirs, effacerent bientôt le souvenir de tout ce qu'il avoit souffert pendant huit années d'incertitudes & de sollicitations. La négociation fut dès-lors suivie avec autant de promptitude que de facilité, & on signa le 17 avril 1492, un traité dont voici les principaux articles.

(1) Herrera, *decad. Lib. 1, cap.* 8.

1492. 1°. Ferdinand & Iſabelle, comme ſouverains de l'océan, créoient Colomb grand amiral dans toutes les mers, iſles & continens qui ſeroient découverts par lui, office dont il jouiroit lui & ſes héritiers avec les mêmes droits & prérogatives qui appartenoient à celui de grand amiral de Caſtille dans les limites de ſa nouvelle juriſdiction. 2°. Colomb étoit nommé vice-roi de toutes les iſles & continens qu'il découvriroit; mais ſi pour le bien des affaires il étoit néceſſaire d'établir par la ſuite d'autres gouverneurs dans chacune de ces contrées, Colomb étoit autoriſé à nommer trois perſonnes, dont l'une ſeroit choiſie par Ferdinand & Iſabelle. L'office de vice-roi devoit auſſi être héréditaire dans la famille de Colomb. 3°. Ferdinand & Iſabelle accordoient à Colomb & à ſes héritiers à perpétuité, le dixieme de tous les profits provenans des productions & du commerce des pays qu'il découvriroit. 4°. Si quelque querelle ou procès s'élevoit ſur des matieres de commerce dans les pays nouvellement découverts, l'affaire ſeroit terminée

par la seule autorité de Colomb, ou des juges désignés par lui. 5°. Il étoit permis à Colomb d'avancer un huitieme des frais de l'expédition & des fonds du commerce qui s'établiroit, & à raison de cette avance il retireroit un huitieme du profit (1). 1492.

Quoiqu'on trouve dans ce traité le nom de Ferdinand joint à celui d'Isabelle, la défiance de ce prince étoit encore si forte, qu'il refusa de prendre aucune part à l'entreprise en sa qualité de roi d'Aragon, & comme toute la dépense devoit être fournie par la couronne de Castille, Isabelle réserva à ses sujets un droit exclusif sur tous les profits que pouvoit procurer dans la suite un heureux succès.

Dès que le traité fut signé, Isabelle sembla vouloir non-seulement faire oublier à Colomb les dégoûts qu'il avoit essuyés, mais encore réparer le tems qu'on lui avoit fait perdre, en pressant elle-même les préparatifs de l'expédition avec la plus grande activité. Le 12 mai, tout ce qui dépendoit

Préparatifs pour son voyage.

(1) *Vie de Colomb, chap.* 15. Herrera, *decad. Lib. I, cap.* 9.

1492. de ſes ordres ſe trouva près, & Colomb ſe rendit chez le roi & la reine pour recevoir leurs dernieres inſtructions. Ils s'en remirent à ſa ſageſſe pour les détails de l'exécution ; mais afin d'éviter de donner aucun ombrage au Portugal, ils lui défendirent abſolument d'approcher d'aucun des établiſſemens Portugais ſur la côte de Guinée, ni d'aucun des pays ſur leſquels cette nation réclamoit quelque droit pour les avoir découverts. Iſabelle avoit fait armer les vaiſſeaux dont Colomb devoit prendre le commandement, dans le port de Palos, petite ville maritime de la province d'Andalouſie. Comme le prieur Jean Perès, à qui Colomb avoit déjà tant d'obligations, réſidoit dans le voiſinage, ce bon eccléſiaſtique le ſervit encore utilement de ſon crédit auprès des habitans, non-ſeulement en obtenant d'eux ce qui lui manquoit des fonds qu'il s'étoit engagé à fournir, mais en déterminant pluſieurs d'entre eux à faire le voyage. Les principaux de ces aſſociés de Colomb furent trois freres du nom de Pinſon, riches & bons marins, qui voulurent bien riſ-

quer leur vie & leur fortune avec lui. 1492.

Cependant malgré tous les efforts d'Iſabelle & de Colomb, l'armement ne répondit guere ni à la dignité de la nation ni à l'importance de l'objet. Il conſiſtoit en trois vaiſſeaux ſeulement, dont le plus grand étoit d'un port très-peu conſidérable. Il étoit commandé par Colomb comme amiral, qui lui donna le nom de *Sainte-Marie*, en l'honneur de la Vierge, pour laquelle il avoit une dévotion particuliere. Martin Pinſon commandoit le ſecond appellé *la Pinta*, & avoit ſon frere François pour pilote. Le troiſieme, appellé *la Nigna*, avoit pour capitaine Yanes Pinſon. Ces deux derniers étoient très-petits, & n'étoient plutôt que de grandes chaloupes. Cette eſcadre, ſi on peut lui donner ce nom, étoit approviſionnée pour douze mois, & portoit quatre-vingt-dix hommes, la plupart matelots, avec quelques aventuriers qui ſuivoient la fortune de Colomb, & quelques gentilshommes de la cour d'Iſabelle, chargés de l'accompagner. Enfin toute cette dépenſe, qui avoit ſi fort effrayé la cour

1492. d'Eſpagne & qui avoit retardé ſi long-tems la négociation de Colomb, ne paſſoit pas quatre mille livres ſterling (environ quatre-vingt-dix mille livres de France).

L'art de la conſtruction étoit encore dans l'enfance au quinzieme ſiecle. Les vaiſſeaux n'étoient faits que pour des voyages très-courts où l'on ne s'écartoit point des côtes. On peut dire que le courage & le génie entreprenant de Colomb éclata, ſur-tout dans la confiance avec laquelle il ſe haſardoit avec des navires ſi peu propres à une longue navigation, dans des mers inconnues, ſans cartes pour le guider, ſans connoiſſance des courans, ſans expérience antérieure des dangers qu'il avoit à craindre. Mais ſon empreſſement à accomplir le grand projet qui depuis ſi long-tems occupoit toutes ſes penſées, lui fit oublier ou compter pour rien toutes ces circonſtances qui auroient arrêté tout eſprit moins audacieux que le ſien. Il preſſa les préparatifs de ſon voyage avec tant d'ardeur, & fut ſi bien ſecondé par les perſonnes qu'Iſabelle avoit chargées de cette affaire, qu'il

fut bientôt en état de partir. Mais comme il étoit plein de ſentimens de religion, il ne voulut pas s'embarquer pour une expédition ſi dangereuſe, & dont un des grands objets étoit d'étendre la foi chrétienne, ſans avoir imploré, par un acte public de dévotion, la faveur & la protection du ciel. Pour accomplir ce devoir, lui-même & tous ceux qui partoient avec lui, allerent en proceſſion ſolemnelle à l'égliſe du monaſtere de Rabida, où, après s'être confeſſés & avoir reçu l'abſolution, ils communierent des mains du prieur Perès, qui joignit ſes prieres aux leurs pour le ſuccès d'une entrepriſe qu'il avoit protégée avec un zele ſi actif. 1492.

Le lendemain au matin, mardi 3 d'août 1492, un peu avant le lever du ſoleil, Colomb mit à la voile en préſence d'une foule de ſpectateurs qui élevoient une main au ciel pour en obtenir une réuſſite heureuſe, qu'ils ſouhaitoient plus qu'ils ne l'eſpéroient. Colomb cingla droit aux Canaries, & y arriva ſans aucun événement qui, dans toute autre circonſtance, fût digne d'être remarqué; mais dans un Son départ d'Eſpagne. 13 Août.

1492. voyage dont les ſuites devoient être ſi intéreſſantes, tout attiroit l'attention. Le gouvernail de *la Pinta* ſe rompit le deuxieme jour de la route. Cet accident alarma les équipages, auſſi ſuperſtitieux que peu habiles à réparer cet accident, & fut regardé comme un augure aſſuré du mauvais ſuccès de l'expédition. D'ailleurs dans le court trajet d'Eſpagne aux Canaries, on éprouva que les navires étoient ſi mauvais & ſi mal en ordre, qu'on jugea qu'ils réſiſteroient difficilement à une navigation qu'on s'attendoit devoir être en même-tems longue & dangereuſe. Colomb les fit rétablir de ſon mieux, & ayant embarqué des proviſions fraîches, il partit de Gomera, l'une des plus occidentales des Canaries, le ſixieme jour de ſeptembre.

La route qu'il ſuit. C'eſt à cette époque que commence proprement le voyage entrepris pour la découverte du nouveau monde. Car dès ce moment Colomb faiſant voile directement à l'oueſt, abandonna toutes les routes ſuivies juſques-là par les navigateurs, & ſe jetta dans une mer inconnue juſqu'a-

lors. Il fit peu de chemin le premier jour faute de vent, mais le ſecond il perdit de vue les Canaries. Auſſitôt pluſieurs de ſes matelots abattus & conſternés en conſidérant la hardieſſe de leur entrepriſe, commencerent à déplorer leur ſort & à verſer des larmes comme s'ils ne devoient plus revoir la terre dont ils s'éloignoient. Colomb les raſſura par les raiſons qui lui faiſoient eſpérer une heureuſe réuſſite, & par la vue des richeſſes qui les attendoient dans les régions opulentes auxquelles il les conduiſoit. Ce découragement qui ſe montroit de ſi bonne heure, fit connoître à Colomb qu'il auroit à combattre non-ſeulement les difficultés inſéparables d'une entrepriſe de la nature de celle qu'il tentoit, mais encore celles qui naîtroient de l'ignorance & de la puſillanimité des hommes à qui il avoit affaire; & il reconnut que l'art de manier les eſprit ne lui étoit pas moins néceſſaire pour réuſſir, que tout ſon courage & toute ſon habileté dans la navigation. Heureuſement pour lui-même & pour le pays qui l'employoit, il joignit à l'en- 1492.

1492. thouſiaſme d'un homme à projet, les qualités d'une autre eſpece qui s'y trouvent rarement unies, une grande connoiſſance des hommes, un eſprit inſinuant, une perſévérance infatigable à ſuivre un plan, un grand empire ſur lui-même & le talent de diriger & de maîtriſer les paſſions des autres. Ces qualités, qui le rendoient très-propre à commander, étoient accompagnées de toutes les connoiſſances de ſon art qui inſpirent la confiance dans les dangers. Des navigateurs Eſpagnols accoutumés ſeulement à ſuivre les côtes de la Méditerranée, ne pouvoient s'empêcher de regarder comme prodigieuſe la ſupériorité que lui donnoient ſur eux trente ans d'expérience & d'habitude des pratiques induſtrieuſes des Portugais. Dès qu'il fut en mer, rien ne ſe fit que par ſes ordres. Il veilloit lui-même à l'exécution de toutes les manœuvres; il ne prenoit que quelques heures de ſommeil, & ne quittoit pas le pont. Comme il naviguoit dans des mers inconnues avant lui, la ſonde & tous les autres inſtrumens d'obſervation étoient ſans ceſſe entre

Vigilance & attention de Colomb.

ſes mains. D'après l'exemple des navigateurs Portugais, il étoit attentif au mouvement des marées, à la direction des courans, au vol des oiſeaux; il obſervoit les poiſſons, les plantes marines & tous les corps flottans ſur la mer, & il recueilloit dans un journal toutes ſes remarques avec une exactitude ſcrupuleuſe. Ses équipages, accoutumés ſeulement à des voyages très courts, ne pouvoient manquer de s'effrayer à meſure qu'ils s'éloignoient davantage des terres. Colomb s'efforça de leur cacher une partie du chemin qu'ils faiſoient. Dans cette vue, quoique le deuxieme jour après leur départ de Gomera ils euſſent fait dix-huit lieues, Colomb ne leur en compta que quinze, & employa conſtamment le même artifice. Le 14 ſeptembre, la petite flotte ſe trouvoit à plus de deux cens lieues à l'oueſt des iſles Canaries, plus loin de terre qu'aucun vaiſſeau d'Eſpagne n'avoit été juſqu'alors. Là nos navigateurs furent frappés d'un phénomene auſſi étonnant que nouveau pour eux. L'aiguille aimantée ne ſe dirigeoit plus exactement à l'étoile polaire, mais à

1492.

Craintes & alarmes de ſon équipage.

1492. un degré plus oueſt, différence qui croiſſoit à meſure qu'ils avançoient. Cet effet aujourd'hui familier, quoique ſa cauſe ſoit demeurée parmi les myſteres de la nature que l'homme n'a pas encore expliqués, remplit de terreur les compagnons de Colomb. Ils ſe voyoient perdus dans un océan inconnu & ſans bornes, loin de toutes les routes fréquentées. Là les loix de la nature ſembloient s'altérer, & le ſeul guide qu'elle leur eût donné alloit leur manquer tout-à-fait. Colomb, avec autant de préſence d'eſprit que d'adreſſe, inventa ſur le champ une explication de ce phénomene qui, ſans le contenter lui-même, parut ſi plauſible à ſes gens, que leurs murmures s'appaiſerent & leur crainte ſe diſſipa.

Il continua de porter droit à l'oueſt, à peu près ſous la latitude des Canaries. En ſuivant cette route il trouva les vents aliſés qui ſouffient conſtamment de l'eſt à l'oueſt entre les tropiques & ſous quelques degrés de latitude en dehors.

Ces vents toujours fixes le pouſſerent avec une rapidité ſi ſoutenue,

qu'il fut rarement néceſſaire d'employer la voile. A environ quatre cens lieues des Canaries, il trouva la mer tellement couverte de plantes, qu'elle reſſembloit à une prairie d'une vaſte étendue; & elles étoient en quelques endroits ſi épaiſſes, que la marche du vaiſſeau en étoit retardée. Les inquiétudes & les alarmes recommencerent de nouveau. Les matelots imaginerent qu'ils étoient arrivés aux dernieres bornes de l'océan navigable, & que ces herbes épaiſſes alloient les empêcher de pénétrer plus avant, qu'elles cachoient des écueils dangereux ou une grande étendue de terres ſubmergées. Colomb s'efforça de leur perſuader que l'objet qui les effrayoit devoit plutôt les encourager, comme étant le ſigne du voiſinage de quelque terre. En même-tems un vent frais les dégagea de ces herbes. On vit pluſieurs oiſeaux (1) voltiger autour du vaiſſeau, & diriger leur vol vers l'oueſt. La troupe abattue reprit courage, & conçut quelque eſperance. 1492.

Le premier octobre, l'amiral ſe Ces craintes s'augmentent.

(1) Voyez la NOTE XIII.

1492. trouva selon son estime, à sept cens soixante-dix lieues à l'oueſt des Canaries ; mais de peur que ses compagnons ne fussent effrayés de l'étendu du chemin qu'ils avoient déjà parcouru, il leur annonça qu'il n'y avoit que cinq cens quatre-vingt-quatre lieues de faites, & heureusement pour Colomb, son propre pilote & ceux des autres vaisseaux n'étoient pas assez instruits pour pouvoir reconnoître qu'on les trompoit. Ils étoient depuis trois semaines en mer, toujours avançant sur la même direction sans voir aucune terre, & ils avoient fait beaucoup plus que les navigateurs avant eux n'avoient tenté ou même jugé possible. Leurs pronostics de découvertes, tirés du vol des oiseaux & d'autres circonstances, les avoient trompés. Les espérances de trouver la terre, dont l'artifice de leur commandant les avoit amusés, ou que leur propre crédulité leur inspiroit, s'étoient toutes dissipées, & sembloient s'éloigner plus que jamais : ces réflexions se présentoient souvent à des hommes qui n'avoient d'autre objet d'occupation ni d'autre matiere

de discours & de raisonnement, que le but & les circonstances de leur expédition. Elles firent à la fin une forte impression, d'abord sur les plus ignorans & les plus timides, & passant par degrés aux plus instruits & aux plus résolus, la terreur se répandit dans les trois vaisseaux. Des murmures sourds on en vint bientôt à des plaintes ouvertes & à une cabale déclarée: Ils s'éleverent contre la crédulité inconsidérée de leurs souverains qui avoient eu assez de confiance aux vaines promesses & aux conjectures hasardées d'un misérable étranger, pour risquer la vie d'un grand nombre de leurs sujets à la poursuite d'un plan chimérique. Ils protestoient qu'ils avoient pleinement satisfait à leur devoir en s'avançant si loin dans une route dont le terme étoit inconnu, & qu'on ne pouvoit les blâmer s'ils refusoient de suivre plus long-tems un aventurier qui les menoit tête baissée à une perte certaine; qu'il étoit nécessaire de penser au retour pendant que leurs méchans vaisseaux étoient encore en état de tenir la mer; en même-tems ils annonçoient la 1492.

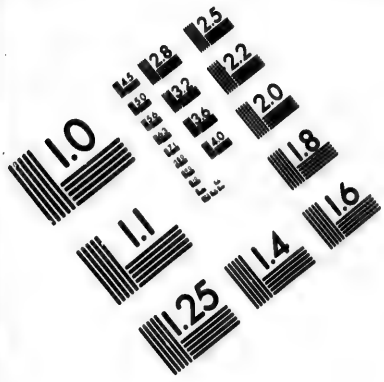
1492. crainte où ils étoient que ce retour ne fût désormais fermé, le vent qui avoit été jusqu'alors favorable à leur route rendant impossible une navigation dans la direction opposée. Tous convenoient qu'il falloit contraindre Colomb de prendre un parti auquel tenoit le salut commun. Quelques-uns des plus audacieux proposerent, comme un moyen de se débarrasser de ses remontrances, de le jetter à la mer, persuadés qu'à leur retour en Espagne, la mort d'un aventurier qui avoit manqué son projet n'exciteroit ni intérêt ni curiosité.

Adresse de Colomb à les calmer. Colomb sentit parfaitement tout le danger de sa situation. Il avoit remarqué avec douleur les funestes effets de l'ignorance & de la crainte dans le mécontentement de sa troupe, & il voyoit une révolte près d'éclater. Il conserva cependant toute sa présence d'esprit. Il feignit d'ignorer leurs complots. Malgré l'agitation & l'inquiétude de son ame, il se montra toujours avec un visage gai, & affecta la satisfaction d'un homme content des succès qu'il a déjà eus & qui en attend de plus grands encore. Quel-

quefois il employoit l'adreſſe & les 1492.
inſinuations pour adoucir les eſprits. D'autrefois il les attaquoit par l'ambition ou l'avarice, en leur faiſant de magnifiques peintures de la renommée & des richeſſes qu'ils alloient acquérir. En d'autres momens il prenoit le ton de l'autorité & les menaçoit de l'indignation de leurs ſouverains, ſi par leur lâche conduite ils faiſoient avorter une entrepriſe ſi noble, dont le but étoit d'étendre la gloire de Dieu & d'élever le nom Eſpagnol au-deſſus de toutes les nations de la terre. Ces gens groſſiers, au milieu même de leurs emportemens ſéditieux, étoient fortement contenus par les paroles d'un homme qu'ils étoient accoutumés à reſpecter. Non-ſeulement il réprima ainſi les excès auxquels ils étoient près de s'emporter, mais il leur perſuada de s'abandonner encore quelque-tems à ſa conduite.

A meſure qu'ils avançoient, les apparences du voiſinage de la terre ſembloient plus certaines & rendoient l'eſpérance plus vive. Des oiſeaux commençoient à paroître en troupe, volant au ſud-oueſt. Colomb ſuivant

Nouvelles alarmes.



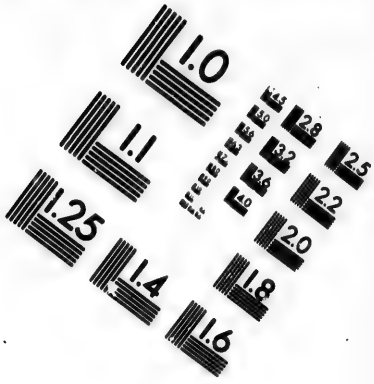
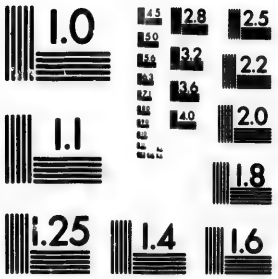
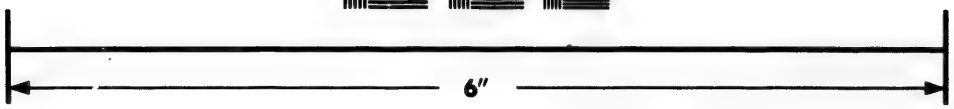
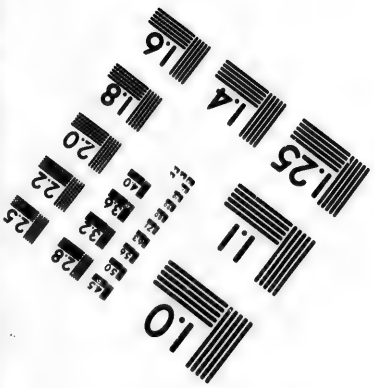
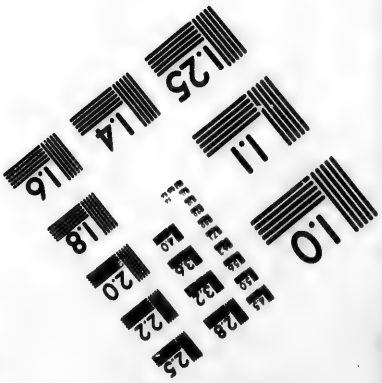


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
1.1
1.25
1.22
1.20
1.8
1.6

1492. encore en cela l'exemple des navigateurs Portugais, que le vol des oiſeaux avoit guidés dans leurs découvertes, changea ſa direction & porta au ſud-oueſt. Mais après avoir tenu pluſieurs jours cette nouvelle route ſans ſuccès, & ne voyant depuis un mois entier que le ciel & l'eau, les matelots perdirent tout-à-fait l'eſpérance. La crainte ſe reveilla avec plus de force; l'impatience, la rage, le déſeſpoir éclaterent ſur tous les viſages. Toute ſubordination fut perdue. Les officiers qui avoient juſques-là partagé la confiance de Colomb dans le ſuccès de l'entrepriſe, & avoient ſoutenu ſon autorité, ſe rangerent du côté de l'équipage. On s'aſſemble tumultueuſement ſur le pont; on fait des plaintes & des menaces à l'amiral; on exige qu'il reprenne ſur le champ la route d'Europe. Colomb vit bien qu'il ſeroit inutile d'eſſayer encore & les inſinuations & les raiſons qui n'auroint point d'effet après avoir été employées ſi ſouvent, & qu'il étoit impoſſible de ramener par le motif de la gloire des hommes en qui la crainte avoit éteint tout ſenti-

Danger d'une révolté.

ment généreux. Il sentit que ni la douceur ni la sévérité ne pouvoient plus appaiser une révolte devenue si violente & si générale. Il se vit donc forcé de composer avec des passions auxquelles il ne pouvoit plus commander, & de laisser un libre cours à un torrent trop impétueux pour être arrêté par aucune digue. Il promit solemnellement à ses gens de se conformer à ce qu'ils exigeoient de lui, pourvu qu'ils continuassent de le suivre & de lui obéir encore trois jours, les assurant que si dans cette intervalle on ne voyoit point terre, il abandonneroit son entreprise pour retourner en Espagne (1).

1492. Situation critique où se trouve Colomb.

Quelqu'animés que fussent les gens de Colomb & quelqu'impatience qu'ils eussent de reprendre leur route vers l'Europe, ces propositions ne leur parurent pas déraisonnables. Mais Colomb lui-même ne hasardoit pas beaucoup en se bornant à un terme si court. Les signes les moins équivoques & les plus nombreux annonçoient la

Apparences flatteuses du succès.

(1) Oviedo, *Hist. apud Ramusium*, *vol. III*, *pag.* 81.

1492 terre. Depuis quelques jours la ligne prenoit fond, & rapportoit des matieres qui donnoient la même indication. Les troupes d'oiſeaux étoient en plus grande quantité, & compoſées non-ſeulement d'oiſeaux de mer, mais encore d'eſpeces qui ne peuvent pas s'écarter beaucoup de terre. L'équipage de *la Pinta* apperçut un roſeau flottant qui ſembloit fraîchement coupé, & une piece de bois travaillée de main d'homme. Les gens de *la Nigna* pêcherent une branche d'arbre flottante avec des baies rouges parfaitement fraîches. Les nuages autour du ſoleil prenoient un aſpect différent. L'air étoit plus doux & plus chaud, & durant la nuit le vent devenoit inégal & variable. Colomb ... ſi perſuadé par toutes ces remarques qu'il étoit près de terre, que le ſoir du onzieme jour d'octobre, après une priere générale pour obtenir de Dieu un heureux ſuccès, il fit carguer toutes les voiles, tenir les trois vaiſſeaux en panne, & veiller toute la nuit, de peur d'être pouſſé à la côte. Dans ce moment de criſe & d'attente perſonne ne ferma les yeux. Tous

1492.

restèrent sur le pont, le regard attaché sur le côté où l'on espéroit découvrir cette terre desirée depuis si long-tems.

On découvre la terre.

Vers les dix heures du soir, Colomb étant sur le château-d'avant, observa une lumiere à quelque distance, & tirant à part Pierre Guttieres, page de la reine, il la lui montra. Guttieres la distingua fort bien, & appellant Salcedo, commissaire de l'escadre, tous trois reconnurent qu'elle étoit en mouvement comme si elle étoit portée d'un lieu à un autre. Un peu après minuit on entendit crier *terre, terre*, de *la Pinta*, qui étoit toujours en tête des autres navires; mais on avoit été si souvent trompé par des apparences qu'on y croyoit plus difficilement, & qu'on attendoit le jour dans toute l'agitation que donnent à la fois l'inquietude & l'impatience. Le jour arriva enfin, & les doutes & les craintes s'évanouirent. On vit distinctement à deux lieues au nord, une isle plate & verdoyante garnie de bois, arrosée de plusieurs ruisseaux, & qui présentoit tous les signes d'un pays délicieux. La troupe de *la Pinta* commença à chanter le *Te Deum*, pour

Vendredi 12 Octobre.

1492. remercier Dieu, & les équipages des deux autres navires ſe joignirent à elle dans cet acte de piété. On verſoit des larmes de joie; on ſe félicitoit mutuellement. Les actions de graces qu'on rendit au ciel furent ſuivies de la réparation qu'on devoit au commandant. Les Eſpagnols ſe jetterent aux pieds de Colomb avec toutes les marques du repentir qu'ils avoient de leur faute & du reſpect qu'il leur inſpiroit. Ils lui demanderent pardon de leur ignorance, de leur incrédulité & de leur inſolence, qui lui avoient cauſé tant de peine & d'inquiétudes, & qui avoient mis tant d'obſtacles à l'exécution d'un plan auſſi bien concerté que le ſien; paſſant enfin d'une extrêmité à l'autre, l'homme que tout à l'heure ils avoient menacé & inſulté, ils le regarderent, dans la chaleur de leur admiration, comme inſpiré par le ciel & doué d'une ſagacité & d'un courage plus qu'humain pour l'accompliſſement d'un deſſein ſi fort au-deſſus des idées de tous les ſiecles précédens.

Premiere entrevue avec les naturels du pays.

Au lever du ſoleil, toutes les chaloupes garnies d'hommes & armées

s'avancerent vers l'iſle, enſeignes déployées, au ſon d'une muſique militaire & avec tout l'appareil guerrier. A meſure qu'on approchoit de la côte, on la voyoit ſe couvrir d'habitans attirés par la nouveauté du ſpectacle, & dont les attitudes & les geſtes exprimoient l'étonnement & l'admiration des objets extraordinaires qui frappoient leurs yeux. Colomb fut le premier Européen qui mit le pied dans le nouveau monde qu'il venoit de découvrir. Il débarqua, richement habillé, l'épée à la main, ſes compagnons à ſa ſuite, tous baiſerent la terre, après laquelle ils ſoupiroient depuis ſi long-tems. Ils éleverent un crucifix, & ſe proſternant, remercierent Dieu du ſuccès heureux de leur voyage. Ils prirent enſuite ſolemnellement poſſeſſion du pays pour la couronne de Caſtille & de Léon, avec toutes les formalités que les Portugais avoient coutume d'obſerver dans les découvertes qu'ils faiſoient (1). 1492.

(1) *Vie de Colomb, chap.* 22, 23. Herrera, *decad.* 1, *Lib. I, cap.* 13.

1492. Leur étonnement réciproque.

Pendant toutes ces cérémonies ; les Eſpagnols étoient environnés d'un grand nombre de naturels du pays, qui regardoient en ſilence & avec admiration des actions auxquelles ils ne comprenoient rien, & dont ils ne prévoyoient pas les ſuites. L'habillement des Eſpagnols, la blancheur de leur peau, leur barbe, leurs armes, tout les étonnoit. Ces grandes machines ſur leſquelles ces étrangers venoient de traverſer l'océan, qui ſembloient ſe mouvoir ſur les eaux avec des ailes, & qui portoient au loin un bruit terrible ſemblable à celui du tonnerre, & accompagné d'éclairs & de fumée, les frapperent d'une telle terreur qu'ils commencerent à reſpecter leurs nouveaux hôtes comme des êtres d'un ordre ſupérieur, & comme des enfans du ſoleil deſcendus pour viſiter la terre.

Les Européens n'étoient guere moins étonnés des objets qu'ils avoient ſous les yeux. L'herbe, les arbuſtes, les arbres étoient différens de ceux d'Europe. Le ſol paroiſſoit de bonne qualité, mais ne préſentoit preſqu'aucune marque de culture. Le climat ſembloit

sembloit chaud aux Espagnols eux-mêmes, quoiqu'extrêmement agréable. Les habitans étoient dans toute la simplicité de la nature, entierement nuds; leurs cheveux noirs, longs & droits flottoient sur leurs épaules, ou étoient attachés en tresses autour de leur tête. Ils n'avoient point de barbe, & tout le reste de leur corps étoit absolument sans poil. Leur teint étoit de couleur de cuivre foncé; leurs traits, singuliers plutôt que désagréables; leur physionomie douce & timide. Leurs visages & d'autres parties de leur corps étoient bizarrement peints de couleurs éclatantes. La crainte les tint d'abord dans la réserve, mais bientôt ils se familiariserent avec les Espagnols, & reçurent d'eux avec des transports de joie, des grelots, des grains de verre & d'autres bagatelles, pour lesquelles ils donnerent en échange quelques provisions & du fil de coton, la seule marchandise de quelque valeur qu'ils pussent fournir. Vers le soir, Colomb retourna à ses vaisseaux, accompagé par un grand nombre d'insulaires dans leurs bateaux qu'ils appelloient *Canots*, faits d'un 1492.

1492. seul tronc d'arbre, mais qu'ils manioient avec une adreſſe ſurprenante. Ainſi dans cette premiere entrevue des habitans du nouveau monde avec ceux de l'ancien, tout ſe paſſa en témoignages d'amitié & à la ſatisfaction des uns & des autres : ceux-ci éclairés & ambitieux, ſe formant déjà de grandes idées des avantages qu'ils pouvoient retirer de ces nouvelles régions ; les premiers, ſimples & ſans defiance, ne prévoyant pas les calamités & la déſolation qui s'approchoient de leurs contrées.

Colomb prend les titres d'amiral & de vice-roi.

Colomb qui prit dès-lors les titres & l'autorité d'amiral & de vice-roi, appella l'iſle qu'il venoit de découvrir *San-Salvador*. Elle eſt plus connue ſous le nom de *Guanahani* que les naturels lui donnerent. C'eſt l'une des iſles *Lucayes* ou de *Bahama*. Elle eſt ſituée à plus de trois milles à l'oueſt de Gomera, d'où la petite eſcadre avoit pris ſon point de départ, & ſeulement de quatre degrés plus méridionale ; ce qui prouve combien peu Colomb s'étoit écarté de la route à l'oueſt qu'il avoit voulu ſuivre, comme la plus propre à le conduire au but qu'il ſe propoſoit.

L'amiral employa le jour ſuivant à faire le tour de l'iſle. La pauvreté des habitans lui fit juger que ce n'étoit pas-là le riche pays qu'il cherchoit. Mais toujours d'après la théorie qu'il s'étoit faite ſur la ſituation des régions les plus orientales de l'Aſie, il conclut que San-Salvador étoit une des iſles que les géographes décrivoient comme ſituée dans le vaſte océan qui baigne les côtes de l'Inde (1). Ayant obſervé que la plupart de ces inſulaires portoient de petites plaques d'or comme ornement à leurs narines, il s'enquit ſoigneuſement du lieu d'où ils tiroient ce précieux métal: Ils lui montrerent le ſud, & lui firent comprendre par ſignes que l'or abondoit dans les pays ſitués dans cette direction. Il ſe détermina donc à y diriger ſa route, ne doutant pas qu'il ne trouvât ces opulentes régions qui étoient le but de ſon voyage, & qui pouvoient le dédommager des peines qu'il avoit ſouffertes & des dangers qu'il avoit courus. Il prit avec lui ſept des naturels de San-Salvador, pour lui ſer-

1492. Il s'avance vers le ſud.

(1) Pet. Mart. *Epiſt.* 135.

1492. vir de guides & d'interprêtes lorſqu'ils auroient appris un peu d'eſpagnol, & ces hommes ſimples regarderent comme une diſtinction le choix qu'il fit d'eux pour l'accompagner.

Il découvre Cuba

Il découvrit différentes iſles, & prit terre à trois des plus conſidérables auxquelles il donna les noms de *Sainte-Marie de la Conception*, *de Ferdinand & d'Iſabelle*. Mais comme le ſol, les productions, les habitans y étoient les mêmes qu'à San-Salvador, il ne s'arrêta dans aucune. Il s'informoit par-tout d'où venoit l'or, & recevoit par-tout la même réponſe, qu'il étoit apporté du ſud. En ſuivant la même direction, il découvrit bientôt après une contrée d'une grande étendue, non plate comme les iſles qu'il avoit déjà viſitées, mais d'un terrein inégal, ſemé de collines & de montagnes, de rivieres, de bois & de plaines; de ſorte qu'il douta ſi c'étoit une iſle ou un continent. Les habitans de San-Salvador qu'il avoit pris ſur ſon bord, lui donnerent le nom de *Cuba*. Colomb l'appella *Juanna*. Il entra dans l'embouchure d'une grande riviere avec ſa petite eſcadre, & tous

les habitans s'enfuirent dans les montagnes à ſon approche. Comme il avoit réſolu de caréner ſes vaiſſeaux en cet endroit, il envoya quelques Eſpagnols avec un des inſulaires de San-Salvador, pour reconnoître l'intérieur du pays. Ses gens s'étant avancés à environ ſoixante milles du rivage, lui rapporterent que le ſol étoit meilleur & mieux cultivé que dans les iſles qu'on venoit de découvrir, qu'outre beaucoup de hûtes éparſes, ils avoient trouvé un village contenant plus d'un millier d'habitans; que les naturels, quoique nuds, leur paroiſſoient avoir plus d'intelligence que ceux de San-Salvador; qu'ils en avoient été reçus avec le même reſpect; qu'on leur avoit baiſé les pieds & qu'on les avoit honorés comme des êtres deſcendus du ciel; qu'on leur avoit fait manger d'une certaine racine dont le goût reſſembloit à celui de la chataigne rôtie, & une eſpece particuliere de bled appellé *maïz*, qui paroiſſoit pouvoir fournir une très-bonne nourriture, ſoit rôtie, ſoit en farine; qu'ils n'avoient vu dans le pays d'autre quadrupède, qu'une eſ-

1492.

1492. pece de chien qui ne pouvoit pas aboyer, & un animal reſſemblant à un lapin, mais beaucoup plus petit, enfin qu'ils avoient obſervé parmi ces peuples quelques ornemens d'or, mais de peu de valeur (1).

Ses conjectures à cet égard. Ces députés avoient déterminé quelques-uns des naturels du pays à les ſuivre. Ceux-ci firent entendre à Colomb que l'or qui leur ſervoit de parure ſe trouvoit à *Cubanacan*. Ils entendoient par-là l'intérieur de Cuba. Mais l'amiral ignorant leur langage, ſans habitude de leur prononciation, & d'ailleurs toujours conduit dans ſes conjectures par ſon ſyſtême de découverte & ſon opinion ſur la ſituation des Indes, ſuppoſa que ces gens lui parloient du grand Kan, & imagina que le grand royaume de *Cathay*, décrit par Marc-Paul, n'étoit pas fort éloigné. Il réſolut en conſéquence d'employer quelque tems à viſiter le pays. Il parcourut tous les havres depuis le Port-au-Prince au nord de Cuba juſqu'à l'extrêmité orientale de

(1) *Vie de Colomb, chap.* 24, 28. Herrera, *decad.* 1, *Lib.* I, *cap.* 14.

l'iſle ; mais quoique ravi de la beauté des aſpects qu'il rencontroit à chaque pas & de la fertilité prodigieuſe du ſol, circonſtances qui, par leur nouveauté, frappoient vivement ſon imagination (1), il n'y trouva pas l'or en aſſez grande quantité pour ſatisfaire l'avidité de ſes compagnons & remplir l'attente des ſouverains qui l'employoient. Les naturels auſſi étonnés de l'empreſſement extrême que les Européens mettoient à la recherche de ce métal, que ceux-ci l'étoient de l'ignorance & de la ſimplicité des inſulaires, indiquerent à l'eſt une iſle qu'ils appelloient *Hayti*, en faiſant entendre que l'or y étoit plus abondant que chez eux. Colomb ſe diſpoſa à faire voile vers cet endroit avec ſon eſcadre ; mais Martin Alonzo Pinſon voulant prendre le premier poſſeſſion des tréſors que cette contrée promettoit, quitta les deux autres vaiſſeaux, ſans s'embarraſſer des ſignaux que lui faiſoit l'amiral, pour lui ordonner de diminuer de voiles, juſqu'à ce que ſes vaiſſeaux l'euſſent joint. 1492.

(1) Voyez la NOTE XIV.

1492. Il découvre l'isle d'Hispaniola.

Colomb retardé par des vents contraires, ne put pas gagner Hayti avant le 6 décembre. Il donna au premier port où il aborda, le nom de *Saint-Nicolas*, & à l'isle même celui d'*Hispaniola*, en l'honneur de la nation qu'il servoit : c'est la seule contrée, parmi celles qu'il a découvertes, qui ait conservé le nom qu'il lui avoit donné. Comme il ne put ni rejoindre *la Pinta*, ni établir aucun commerce avec les habitans quis'étoient enfuis dans les bois en montrant une grande frayeur, il quitta tout de suite St-Nicolas, & suivant le côté du nord de l'isle, il entra dans un havre qu'il appella la *Conception*. Là il fut plus heureux. Ses gens se saisirent d'une femme qui s'enfuyoit. Après l'avoir traitée avec beaucoup de douceur, Colomb la renvoya avec quelques-unes des bagatelles qu'il s'étoit apperçu déjà qu'on estimoit beacoup dans ce pays. Le compte que cette femme rendit à ses compatriotes de l'humanité de ces étrangers & de tout ce qu'ils avoient d'extraordinaire, l'admiration qu'exciterent en eux les petits présens qu'elle avoit rapportés

& qu'elle leur montroit avec transport, le desir d'en obtenir de pareils, toutes ces circonstances dissiperent leurs craintes, & déterminerent plusieurs d'entr'eux à venir jusqu'au havre. Leur curiosité & leurs desirs furent satisfaits. Ces peuples ressembloient beaucoup à ceux de Guanahani & de Cuba. Même nudité, même ignorance, même simplicité. Ils paroissoient également privés des arts qu'on regarde comme les plus nécessaires dans les sociétés policées; mais ils étoient doux, crédules & si timides qu'il étoit aisé de prendre un grand ascendant sur eux, d'autant plus que leur étonnement les conduisit à la même illusion qui avoit fait regarder aux autres insulaires les Espagnols comme une espece d'êtres au-dessus de l'espece humaine, & descendus immédiatement du ciel. Ils avoient beaucoup d'or qu'ils recevoient de leurs voisins, & ils l'échangerent avec un grand empressement contre des sonnettes, des grains de verre & des épingles, commerce inégal, mais dont les deux parties contractantes étoient également satis-

1492.

1492. faites, chacune regardant l'échange comme très-avantageux pour elle. Colomb reçut la visite d'un cacique ou prince du pays, qui arriva avec toute la pompe que pouvoit connoître ce peuple simple, porté dans un palanquin sur les épaules de quatre hommes, & suivi d'un grand nombre de ses sujets qui montroient pour lui beaucoup de respect. Son maintien étoit grave & composé. Il avoit de la dignité avec ses gens, & une grande politesse avec Colomb & les Espagnols. Il donna à l'amiral quelques plaques d'or assez minces & une ceinture d'un travail curieux, & il en reçut avec une grande satisfaction quelques petits présens (1).

Colomb, toujours occupé à découvrir les mines d'or, continua d'interroger tous les naturels du pays avec lesquels il put avoir quelque communication, pour savoir où elles étoient situées. Ils s'accordoient tous à lui montrer un pays de montagnes qu'ils appelloient *Cibao*, à quelque

(1) *Vie de Colomb, chap.* 32. Herrera, *decad.* 1, *Lib.* 1, *cap.* 15, *&c.*

distance de la mer, & à peu près vers l'est. Frappé de ce mot qui lui parut être le même que *Cipango*, nom donné aux isles du Japon par Marc Paul & par quelques autres voyageurs, il ne douta plus que les pays qu'il avoit découverts ne fussent voisins des parties les plus orientales de l'Asie, & se tenant assuré d'arriver à ces régions qui étoient le but de son voyage, il porta à l'est. Il entra dans un havre commode qu'il appella *Saint-Thomas*, & trouva cette partie du pays sous le gouvernement d'un cacique puissant appellé *Guacanahari*, qui, comme il l'apprit par la suite, étoit un des cinq souverains qui se partageoient l'isle. Guacanahari envoya sur le champ des députés à Colomb, qui lui présenterent un masque travaillé avec beaucoup d'art, dont les oreilles, le nez & la bouche étoient d'or battu; le cacique le faisoit inviter en même-tems à venir au lieu de sa résidence, près du havre appellé aujourd'hui *Cap-François*, à quelques lieues plus loin du côté de l'est. Colomb envoya quelques-uns de ses officiers pour visiter ce prince qui, se conduisant 1492.

1492. avec plus de dignité, ſembloit mériter de plus grands égards. Les députés étant revenus, rendirent à Colomb un compte ſi favorable du pays & des habitans, qu'il conſentit avec beaucoup d'empreſſement à l'entrevue que Guacanahari lui propoſoit.

Il perd un de ſes vaiſſeaux.

Dans ce deſſein il fit voile de Saint-Thomas le 24 décembre avec un bon vent & une mer très-calme. La multitude de ſes occupations ne lui avoit pas permis de fermer les yeux depuis deux jours. Il ſe retira vers minuit pour prendre quelques repos, après avoir remis le gouvernail au pilote, avec défenſe expreſſe de le quitter. Celui-ci ſe croyant à l'abri de tout danger, le laiſſa à un mouſſe ſans expérience, & le vaiſſeau emporté par un courant, toucha contre un rocher. La violence du choc éveilla Colomb. Il courut ſur le pont. Tout étoit dans la confuſion & le déſeſpoir. Lui ſeul conſerva ſa préſence d'eſprit. Il ordonna à quelques matelots de ſe mettre dans une chaloupe, & d'aller jetter une ancre à la poupe; mais au lieu d'obéir, ils voguerent vers la *Nigna*, qui étoit environ à une demi-lieue de-

là. Il voulut faire couper les mats pour ſoulager le navire, mais il étoit trop tard. Le vaiſſeau s'étoit ouvert près de la quille, & faiſoit tant d'eau que ſa perte devint inévitable. Le calme de la mer & le ſecours des chaloupes de la *Nigna* arrivé à propos, empêcha que perſonne ne périt. Auſſitôt que les inſulaires s'apperçurent de ce malheur, ils accoururent en foule ſur le rivage, leur prince Guacanahari à leur tête. Au lieu de prendre avantage de la déplorable ſituation des Eſpagnols pour ſe débarraſſer de ces hôtes dangereux, ils déploroient leur infortune avec toutes les marques de la compaſſion la plus vraie. Ils ne s'en tinrent pas à ces expreſſions ſtériles de leur humanité. Ils mirent en mer un grand nombre de canots, & ſe laiſſant diriger par les Eſpagnols, ils les aiderent à ſauver tout ce qu'il fut poſſible de tirer du vaiſſeau. Par le ſecours de tant de bras, on porta à terre preſque tout ce qui étoit de quelque valeur. Auſſitôt que les effets furent ſur le rivage, Guacanahari lui-même ſe chargea de les faire garder : ſuivant ſes ordres on les dépoſa tous 1492.

1492. dans un même endroit, & il y plaça des ſentinelles armées qui tenoient la multitude à une certaine diſtance, & l'empêchoient non-ſeulement de dérober, mais même de regarder avec trop de curioſité ce qui appartenoit à ces étrangers devenus ſes hôtes (1). Le lendemain matin le prince rendit viſite à Colomb qui s'étoit tranſporté à bord de la *Nigna*, & s'efforça de le conſoler de ſa perte, en lui offrant tout ce qui dépendoit de lui pour la réparer (2).

Détreſſe où il ſe trouve.

Colomb avoit en effet beſoin de conſolation : il étoit ſéparé de la *Pinta* & ne doutoit pas que le traître Pinſon n'eût fait voile pour l'Europe, afin de porter les premieres nouvelles des découvertes étonnantes que la flotte avoit faites, & de lui dérober auprès de la reine la gloire & la récompenſe qui lui appartenoient à ſi juſte titre. Il demeuroit avec un ſeul vaiſſeau, le plus petit & le plus endommagé de l'eſcadre, ayant à traverſer une mer ſi vaſte & à reporter en Europe un ſi

(1) Voyez la NOTE XV.

(2) Herrera, *decad.* 1, *Lib. I*, *cap.* 18.

grand nombre d'hommes. Chacune de ces circonſtances étoit alarmante, & toutes enſemble rempliſſoient l'eſprit de Colomb de la plus vive inquiétude. Le deſir de prévenir Pinſon & de combattre les impreſſions défavorables que ce rival pourroit donner de lui en Eſpagne, ne lui permit pas de différer ſon retour. La difficulté de ramener dans la *Nigna* les équipages des deux vaiſſeaux, & l'opinion qu'il avoit priſe de la bonté du pays & de la douceur des habitans le confirmerent dans la penſée qu'il avoit eue de laiſſer une partie de ſa troupe dans l'iſle, afin qu'en réſidant parmi ces peuples les Eſpagnols puſſent apprendre leur langue, étudier leurs diſpoſitions, examiner la nature du pays, aller à la recherche des mines, préparer l'établiſſement d'une colonie qu'il projettoit de ramener, aſſurer enfin tous les avantages qu'il attendoit de ſes découvertes. Lorſqu'il propoſa ce projet à ſes gens, tous l'approuverent, & ſoit pour ſe repoſer des fatigues d'un long voyage, ſoit légereté naturelle aux navigateurs, ſoit l'eſpérance d'amaſſer de grandes richeſſes dans un

1492.

Il ſe réſout à laiſſer une partie de ſon équipage dans l'iſle.

1492. pays qui paroiſſoit les promettre ; pluſieurs s'offrirent volontairement à reſter à Hiſpaniola.

Il obtient le conſentement des habitans.

Rien ne manquoit plus à l'exécution du projet, que d'obtenir le conſentement de Guacanahari, dont la ſimplicité confiante fournit bientôt à Colomb une occaſion favorable pour lui faire cette propoſition. L'amiral ayant exprimé par ſignes qu'il deſiroit de ſavoir pourquoi les inſulaires s'étoient enfuis avec une ſi grande précipitation à l'approche de ſes vaiſſeaux, le cacique lui fit entendre que le pays étoit déſolé par les *Caraïbes* qui habitoient quelques iſles ſituées au ſud-oueſt, nation guerriere & cruelle, qui ſe plaiſoit dans le carnage & qui mangeoit la chaire des priſonniers tombés entre ſes mains ; qu'à la premiere apparition des Eſpagnols, les inſulaires avoient ſuppoſé que c'étoit les Caraïbes auxquels ils n'oſoient pas tenir tête, & qu'ils avoient eu recours au moyen qu'ils employoient ordinairement pour ſe mettre en ſûreté en ſe retirant dans leurs bois les plus épais & les plus impénétrables. Guacanahari, en parlant de ces terribles

ennemis, donna des marques d'une si grande frayeur, & montra si ouvertement l'impuissance où étoit sa nation de leur résister, que Colomb imagina que le cacique recevroit sans alarme l'offre de le défendre contr'eux. Il lui proposa donc le secours des Espagnols. Il s'engagea à prendre le cacique & sa nation sous la protection du puissant monarque au service duquel il étoit lui-même, & lui offrit de laisser dans l'isle un nombre d'hommes suffisant non-seulement pour défendre les habitans des incursions que pourroient faire les Caraïbes à l'avenir, mais pour se venger des maux qu'ils avoient faits. 1492.

Il bâtit un fort.

Le crédule Guacanahari accepta l'offre de Colomb avec beaucoup d'empressement, & se crut désormais en sûreté sous la protection de ces hommes, enfans du ciel, & supérieurs en force au reste des mortels. On traça sur le terrein le plan d'un petit fort que Colomb appella *Navidad* (de la Nativité) parce qu'il étoit débarqué sur cette terre le jour de Noël. On creusa un fossé profond. On éleva des remparts fortifiés de palissades,

1492. & on y plaça les gros canons ſauvés du naufrage du vaiſſeau de l'amiral. L'ouvrage fut achevé en dix jours ; ces pauvres inſulaires ayant travaillé eux-mêmes avec une aſſiduité infatigable à élever le premier monument de leur ſervitude. Pendant ce tems Colomb s'efforça d'augmenter par ſes careſſes & ſa libéralité la haute opinion qu'ils avoient des Eſpagnols, & la perſuaſion où ils étoient de ſa bienveillance à leur égard. Mais il voulut en même-tems leur donner une idée impoſante de la force que les Eſpagnols avoient en main pour punir & exterminer ceux qui méritoient leur injuſte indignation. Dans cette vue, en préſence d'un peuple nombreux, il diſpoſa ſes gens en ordre de bataille, & leur fit voir, par des épreuves innocentes, la bonté du tranchant des ſabres Eſpagnols, la force de leurs piques & les effets de leurs arquebuſes. Ces peuples groſſiers, ignorant l'uſage du fer, ne connoiſſant d'autres armes que des flêches de roſeau armées d'os de poiſſon, des ſabres & des javelines de bois durci au feu, furent ſaiſis d'é-

tonnement & de frayeur. Avant que leur ſurpriſe & leur crainte euſſent eu le tems de s'affoiblir, Colomb fit tirer les gros canons. Cette exploſion ſubite les frappa d'une telle terreur, qu'ils tomberent à terre ſe couvrant le viſage de leurs mains; & lorſqu'ils virent enſuite les effets étonnans des boulets, ils conclurent qu'il étoit impoſſible de réſiſter à des hommes qui diſpoſoient de ces inſtrumens deſtructeurs, & qui marchoient armés de l'éclair & du tonnerre contre leurs ennemis. 1492.

Inſtructions qu'il donne à ceux qu'il y laiſſe.

Après avoir convaincu les inſulaires de la bienfaiſance & du pouvoir des Eſpagnols & avoir mis ceux-ci en état de conſerver leur aſcendant ſur les eſprits de ce peuple timide, Colomb deſtina trente-huit de ſes gens à reſter dans l'iſle. Il mit à leur tête Diego d'Arada, gentilhomme de Cordoue, en l'inveſtiſſant des pouvoirs qu'il avoit reçus lui-même de leurs majeſtés catholiques. Il laiſſa à cette colonie naiſſante tout ce qui lui étoit néceſſaire pour ſubſiſter & ſe défendre. Il recommanda aux Eſpagnols, dans les termes les plus forts, de ſe

1492. tenir unis enſemble, de montrer une ſoumiſſion ſans réſerve au commandement, d'éviter de donner aucun ſujet de plainte aux naturels du pays, de cultiver l'amitié de Guacanahari, mais de ne jamais ſe mettre en ſon pouvoir en s'avançant dans l'iſle en petites troupes, ou en s'éloignant trop du fort. Il leur promit de revenir promptement avec un renfort qui les mettroit en état de prendre une pleine & paiſible poſſeſſion du pays, & de recueillir le fruit de leurs découvertes. Il s'engagea en même-tems à faire mention de leurs noms au roi & à la reine, & à préſenter leurs ſervices ſous le jour le plus avantageux (1).

1493. Après avoir pris toutes ces précautions pour la ſûreté de la colonie, il partit du port de la Nativité le 4 janvier 1493, & faiſant voile vers l'eſt, il découvrit & nomma la plus grande partie des havres de la côte du nord de l'iſle. Le 6, il apperçut la *Pinta*

(1) Oviedo, *ap. Ramus III, pag.* 82. Herrera, *decad.* 1, *Lib. I, cap.* 20. *Vie de Colomb, chap.* 34.

& la rejoignit après une séparation de plus de six semaines. Pinson s'efforça de justifier sa conduite en prétendant qu'il avoit été emporté par la force de la mer & des courans, & que les vents contraires l'avoient empêché de revenir. L'amiral, quoique très-convaincu des mauvaises intentions de Pinson & de la foiblesse des raisons qu'il apportoit pour sa défense, sentit bien que ce n'étoit pas-là le moment de compromettre son autorité en l'exerçant toute entiere; il étoit d'ailleurs si satisfait de cette réunion qui le délivroit de beaucoup de craintes, que toute mauvaise qu'étoit l'apologie de Pinson, il la reçut sans objection, & parut lui rendre son amitié. Pendant sa séparation d'avec l'amiral, Pinson avoit visité plusieurs parties de la côte, & tiré un peu d'or des naturels en trafiquant avec eux, mais il n'avoit fait aucune découverte importante. 1493.

L'état du vaisseau de Colomb & l'impatience de ses gens le forçoient de hâter son retour en Europe. La *Nigna* ayant beaucoup souffert pendant un si long voyage, faisoit eau

Il se détermine à retourner en Europe.

1493. de toute part. Ses compagnons de voyage, après une si longue absence, brûloient du desir de revoir leur pays natal, & de raconter à leurs compatriotes les choses étonnantes qu'ils avoient vues. Pressé par toutes ces raisons, Colomb partit enfin le 16 janvier, & dirigeant vers le nord-est, il eut bientôt perdu la terre de vue. Il avoit à son bord quelques habitans des différentes isles qu'il avoit découvertes; & outre l'or qui avoit été le principal objet de ses recherches, il rapportoit une petite quantité de toutes les productions qui pouvoient devenir la matiere de quelque commerce, des oiseaux inconnus, & d'autres curiosités naturelles propres à attirer l'attention & à exciter l'étonnement des Européens. Le voyage fut heureux jusqu'au 14 de février, & on avoit déjà fait cinq cens lieues sur la mer Atlantique, lorsque des vents violents commencerent à s'élever & continuant de s'accroître, devinrent un ouragan terrible. Tout ce que l'expérience & l'habileté de Colomb purent lui fournir de ressources pour sauver les vaisseaux, fu-

Tempête violente.

employé. Mais il étoit impoſſible de réſiſter à la violence de la tempête ; & comme on étoit loin encore de toute terre, leur perte ſembloit inévitable. Les matelots eurent recours aux prieres, à l'invocation des ſaints, aux vœux, aux charmes mêmes, enfin à tout ce que la religion peut dicter ou la ſuperſtition ſuggérer dans les dangers extrêmes ; tous ces moyens étant ſans effet & la perte des Eſpagnols paroiſſant inévitable, ils s'abandoient au déſeſpoir, & s'attendonnoient à chaque moment à être engloutis par les flots. Outre les paſſions naturelles qui agitent le cœur de l'homme dans de ſi terribles ſituations, & lorſque la mort ſe préſente ſous ſes formes les plus effrayantes, Colomb étoit en proie à des ſentimens plus douloureux encore & qui lui étoient particuliers. Il craignoit que l'étonnante découverte qu'il venoit de faire ne périt avec lui, & que le genre humain ne fût privé de tous les avantages qui pouvoient en être les fruits. Son nom alloit paſſer à la poſtérité, comme celui d'un aventurier imprudent & trompé, au lieu

1493.

Conduite de Colomb.

1493. de vivre dans la mémoire des hommes comme celui de l'auteur de la plus belle entrepriſe qui eût jamais été conçue. Ces déſolantes réflexions étouffoient en lui le ſentiment même du danger préſent. Moins touché de la perte de ſa vie qu'occupé de conſerver la mémoire des grandes choſes qu'il avoit tentées & exécutées, il ſe retira dans ſa chambre & écrivit ſur du parchemin un récit abrégé de ſon voyage, de la route qu'il avoit ſuivie, de la ſituation & de la richeſſe des pays qu'il avoit découverts, & de l'établiſſement de la colonie qu'il y avoit laiſſée. Ayant enſuite enveloppé ſon écrit d'une toile cirée, il l'enferma d'une eſpece de gâteau de cire qu'il mit dans un tonneau bouché avec beaucoup de ſoin, & qu'il jetta à la mer, dans l'eſpérance que quelqu'accident heureux conſerveroit un dépôt ſi précieux au monde (1).

Il relâche aux Açores.

Enfin la providence vint à ſon ſecours, & ſauva une vie réſervée à

(1) *Vie de Colomb, chap.* 37. Herrera, *decad.* 1, *Lib. II, cap.* 1, 2. Voyez la Note XVI.

d'autres

d'autres événemens intéreſſans. Le vent tomba, la mer ſe calma, & le ſoir du quinzieme jour on découvrit une terre vers laquelle on gouverna ſans la connoître. On s'apperçut bientôt que c'étoit *Sainte-Marie*, une des Açores ou iſles occidentales ſoumiſes à la couronne de Portugal. Là, après de grandes difficultés de la part du gouverneur, Colomb ſe conduiſant avec autant de prudence que de courage, obtint des rafraîchiſſemens & tous les ſecours dont il avoit beſoin. Une circonſtance l'inquiétoit cependant beaucoup. La *Pinta* qu'il avoit perdu de vue le premier jour de la tempête ne paroiſſoit point. Il craignit d'abord qu'elle n'eût été enſevelie dans les eaux, & que tout n'eût périt. Enſuite ſes premiers ſoupçons revinrent, & il ſe perſuada que Pinſon avoit fait voile pour l'Eſpagne, afin d'arriver avant lui & de partager ſa gloire en donnant les premieres nouvelles de ſes découvertes. 1493.

Cette derniere crainte lui fit quitter les Açores dès que le vent le lui permit. A peu de diſtance de la côte d'Eſpagne, lorſqu'il touchoit preſque au

Il arrive à Lisbonne, 24 février.

1493. terme de ſon voyage & qu'il étoit ce ſemble hors de tout danger, une autre tempête s'éleva preſque auſſi violente que la premiere, & qui, après l'avoir balotté deux jours & deux nuits, le força d'entrer dans le Tage. Après en avoir demandé la permiſſion au roi de Portugal, il ſe
4 mars. rendit à Lisbonne, & quoique les Portugais puſſent aſſez naturellement ſentir quelques mouvemens de jalouſie en voyant une autre nation entrer avec eux dans la carriere des découvertes qu'ils croyoient réſervée à eux ſeuls, & dès les premiers pas éclipſer leur renommée, Colomb fut reçu avec toutes les marques de diſtinction dues à un homme qui avoit exécuté une entrepriſe auſſi nouvelle que grande. Le roi l'admit en ſa préſence, le traita avec la plus haute conſidération, écouta le récit de ſon voyage avec une admiration mêlée de regret, tandis que Colomb de ſon côté jouiſſoit de la ſatisfaction de développer l'importance de ſa découverte, & de prouver la juſteſſe de ſes ſpéculations aux mêmes perſonnes qui, par une ignorance nuiſible à

elles-mêmes & fatale à leur pays, venoient de les rejetter comme les projets d'un visionnaire ou d'un aventurier (1). 1493.

Il retourne en Espagne.

Colomb impatient de retourner en Espagne, ne s'arrêta que cinq jours à Lisbonne. Le 15 mars, il arriva au port de Palos, sept mois & onze jours après son départ de ce même lieu. Aussitôt qu'on découvrit son vaisseau, tous les habitans coururent au rivage pour embrasser leurs parens & leurs compatriotes, & savoir des nouvelles de leur voyage. Mais lorsqu'ils apprirent l'heureux succès de l'expédition, lorsqu'ils virent des hommes extraordinaires amenés par Colomb, des animaux inconnus, des productions singulieres des pays qu'on avoit découverts, l'effusion de la joie fut générale & ne put se contenir. On sonna toutes les cloches, on tira le canon. Colomb, en débarquant, fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on auroit rendus au roi. Tout le peuple en procession solem-

(1) *Vie de Colomb, chap.* 40, 41. Herrera, *decad.* 1, *Lib. II, cap.* 3.

1493. nelle l'accompagna, lui & sa troupe, à l'église, où ils allerent pour remercier Dieu d'avoir couronné d'un si heureux succès l'expédition maritime la plus longue & la plus importante qui eût jamais été entreprise. Le soir du même jour, Colomb eut la satisfaction de voir entrer dans le port la *Pinta*, que la violence de la tempête avoit jettée bien loin au nord.

Sa réception. Le premier soin de Colomb fut de donner avis au roi & à la reine, qui étoient alors à Barcelonne, de son arrivée & de ses découvertes. Ferdinand & Isabelle, également étonnés & ravis d'un succès qu'ils n'espéroient presque plus, répondirent à Colomb de la maniere la plus honorable & la plus flatteuse, lui manderent de se rendre sur le champ auprès d'eux, voulant apprendre de lui-même le détail de son expédition & des circonstances du service signalé qu'il venoit de leur rendre. Dans son voyage à Barcelonne, le peuple accouroit en foule de tous les endroits voisins, le suivoit avec admiration & lui prodiguoit les applaudissemens

Ferdinand & Iſabelle ordonnerent que ſon entrée dans la ville ſe fît avec tout l'appareil convenable à un événement qui alloit donner à leur regne un ſi grand luſtre. Les hommes qu'avoit amenés Colomb des pays qu'il venoit de découvrir, marchoient les premiers. Leur teint, leur phyſionomie, la ſingularité de toute leur perſonne les faiſoit regarder comme des hommes d'une eſpece nouvelle. Après eux on portoit les ornemens d'or façonnés par l'art groſſier de ces peuples; les grains d'or trouvés dans les montagnes, & la poudre du même métal recueillie dans les rivieres; enfin les différentes productions de ces pays nouveaux. Colomb fermoit la marche & attiroit tous les yeux. On contemploit avec admiration cet homme extraordinaire, dont le génie & le courage avoient conduit les Eſpagnols au travers de mers inconnues, à la découverte d'un monde nouveau. Ferdinand & Iſabelle le reçurent, aſſis ſur leur trône, vêtus de tous les ornemens royaux, & placés ſous un dais magnifique. A ſon approche ils ſe leverent, & ne permettant pas 1493.

1493. qu'il se mît à genoux pour leur baiser la main, ils lui ordonnerent de s'asseoir sur un siege préparé pour lui, & de leur faire le récit de son voyage; ce qu'il fit avec une gravité également convenable au caractere de la nation Espagnole & à la dignité de l'assemblée, & en même-tems avec la modeste simplicité d'un esprit supérieur qui, content d'avoir exécuté de grandes choses, ne cherche pas à les relever par une vaine ostentation. Lorsqu'il eut fini sa narration, le roi & la reine se mirent à genoux pour rendre graces à Dieu d'une découverte dont ils espéroient recueillir pour leurs royaumes les plus grands avantages (1). Ils donnerent à Colomb les marques les plus éclatantes de la reconnoissance & de l'admiration que leur inspiroient son courage & ses travaux. Des lettres-patentes confirmerent pour lui & ses héritiers tous les privileges stipulés dans le traité de Santa-Fé. Sa famille fut ennoblie. Le roi, la reine, & à leur exemple, tous les courtisans le traiterent en toute

(1) Voyez la NOTE XVII.

occaſion, avec les égards réſervés aux perſonnes du plus haut rang. Mais ce qui ſatisfit plus que toutes ces faveurs cet eſprit actif & entreprenant, toujours occupé de grands objets, ce fut l'ordre d'équipper promptement une flotte avec laquelle il pût non-ſeulement s'aſſurer la poſſeſſion des pays qu'il avoit déjà découverts; mais aller encore à la recherche des contrées plus riches qu'il ſe flattoit toujours de découvrir (1). 1493.

Tandis que ces préparatifs ſe faiſoient, le bruit de l'expédition & des découvertes de Colomb ſe répandoit & attiroit l'attention de toute l'Europe. La multitude, frappée d'étonnement en entendant dire qu'on avoit découvert un nouveau monde, ne pouvoit croire une choſe ſi fort au-delà de la ſphère des idées communes. Les hommes inſtruits, capables de concevoir toute l'importance de ce grand événement & d'en prévoir les ſuites, l'apprirent avec des tranſports d'admiration & de joie. Etonnement que cauſent ſes découvertes.

(1) *Vie de Colomb, chap.* 42, 43. Herrera, *decad.* 1, *Lib. II, cap.* 3.

1493. Ils en parloient avec raviſſement ; ils ſe félicitoient les uns les autres d'avoir vécu dans un ſiecle où cette grande découverte reculoit les bornes des connoiſſances, ouvroit au genre humain une moiſſon nouvelle de recherches & d'obſervations, & fourniſſoit déſormais à l'homme un moyen de connoître parfaitement la ſtructure & les productions du globe qu'il habite(1). Les opinions ſe partagerent, & l'on forma différentes conjectures ſur les pays nouvellement découverts; on demandoit à quelle diviſion de la terre ils appartenoient. Colomb ſoutenoit toujours ſa premiere idée, & vouloit qu'on les regardât comme une portion de ces vaſtes régions de l'Aſie, compriſes alors ſous le nom général d'*Inde*. Ce ſentiment étoit confirmé par ſes obſervations ſur les productions de ces pays. L'or abondoit dans l'Inde, & il avoit rapporté des iſles qu'il avoit viſitées, une aſſez grande quantité de ce métal, pour croire qu'on y en trouveroit des mines. Le

(1) P. Mart. *Epiſt.* 133, 134, 135. Voyez la NOTE XVIII.

coton, autre production des Indes orientales, étoit commun dans ces isles. Le piment lui paroissoit être une espece de poivre d'Inde. Il avoit trouvé une racine assez ressemblante à la rhubarbe, qu'il prenoit pour cette drogue précieuse qu'on supposoit alors être une production particuliere des Indes orientales (1). Les oiseaux qu'il avoit apportés, étoient ornés de plumages de couleurs aussi riches que ceux de l'Asie. L'alligator lui paroissoit le même animal que le crocodille. Toutes ces circonstances déterminerent non-seulement les Espagnols, mais les autres nations de l'Europe, à adopter l'opinion de Colomb. Les pays qu'il avoit découverts furent considérés comme faisant partie de l'Inde, & Ferdinand & Isabelle leur donnerent le nom d'*Indes*, dans la ratification du traité de Santa-Fé, accordée à Colomb à son retour (2). Lorsqu'ensuite l'erreur fut découverte & la vraie situation du nouveau monde

1493.

Connues sous le nom d'Indes occidentales.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. I, cap.* 20. Gomera, *Hist. cap.* 17.

(2) *Vie de Colomb, chap.* 44.

1493. mieux déterminée, il conserva son premier nom : on l'appelle encore *Indes occidentales*, & ses habitans *Indiens*.

Préparatifs pour un second voyage.

Ce nom si séduisant, les échantillons apportés par Colomb de la richesse & de la fertilité de ces pays nouveaux, l'exagération trop naturelle aux voyageurs, que ses compagnons mettoient dans leurs récits, donnerent de si belles espérances, que le goût des découvertes & des entreprises s'anima tout à coup parmi les Espagnols à un point étonnant. Quoique peu accoutumés aux grands voyages de mer, ils montrerent la plus grande impatience pour une seconde expédition. Des volontaires de tous les rangs demandoient à être employés. La belle perspective offerte à leur avidité & à leur ambition, leur faisoit fermer les yeux sur les dangers & la longueur du voyage. Ferdinand lui-même, paroissant avoir oublié son caractere précautionné & son éloignement pour les entreprises hasardeuses, partageoit l'enthousiasme de ses sujets. Il fit faire les préparatifs d'une seconde expédition, & ils

furent achevés avec une promptitude à laquelle les Eſpagnols n'étoient pas accoutumés. Ce nouvel armement, qui paroîtroit aſſez conſidérable même dans notre ſiecle, conſiſtoit en dix-ſept vaiſſeaux, dont quelques-uns étoient d'un très-grand port : il s'embarqua 1500 perſonnes, parmi leſquelles ſe trouvoient beaucoup de gentishommes qui avoient été employés dans des places honorables. Le plus grand nombre devoit reſter dans le pays, & s'étoient pourvus de tout ce qui leur étoit néceſſaire pour ſe défendre & pour former un établiſſement. Ils emportoient toutes les eſpeces d'animaux domeſtiques de l'Europe, toutes les ſemences & toutes les plantes qui paroiſſoient devoir réuſſir ſous le climat des Indes occidentales, avec des uſtenſiles & des outils de toutes ſortes. Enfin il y avoit parmi eux tous les genres d'ouvriers néceſſaires à une colonie qui s'établit (1). 1493.

Droits de l'Eſ-

Cependant quelqu'importans &

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 5. *Vie de Colomb*, *chap.* 45.

1493. pagne ſur le nouveau monde, confirmés par le pape.

bien concertés que fuſſent ces préparatifs, Ferdinand & Iſabelle crurent devoir s'aſſurer par d'autres précautions, la propriété & la poſſeſſion des pays nouvellement découverts. L'exemple des Portugais & la ſuperſtition de ce ſiecle leur faiſoient une néceſſité d'obtenir du pape la conceſſion de ces nouvelles terres. On ſuppoſoit que le pontife, comme vicaire & repréſentant de Jéſus-Chriſt, avoit un droit de ſouveraineté ſur tous les royaumes de la terre. Alexandre VI, ſouillé de tous les crimes qui peuvent déshonorer l'humanité, rempliſſoit alors le ſiege de Rome. Comme il étoit né ſujet de Ferdinand, & que la protection & les ſecours de ce prince pouvoient lui faciliter l'exécution de ſes deſſeins ambitieux pour l'élévation de ſa famille, il accorda ſur le champ au monarque toutes ſes demandes. Par un acte de libéralité qui ne lui coûtoit rien, & qui ſervoit au contraire à étendre l'autorité & les prétentions des papes, il donna à Ferdinand & Iſabelle tous les pays qu'habitoient les infideles, & qu'ils avoient découverts ou découvriroient

dans la ſuite ; & en vertu du pouvoir qu'il prétendoit tenir de Jéſus-Chriſt, il inveſtit la couronne de Caſtille d'un droit ſur de vaſtes régions dont il ignoroit la ſituation & juſqu'à l'exiſtence, loin d'y avoir lui-même aucun titre. Mais comme il falloit éviter que cette conceſſion ne contrariât celle qu'il avoit déjà faite en Portugal, il établit pour limites entr'elles une ligne qu'on ſuppoſeroit tirée d'un pole à l'autre, & paſſant à cent lieues à l'oueſt des Açores ; accordant de nouveau, par la plénitude de ſon pouvoir, aux Portugais, tout ce qui étoit à l'eſt de cette ligne, & donnant aux Eſpagnols tous les pays à l'oueſt (1). Ferdinand avoit fait valoir le déſir d'étendre la foi chrétienne comme un motif de ſa demande au pape ; & dans la bulle, cette raiſon eſt donnée comme la principale de celles qui ont déterminé le pontife. Pour montrer qu'on s'occupoit de ce projet louable, pluſieurs moines, ſous la conduite du P. Boyl, Catalan

1493.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 4. Torquemada, *Mon. Ind. Lib. XVII*, *cap.* 3.

1493. d'une grande réputation dans son état, qu'on revêtit de la dignité de vicaire-apostolique, furent nommés pour accompagner Colomb, & se dévouer à l'instruction des naturels du pays. Les Indiens que Colomb avoit amenés avec lui ayant reçu quelques teintures de la doctrine chrétienne, furent baptisés avec beaucoup de solemnité, le roi lui-même, le prince son fils & les principaux seigneurs de sa cour leur servant de parrains. On sait assez que ces premiers pas du christianisme dans le nouveau monde, n'ont pas mené aussi loin que des hommes pieux le desiroient & qu'ils avoient lieu de l'espérer.

Second voyage de Colomb.

Ferdinand & Isabelle ayant obtenu ainsi un titre qui leur paroissoit incontestable à la souveraineté de tous les pays qu'ils pouvoient découvrir sur une si grande partie du globe, rien ne retarda plus le départ de la flotte. Colomb étoit extrêmement impatient de revoir la colonie qu'il avoit laissée, & de suivre la carriere de gloire qu'il s'étoit ouverte. Il mit à la voile de la baie de Cadix, le 25 septembre, & touchant encore à l'isle Gomera, il

porta au ſud & s'avança dans cette direction plus qu'il n'avoit fait dans ſon premier voyage. Par-là il jouit plus conſtamment du ſecours des vents aliſés qui regnent entre les tropiques, & fut porté vers une grouppe d'iſles ſituées à une grande diſtance à l'eſt de celles qu'il avoit déjà découvertes. Le vingt-ſixieme jour après ſon départ de Gomera, il prit terre à une des *Caraïbes* ou *iſles du Vent*, à laquelle il donna le nom *Deſeada* (la Deſirade), à cauſe du deſir que ſes gens montroient d'aborder à quelque partie du nouveau monde (1). Il découvrit enſuite ſucceſſivement la *Dominique*, *Marie-Galante*, la *Guadeloupe*, *Antigoa*, *Saint-Jean de Porto-Rico*, & pluſieurs autres iſles qu'il trouva ſur ſa route en avançant vers le nord. Elles étoient toutes habitées par ces peuples cruels que Guacanahari lui avoit peints de ſi effrayantes couleurs. Sa deſcription ne parut pas exagérée. Toutes les fois que les Eſpagnols débarquerent, ils furent reçus d'une maniere qui les convainquit de l'eſ-

1493. 2 novembre.

(1) Oviedo, *ap. Ramuſium III*, 85, B.

1493. prit guerrier & de l'audace des Insulaires, & ils découvrirent dans leurs habitations les reſtes des horribles repas dans leſquels ils ſe nourriſſoient des corps de leurs ennemis pris à la guerre.

Il arrive à Hiſpaniola le 22 nov.

Colomb étoit trop empreſſé de ſavoir l'état de ſa colonie, & de lui porter les ſecours dont il ſuppoſoit qu'elle avoit beſoin, pour s'arrêter dans aucune de ces iſles. Il continua donc ſa route vers Hiſpaniola (1). Lorſqu'il arriva à la Nativité où il avoit laiſſé ſes trente-huit hommes, il fut fort étonné de n'en voir aucun ſe montrer & accourir au-devant de leurs compatriotes avec des tranſports de joie. Inquiet de leur ſort & ſoupçonnant ce qui leur étoit arrivé, il prit terre. Tous les naturels du pays qui euſſent pu lui donner quelques nouvelles de ſa colonie, s'enfuirent à ſon approche. Il trouva le fort entierement démoli; des lambeaux d'habillemens Eſpagnols, des débris de

(1) P. Mart. *dec. d. pag.* 15, 18. Herrera, *decad.* 1, *Lib. II, cap* 7. *Vie de Colomb, chap.* 46, &c.

leurs armes & de leurs uſtenſiles répandus autour de lui, ne laiſſerent aucun doute ſur le deſtin malheureux de la garniſon (1). Tandis que les Eſpagnols pleuroient ſur ces triſtes reſtes de leurs malheureux compatriotes, on vit arriver un frere du cacique Guacanahari. Colomb apprit de lui ce qui étoit arrivé après ſon départ de l'iſle. Un commerce ſuivi avec les Eſpagnols avoit diminué peu à peu le reſpect des Inſulaires pour eux. Les Européens, par leur mauvaiſe conduite & leurs violences, avoient bientôt laiſſé voir qu'ils avoient tous les beſoins, toutes les foibleſſes & toutes les paſſions des hommes. Après le départ de Colomb, qui leur en impoſoit par ſa préſence & ſon autorité, la garniſon avoit ſecoué toute eſpece de ſubordination, & oubliant les ſages inſtructions de l'amiral, chaque particulier s'étoit rendu indépendant & s'étoit abandonné, ſans aucun frein, à toutes ſes fantaiſies. L'or, les femmes, les proviſions des inſulaires étoient devenus la proie de

1493.

Sort des Eſpagnols qu'il y avoit laiſſés.

(1) *Hiſt. de cura de los palacios. M. S.*

1493. ces oppreſſeurs. Ils s'étoient portés en petites troupes dans toute l'iſle, exerçant par-tout leur avidité & leur inſolence. Ces violences ſans prétextes avoient à la fin laſſé la patience & excité le courage de ce peuple, malgré ſa douceur & ſa timidité. Le cacique de Cibao, dont les Eſpagnols infeſtoient ſur-tout le territoire, attirés par les mines d'or de ce diſtrict, en avoit ſurpris & fait périr pluſieurs qui parcouroient l'iſle avec autant de ſécurité que ſi les habitans n'euſſent eu aucun ſujet de ſe plaindre d'eux. Il avoit enſuite aſſemblé ſes ſujets, & ayant inveſti le fort, il y avoit fait mettre le feu. Quelques Eſpagnols avoient été tués en s'y défendant; le reſte avoit péri en traverſant un bras de mer pour ſe dérober à l'ennemi. Guacanahari, que tous les excès des Eſpagnols n'avoient pas encore détaché d'eux, avoit pris les armes pour les défendre, & avoit reçu une bleſſure qui le retenoit chez lui.

Conduite prudente de Colomb.

Ce récit ne mettoit pas Guacanahari à couvert de tous les ſoupçons; mais Colomb vit que ce n'étoit pas un moment favorable pour rechercher ſa

conduite avec ſévérité. Il rejetta donc l'avis de pluſieurs de ſes officiers qui vouloient ſe ſaiſir de la perſonne du cacique, & venger la mort des Eſpagnols en attaquant les inſulaires. Il leur fit ſentir la néceſſité de s'aſſurer de l'amitié de quelque prince du pays, pour faciliter l'établiſſement qu'ils projettoient, & leur expoſa le danger de ſoulever contr'eux toute l'iſle, en exerçant une rigueur inutile & déplacée ; au lieu de perdre le tems à venger les injures paſſées, il s'occupa des précautions qui pouvoient en prévenir de nouvelles. Dans cette vue, il fit choix d'une ſituation plus ſaine & plus commode que celle de la Nativité. Il y traça dans une grande plaine, voiſine d'une large baie, le plan d'une ville, & obligeant tous les Eſpagnols de mettre la main à un ouvrage d'où le ſalut commun dépendoit, les maiſons & les remparts furent bientôt en état de les loger & de les mettre en ſûreté. Il donna à cette cité naiſſante, la premiere que les Européens fondoient dans le nouveau monde, le nom d'*Iſabelle*, en 1493.

1493. l'honneur de sa protectrice la reine de Castille (1).

Mécontentement que lui cause son équipage.

Au milieu de ces travaux si nécessaires, Colomb eut à combattre, non-seulement tous les dégoûts & toutes les difficultés qui pouvoient accompagner l'établissement d'une colonie dans un pays inculte, mais, ce qui étoit plus embarrassant encore, la paresse, l'impatience & l'indocilité de ses gens. Le défaut d'activité naturel aux Espagnols, sembloit s'augmenter par l'influence d'un climat chaud qui les énervoit. Plusieurs d'entr'eux étoient des gentilshommes, qui n'ayant jamais soutenu aucun travail de corps, s'étoient engagés dans cette expédition sur les descriptions pompeuses & exagérées de quelques-uns des premiers compagnons de Colomb, ou sur l'idée fausse adoptée par Colomb lui-même, qu'Hispaniola étoit ou le Cipango de Marc-Paul ou l'Ophir d'où Salomon tiroit ces marchandises précieuses qui avoient répandu dans son royaume de si immenses richesses. Mais lorsi-

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 51. Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 10.

qu'au lieu de la moiſſon d'or qu'ils avoient compté recueillir ſans peine, les Eſpagnols virent que cette brillante perſpective s'éloignoit, & que s'ils pouvoient jamais y atteindre, ce ne ſeroit que par des efforts très-lents & par une longue perſévérance de travail & d'induſtrie, la perte de leurs chimériques eſpérances les jetta dans un abattement voiſin du déſeſpoir, & les porta enſuite à un mécontentement général. En vain Colomb s'efforçoit de ranimer leur courage, en leur faiſant obſerver la fertilité du ſol & en leur montrant des morceaux d'or qu'on apportoit chaque jour de différentes parties de l'iſle. Ils n'avoient pas aſſez de patience pour attendre les richeſſes que la terre ne fournit qu'avec le tems & à des intervalles réglés, & ils regardoient l'or lui-même avec dédain, comme étant en trop petite quantité pour ſatisfaire leurs deſirs. L'eſprit de révolte devint général & il ſe fit une conſpiration qui pouvoit être fatale à l'amiral & à ſa colonie. Heureuſement elle fut découverte. Colomb punit quelques-uns des chefs, & envoya les autres

1493.

1493. prisonniers en Espagne. Il y renvoyoit en même-tems douze vaisseaux de transport qui l'avoient accompagné, & demandoit un renfort d'hommes & de nouvelles provisions (1).

1494. Il examine l'état du pays. 12 mars. Cependant, pour prévenir l'oisiveté qui nourrissoit le mécontentement des Espagnols en leur laissant le tems de penser au renversement de leurs espérances, il projetta différentes expéditions dans l'intérieur du pays. Il envoya un détachement sous le commandement d'Alonso d'Ojeda, officier actif & vigilant, pour visiter le district de Cibao, où l'on disoit que l'or étoit en plus grande abondance qu'ailleurs. Il soutint lui-même cette expédition avec une grande partie de ses troupes. Il déploya, dans cette occasion, tout l'appareil militaire pour frapper l'imagination des insulaires. Il marcha enseignes déployées, au son d'une musique guerriere, & faisant voltiger un petit corps de cavalerie, tantôt en avant & tantôt à son arriere-garde. Comme c'étoit la premiere fois que les habitans du nou-

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. II, cap.* 10, 11.

veau monde voyoient des chevaux, l'aſpect de ces animaux les frappa d'admiration & de terreur; impreſſions qu'ils reçurent avec d'autant plus de facilité, qu'ils n'avoient eux-mêmes aucun animal domeſtique, ni aucune idée du ſurcroît de force que l'homme s'étoit donné en ſe ſoumettant le cheval. Ils imaginerent que le cheval & le cavalier ne formoient qu'un ſeul corps animé & un être doué de raiſon. La rapidité de leurs mouvemens leur paroiſſoit inconcevable, & ils ne croyoient point qu'on pût réſiſter à leur impétuoſité & à leur force. Colomb s'efforçoit ainſi d'inſpirer aux inſulaires une grande crainte des Eſpagnols, mais il ne négligeoit pas de gagner auſſi leur confiance & leur amitié. Il ſe conduiſoit avec eux, dans toutes les circonſtances, avec l'intégrité la plus ſcrupuleuſe & la juſtice la plus exacte, & il les traitoit non-ſeulemant avec humanité, mais avec indulgence. La deſcription que les naturels lui avoient faite de Cibao s'étoient trouvée vraie. Ce pays montagneux & ſans culture rouloit l'or dans tous ſes ruiſſeaux, & on y trou- 1494.

1494. voit des grains, dont quelques-uns étoient d'une groſſeur conſidérable. Les Indiens n'avoient jamais ouvert une ſeule mine pour en tirer ce métal. Pénétrer dans les entrailles de la terre & purifier la mine, étoient des opérations au-deſſus de leur induſtrie, & ils ne faiſoient pas aſſez de cas de l'or pour employer tous les efforts de leur induſtrie & de leur eſprit à ſe le procurer en plus grande quantité (1). Tout ce qu'ils en poſſédoient, ils l'avoient recueilli dans le lit des rivieres ou au pied des montagnes, après les pluies abondantes qui tombent entre les tropiques. Mais à toutes ces marques, les Eſpagnols ne pouvoient douter que la terre de ce canton ne renfermât dans ſon ſein des tréſors dont ils ſe flattoient d'être bientôt les maîtres (2). Colomb, pour s'aſſurer la poſſeſſion de cette riche province, y éleva un petit fort, auquel il donna le nom de *Saint-Thomas*, en mémoire de l'incrédulité de ſes gens qui n'avoient pas voulu croire

(1) Oviedo, *Lib. II*, *pag.* 90. A.
(2) P. Martyr, *decad. pag.* 32.

que

que le pays produisît de l'or, jusqu'à ce qu'ils l'eussent vu de leurs yeux & touché de leurs mains (1). 1494.

L'espérance des richesses que pouvoit fournir le pays de Cibao, vint fort à propos pour relever les esprits abattus des Colons qui se trouvoient pressés par des besoins de différens genres. Le fonds de provisions de bouche qu'ils avoient apporté d'Europe, étoit en grande partie consommé. Ce qui en restoit se trouvoit si corrompu par la chaleur & l'humidité du climat, qu'on n'en pouvoit presque faire aucun usage. Les gens du pays cultivoient une si petite quantité de terrein & avec si peu d'industrie, qu'à peine en pouvoient-ils tirer de quoi fournir à leur propre subsistance. Les Espagnols n'avoient pas encore eu le tems de préparer la terre pour lui faire produire des alimens. Ils se voyoient en danger de mourir de faim, & étoient déjà réduits à une très-petite ration. Ils commençoient en même-tems à être

Situation fâcheuse & mécontentement de la colonie.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 12. *Vie de Colomb*, *chap.* 52.

1494. attaqués des maladies particulieres à la zone torride, & dont les ravages ſont toujours plus grands dans les pays ſans culture, où les travaux de l'homme n'ont point ouvert les bois, ſéché les marais & contenu les rivieres dans un lit conſtant. Effrayés de la violence & des ſymptômes du mal, ils accuſoient Colomb & les compagnons de ſa premiere expédition qui, par leurs deſcriptions pompeuſes d'Hiſpaniola, les avoient engagés à quitter leur patrie pour un pays barbare & ſtérile, où ils alloient périr de faim ou de maladie. Pluſieurs des officiers & des colons les plus diſtingués adoptoient & répétoient ces plaintes ſéditieuſes au lieu de les arrêter. Le P. Boyl, vicaire-apoſtolique, étoit un de ceux qui parloient contre Colomb avec le plus d'inſolence. Il fallut toute l'autorité & toute l'adreſſe de l'amiral pour rétablir la tranquillité & la ſubordination. Il employa alternativement les menaces & les promeſſes; mais rien ne contribua plus à adoucir les mécontens, que l'eſpoir de trouver dans les mines de Ciba des tréſors qui les dédommageroient

de leurs ſouffrances, & qui effaceroient de leur mémoire juſqu'au ſouvenir de leurs premiers malheurs. 1494.

Lorſque Colomb, par ſes ſoins & ſa prudence eut ramené l'ordre & la paix, il crut pouvoir quitter l'iſle & pourſuivre ſes découvertes. Il vouloit ſur-tout s'aſſurer ſi ces nouvelles contrées tenoient à quelques régions de la terre déjà connues, ou ſi elles en étoient une portion abſolument ſéparée. Il co[illegible], en ſon abſence, le gouvernement de l'iſle à ſon frere D. Diego, aidé d'un conſeil d'officiers. Il donna le commandement d'un corps de troupes à D. Pedro Margarita, qu'il chargea de viſiter les différentes parties de l'iſle, & d'y établir l'autori[illegible] des Eſpagnols; après avoir laiſſé à l'un & à l'autre des inſtructions très-détail ées ſur la conduite qu'ils devoient tenir, il leva l'ancre le 24 avril, avec un vaiſſeau & deux petites barques. Pendant un voyage de cinq mois entiers, il fut éprouvé par toutes les ſortes de dangers auxquels un navigateur peut être expoſé, ſans faire aucune découverte importante que celle de la Jamaïque. En

Colomb tente de nouvelles découvertes.

1494. rangeant la côte ſud de Cuba (1), il ſe trouva engagé dans un labyrinthe formé par un nombre infini de petites iſles qu'il appella *le jardin de la reine*. Dans cette route inconnue, au travers des rochers & des écueils, il fut ſouvent retardé par des vents contraires, aſſailli de tempêtes furieuſes & de ces orages accompagnés d'éclairs & de tonnerre qui ne ceſſent preſque pas entre les tropiques. A la fin ſes proviſions s'épuiſerent. Sa troupe excédée de fatigue & de faim, murmuroit, menaçoit, étoit prête à ſe porter contre lui aux plus violentes extrêmités. Environné de dangers de toute eſpece, il étoit obligé de veiller ſans ceſſe, de voir tout par ſes yeux, de donner tous les ordres & de préſider à leur exécution. Jamais navigateur n'eut autant d'occaſion d'étendre ſon expérience & ſes lumieres, & elles furent le ſalut de ſa petite eſcadre; mais une ſi longue fatigue de corps & une application d'eſprit ſi ſoutenue, l'emportant ſur la force naturelle de ſa conſtitution, le con-

(1) Voyez la NOTE XIX.

duisirent à une fievre violente qui se termina par une létargie dans laquelle il perdit la mémoire & le sentiment, & fut sur le point de perdre la vie (1). 1494.

Mais à son retour à *Isabelle*, la joie qu'il éprouva en y trouvant son frere Barthelemi, contribua beaucoup à son rétablissement. Treize ans s'étoient écoulés depuis la séparation de deux freres que les mêmes goûts & les mêmes talens unissoient d'un étroite amitié, sans qu'ils eussent eu pendant ce tems aucun commerce l'un avec l'autre. Barthelemi après avoir abandonné sa négociation à la cour d'Angleterre, étoit retourné en Espagne par la France. Il avoit appris à Paris la nouvelle des découvertes étonnantes de Colomb, & avoit sçu qu'il se disposoit à partir pour sa seconde expédition. Malgré la promptitude qu'il mit à son voyage, il n'arriva en Espagne qu'après le départ de l'amiral. Ferdinand & Isabelle le reçurent avec la considération que méritoit le

27 Septembre. A son retour à Isabelle, il y trouve son frere Barthelemi.

(1) *Vie de Colomb, chap.* 54. Herrera, *decad.* 1, *lib. II, cap.* 13, 14. P. Martyr, *decad. pag.* 34, *&c.*

1491. frere d'un homme qui leur rendoit de si grands services ; & pensant avec raison que ce seroit une grande joie pour Colomb que de le revoir, ils lui donnerent le commandement de trois vaisseaux destinés à porter des provisions à la colonie d'*Isabelle*.

Les Indiens prennent les armes contre les Espagnols.

Barthelemi ne pouvoit arriver dans des circonstances où Colomb eût un plus grand besoin d'un ami qui l'assistât de ses conseils & qui partageât avec lui les soins du commandement. Les provisions qu'il avoit apportées d'Europe étoient un foible secours pour les besoins des Espagnols, & ne pouvoient les défendre long-tems des horreurs de la famine. L'isle ne leur fournissoit pas de quoi y suppléer. Ils étoient en même-tems menacés d'un danger plus grand encore & plus prochain. Après le départ de Colomb, les soldats qui étoient sous les ordres de Margarita, avoient secoué toute discipline & toute subordination. Au lieu de suivre les sages instructions de l'amiral, ils se dispersoient dans toute l'isle, vivant à discrétion chez les Indiens, pillant leurs provisions, s'emparant de leurs femmes & traitant

ces hommes doux & paisibles avec toute l'insolence & la tyrannie militaire (1). 1494.

Tant que les Indiens avoient pu espérer que leurs souffrances finiroient par le départ volontaire de leurs oppresseurs, ils s'étoient soumis en silence & avoient dissimulé leur désespoir. Mais ils s'étoient enfin apperçus que bientôt ils ne pourroient plus secouer le joug. Les Espagnols avoient bâti une ville, & l'avoient environnée de remparts. Ils avoient construit des forts en différens endroits, enclos & semé quelques terreins. Ils paroissoient venus, non plus simplement pour visiter l'isle, mais pour s'y établir. Quoique le nombre de ces étrangers ne fût pas considérable, les Indiens avoient une culture si imparfaite & si strictement mesurée sur leur propre consommation, qu'il ne leur étoit pas possible de fournir à la subsistance de ces nouveaux hôtes. Indolens & sans activité, d'un tempéramment naturellement foible & énervé encore par la chaleur du climat,

(1) P. Martyr, *decad. pag.* 47.

1494. ils se contentoient d'une très-petite quantité de nourriture. Une poignée de maïs, un petit morceau d'un pain insipide fait avec la cassave, suffisoient pour nourrir des hommes dont les forces n'étoient épuisées ni par les travaux du corps ni par ceux de l'esprit. Les Espagnols, quoiqu'un des peuples de l'Europe les plus sobres, leur sembloient voraces à l'excès. Ces pauvres gens voyant qu'un Espagnol consommoit la nourriture de plusieurs Indiens, les regardoient comme des hommes insatiables, & supposoient qu'ils avoient abandonné leur patrie, parce qu'elle ne leur fournissoit pas de quoi satisfaire leur faim immodérée, & qu'ils étoient venus parmi eux pour y chercher à subsister (1). Mais ce n'étoit pas seulement la crainte de voir consommer tous leurs vivres par des hommes aussi voraces, qui leur en faisoit desirer le départ; les injures qu'ils en recevoient tous les jours, augmentoient bien plus encore cette impatience. Après avoir attendu inutilement le départ

(1) Herrera, *dec. ad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 17.

des Eſpagnols, ils conçurent que pour éloigner la deſtruction dont ils étoient menacés, ſoit par la famine, ſoit par les exactions de leurs tyrans, il leur étoit néceſſaire de ranimer leur courage, de les attaquer avec toutes leurs forces réunies, & de les chaſſer de l'établiſſement qu'ils avoient formé par la violence. 1494.

Guerre avec les Indiens.

Telles étoient les diſpoſitions générales des Indiens, lorſque Colomb revint à *Iſabelle*. Déſeſpérés des injuſtices & des outrages qu'ils éprouvoient de la part des Eſpagnols, & enflammés d'une rage dont leur caractere doux & patient ne paroiſſoit pas ſuſceptible, ils n'attendoient qu'un ſignal de leur chef pour tomber tous à la fois ſur la colonie. Les Eſpagnols qui s'écartoient, étoient ſouvent ſurpris & ne revenoient plus. La crainte du danger réunit enfin les eſprits & rétablit l'autorité de Colomb. On ne vit de ſalut que dans une entiere confiance en ſa ſageſſe. Il devenoit néceſſaire de recourir aux armes contre les Indiens, ce que Colomb avoit évité juſqu'alors avec le plus grand ſoin : quelqu'inégal que pût paroître

1494. le combat entre les habitans du nouveau monde, nuds, armés seulement de massues, de bâtons durcis au feu, de sabres de bois, de frondes, de flêches, dont la pointe étoit d'os de poissons, & des Européens accoutumés à la discipline & pourvus de tous les instrumens de destruction connus alors en Europe, la situation des Espagnols n'étoit pourtant pas sans danger. La prodigieuse supériorité du nombre des Indiens compensoit beaucoup d'avantages. Une poignée d'hommes avoit à se défendre contre toute une nation. Un événement malheureux, ou un simple délai, si le sort des armes ne décidoit pas la guerre sur le champ, pouvoit devenir également funeste. Colomb convaincu que tout dépendoit de la vigueur & de la rapidité de ses opérations, assembla
1495. tout de suite ses troupes. Elles étoient réduites à un très-petit nombre; les maladies causées par la chaleur & l'humidité du pays avoient fait de grands ravages. L'expérience n'avoit pas encore montré aux Européens les remedes du mal, ni les précautions nécessaires pour s'en garantir. Les deux

tiers des premiers aventuriers étoient morts & pluſieurs de ceux qui reſtoient étoient incapables de ſervice (1). Le corps de troupes qui entra en campagne conſiſtoit ſeulement en deux cens hommes de pied, vingt chevaux & vingt grands chiens : on peut ſans doute trouver étrange d'entendre faire mention de chiens comme faiſant partie d'une armée ; mais ces animaux n'étoient pas les ennemis les moins redoutables pour des Indiens nuds & timides. Tous les caciques de l'iſle, ſi l'on en excepte Guacanahari qui demeura toujours attaché aux Eſpagnols, avoient raſſemblé leurs forces qui montoient, ſi nous en croyons les hiſtoriens Eſpagnols, à cent mille hommes. Au lieu de tenter d'attirer leurs ennemis dans l'épaiſſeur de leurs bois & dans les défilés de leurs montagnes, ils eurent l'imprudence de prendre leur poſte à Vega-Réal, la plus grande plaine du pays. Colomb ne leur donna pas le tems de s'appercevoir de leur erreur & de changer leur poſition. Il les attaqua pendant la

1495. 24 mars.

(1) *Vie de Colomb. chap.* 61.

1495. nuit, tems où les troupes indiſciplinées ſont le moins capables d'agir avec quelque concert. La victoire lui fut aiſée & ne lui coûta point de ſang. Le bruit des armes à feu & la charge impétueuſe de la cavalerie remplirent les Indiens de terreur, & les chiens, lâchés à propos, ajoutèrent tellement à leur trouble & à leur conſternation, qu'ils jetterent bas leurs armes, & laiſſerent le champ de bataille ſans faire la moindre réſiſtance. On en tua beaucoup. On en fit priſonniers un plus grand nombre, qu'on réduiſit en eſclavage (1). Le reſte perdit dès ce moment tout eſpoir & toute penſée de réſiſter déſormais à des hommes qu'ils regardoient comme invincibles.

On impoſe une taxe ſur les Indiens.

Colomb employa pluſieurs mois à parcourir toute l'iſle & à la ſoumettre, ſans trouver aucune réſiſtance. Il impoſa un tribut ſur chaque Indien au-deſſus de l'âge de quatorze ans. Tous ceux qui habitoient dans les parties de l'iſle où l'on trouvoit de l'or, étoient obligés de fournir, tous les

(1) Voyez la Note XX.

trois mois, autant de poudre d'or qu'en tient un grelot de faucon. Les autres devoient fournir vingt-cinq livres de coton. C'eſt-là la premiere taxe réguliere qui ait été impoſée ſur les Indiens, & elle a ſervi de baſe & d'exemple à des exactions encore plus onéreuſes. Colomb s'écartoit en cela des maximes de douceur qu'il avoit juſqu'alors ſuivies & recommandées; mais à cette époque on intriguoit puiſſamment contre lui à la cour, pour ruiner ſon crédit & décrier ſes opérations. On rendoit des comptes très-déſavantageux de lui-même, & des pays qu'il avoit découverts. Margarita & le P. Boyl étoient retournés en Eſpagne; & pour juſtifier leur conduite & ſatisfaire leur reſſentiment, ils n'épargnoient aucun moyen de lui nuire. Beaucoup de courtiſans voyoient avec envie ſa réputation & ſon crédit croître de jour en jour. Fonſeca, archidiacre de Séville, chargé de la direction principale des affaires de l'Inde, avoit conçu une telle prévention contre Colomb, pour des raiſons que les écrivains du tems ne font pas connoître, qu'il écoutoit 1495.

1495. avec la plus grande partialité toutes les plaintes qu'on faiſoit de l'amiral. Il étoit difficile à un étranger ſans amis, ſans expérience dans les intrigues de cour, de réſiſter à une cabale ſi forte. Colomb vit qu'il n'y avoit qu'un moyen de ſoutenir ſon crédit & de réduire ſes adverſaires au ſilence, c'étoit de fournir une aſſez grande quantité d'or, non-ſeulement pour juſtifier ce qu'il avoit annoncé des richeſſes du pays, mais pour engager Ferdinand & Iſabelle à pourſuivre l'exécution de ſes plans. Tel fut le motif qui le détermina à impoſer cette peſante taxe ſur les Indiens, & à en exiger le paiement avec une extrême rigueur. C'eſt tout ce qu'on peut dire pour l'excuſer, autant qu'il eſt poſſible, de s'être écarté en cette occaſion de la douceur & de l'humanité avec leſquelles il avoit juſqu'alors traité les malheureux Indiens (1).

Effets funeſtes de l'établiſſement de la taxe

Le travail, l'attention & la prévoyance qu'impoſoit aux Indiens l'obligation de payer ce tribut, étoient des maux intolérables pour des hom-

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 17.

mes acoutumés à paſſer leurs jours dans l'indolence ſans aucun ſoin de l'avenir. Ils étoient incapables d'une induſtrie ſi réguliere & ſi continue ; & cette ſervitude leur parut ſi cruelle, que pour ſecouer ce joug ils eurent recours à un expédient qui montre tout l'excès de leur déſeſpoir. Ils firent le projet d'affamer ces oppreſſeurs qu'ils n'oſoient plus combattre, & d'après l'opinion qu'ils avoient conçue de la voracité des Eſpagnols, ils ne douterent pas du ſuccès. Ils ſuſpendirent toute culture. Ils ne ſemerent point de maïs. Ils arracherent toutes les racines de manioc qui étoient plantées, & ſe retirant dans les parties les plus inacceſſibles de leurs montagnes, ils abandonnerent la plaine inculte à leurs ennemis. Cette réſolution déſeſpérée ne produiſit qu'une partie de l'effet qu'ils en attendoient. Les Eſpagnols furent réduits aux dernieres extrêmités ; mais ils reçurent ſi à propos des ſecours d'Europe & trouverent tant de reſſources dans leur induſtrie & leur intelligence, qu'ils ne perdirent pas beaucoup d'hommes. Les malheureux Indiens furent les victimes

1495.

1495. de leur mauvaiſe politique. Confinés dans des montagnes ſtériles, ſans aucune nourriture que les productions ſpontanées de la terre, ils ſentirent bientôt toutes les horreurs de la famine, qui fut ſuivie de maladies contagieuſes; & dans le cours de quelques mois, plus du tiers des inſulaires périt après avoir éprouvé tous les genres de calamités.

Intrigues contre Colomb à la cour d'Eſpagne.

Tandis que Colomb jettoit ainſi les fondemens de la grandeur Eſpagnole dans le nouveau monde, ſes ennemis travailloient ſans relâche à le priver de la gloire & des récompenſes auxquelles ſes ſervices & ſes travaux lui donnoient tant de droits. Les difficultés qui accompagnent toujours un nouvel établiſſement, les maladies cauſées par un climat mal-ſain, les malheurs attachés à un voyage dans des mers inconnues, tout fut repréſenté comme les effets de ſon ambition imprudente & inquiete. Son attention à conſerver la diſcipline & la ſubordination, fut appellée rigueur exceſſive; & les châtimens dont il avoit puni la mutinerie & le déſordre, furent regardés comme autant d'actes

de cruauté. Ces accuſations prirent tant de crédit dans une cour ombrageuſe, qu'on nomma un commiſſaire chargé de ſe tranſporter à Hiſpaniola, & d'y examiner la conduite de Colomb. Ses ennemis obtinrent qu'on confieroit cet emploi important à Aguado, valet de chambre du roi, qu'ils propoſerent bien moins pour ſa capacité que pour ſon dévouement à leurs intérêts. Enflé de ſon élévation ſubite, Aguado déploya dans l'exercice de ſon miniſtere, la ſotte importance & l'inſolence ridicule, ordinaires aux petits eſprits lorſqu'ils ſe voyent revêtus de dignités qu'ils n'oſoient eſpérer & chargés d'emplois au-deſſus de leurs forces. Il écouta avidemment non-ſeulement les Eſpagnols mécontens, mais même les Indiens. il encouragea les uns & les autres à produire leurs griefs, bien ou mal-fondés. Il fomenta l'eſprit de diſſenſion dans l'iſle, & ne fit aucun réglement qui pût remédier à des abus dont il vouloit faire des crimes à l'adminiſtration de Colomb. Colomb ſentit vivement combien ſa ſituation ſeroit humiliante s'il demeuroit dans

1495.

1495. le pays où un juge si prévenu observoit toutes ses démarches & affoiblissoit son autorité ; il prit donc la résolution de retourner en Espagne, dans le dessein de mettre sous les yeux de Ferdinand & d'Isabelle un récit exact de tout ce qui s'étoit passé, sur-tout dans les démêlés qu'il avoit eus avec ses ennemis, espérant obtenir de leur équité & de leur discernement une décision juste & favora-
1496. ble. Il remit l'administration de la colonie, en son absence, à D. Barthelemi son frere, avec le titre d'*Adelantado*, ou lieutenant-gouverneur. Par un choix moins heureux & qui devint la source de beaucoup de calamités pour la colonie, il nomma François Roldan président de la cour de justice, avec des pouvoirs très-étendus (1).

Colomb revient en Espagne.

En revenant en Europe, Colomb prit une route toute différente de celle qu'il avoit suivie à son premier voyage. Il fit voile directement à l'est d'Hispaniola, sous le parallele du vingt-

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. II*, *cap.* 18. *Lib. III*, *cap.* 1.

deuxieme degré de latitude ; car l'expérience n'avoit pas encore montré aux navigateurs la méthode plus sûre & plus prompte de porter au nord pour trouver les vents du sud-oueſt. Ce malheureux choix qu'on ne peut guere regarder comme une faute de la part de l'amiral, dans un tems où la navigation de l'ancien monde au nouveau étoit encore dans l'enfance, l'expoſa à des dangers & à des travaux infinis, en le forçant de lutter continuellement avec les vents aliſés qui ſoufflent conſtamment de l'eſt entre les tropiques. Malgré l'extrême difficulté de cette navigation, il ſuivit ſa route avec ſa patience & ſa fermeté ordinaires, mais il fit ſi peu de chemin, qu'après trois mois il ne voyoit pas encore la terre. A la fin ſes proviſions commencerent à s'épuiſer. L'équipage & lui-même étoient réduits à ſix onces de pain par jour pour chaque perſonne. Mais dans cette extrême détreſſe, l'amiral conſerva l'humanité de ſon caractere, & refuſa de céder aux preſſantes ſollicitations de ſes gens qui propoſoient de manger les Indiens qu'ils avoient à bord, 1496.

1496. ou de les jetter à la mer pour diminuer le nombre des bouches. Il leur représenta que ces pauvres gens étoient des hommes, réduits par une calamité commune à la même condition qu'eux & ayant droit à partager le même sort. Son autorité & ses remontrances écarterent ces idées féroces suggérées par le désespoir ; & elles n'eurent pas le tems de renaître, car on vit bientôt la côte d'Espagne, & toutes les craintes & toutes les souffrances disparurent (1).

Sa réception à la cour d'Espagne.

Colomb parut à la cour avec la confiance tranquille, mais modeste, d'un homme qui se regarde non-seulement comme irréprochable, mais encore comme ayant rendu d'importans services. Ferdinand & Isabelle, honteux de leur facilité à écouter des accusations frivoles ou mal-fondées, le reçurent avec des marques de considération si distinguées, que ses ennemis demeurerent couverts de confusion ; leurs plaintes & leurs calomnies ne furent plus écoutées. L'or, les

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 1. *Vie de Colomb*, *chap.* 64.

perles, le coton & d'autres marchandiſes précieuſes que Colomb produiſit, parurent réfuter pleinement les propos que les mécontens avoient tenus ſur la pauvreté du pays. En ſoumettant les Indiens à la couronne & en leur impoſant une taxe réguliere, il avoit donné à l'Eſpagne une multitude de nouveaux ſujets, & fondé pour elle un revenu qui paroiſſoit devoir être conſidérable. Les mines qu'il avoit trouvées étoient une autre ſource de richeſſe encore plus abondante, & quelque ſolides que fuſſent ces avantages, Colomb les repréſentoit ſeulement comme des préludes à d'autres acquiſitions, & comme un garant de découvertes plus importantes qu'il méditoit, & auxquelles les précédentes devoient infailliblement le conduire (1). 1496.

Ces conſidérations attentivement méditées, firent une grande impreſſion, non-ſeulement ſur Iſabelle qui étoit flattée d'être la protectrice de toutes les entrepriſes de Colomb, mais

¶ On fait un plan plus régulier pour l'établiſſement d'une colonie.

(1) *Vie de Colomb. chap.* 65. Herrera, *decad.* 1, *Lib. III, cap.* 1.

1496. ſur Ferdinand même qui, ayant rejetté d'abord ſes projets, étoit plus diſpoſé à ſe défier de leur ſuccès. L'un & l'autre ſe déterminerent à pourvoir la colonie d'Hiſpaniola de tout ce qui étoit néceſſaire pour en achever l'établiſſement, & à donner à Colomb une nouvelle eſcadre pour aller à la recherche des autres pays dont il regardoit l'exiſtence comme inconteſtable. Tous les préparatifs ſe firent de concert avec l'amiral. Le premier voyage n'avoit eu pour objet que la découverte du nouveau monde ; dans le ſecond on s'étoit propoſé de faire un établiſſement ; mais les meſures priſes pour le former avoient été inſuffiſantes ou rendues inutiles par l'eſprit de mutinerie des Eſpagnols & par des incidens imprévus que différentes cauſes avoient produits. On vouloit dreſſer & ſuivre un nouveau plan pour une colonie réguliere, qui pût ſervir de modele à tous les établiſſemens ſemblables qu'on feroit dans la ſuite. Chaque article fut peſé & reglé avec une attention ſcrupuleuſe. On fixa le nombre des colons qui s'embarqueroient

Il y en avoit de tous les ordres & de toutes les professions, & le nombre en étoit déterminé d'après l'utilité de chaque classe & les besoins de la colonie. On devoit aussi emmener des femmes. On s'étoit convaincu que dans un pays où la disette de vivres avoit causé tant de désastres, le premier soin devoit être d'obtenir des subsistances par la culture ; l'on y faisoit passer un grand nombre de cultivateurs. Enfin comme les Espagnols ne pensoient alors à tirer aucun profit de la multiplication & de la vente de ces productions du nouveau monde, qui ont depuis été pour l'Europe la source de tant de richesses ; & comme toutes leurs vues & toutes leurs espérances se portoient sur les métaux précieux que les mines déjà découvertes devoient leur fournir, on envoyoit une troupe d'ouvriers habiles dans l'art d'exploiter & de traiter les mines. Tous ces émigrans devoient recevoir du roi leur paie & leur subsistance pendant quelques années (1) 1496.

Jusques-là ces dispositions étoient Défaut dans ce plan.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 2.

1496. sages & convenables à l'objet qu'on avoit en vue ; mais on prévoyoit qu'il seroit bien difficile de trouver beaucoup d'Espagnols qui voulussent aller s'établir dans un pays dont le climat avoit été funeste à un si grand nombre de leurs compatriotes. Colomb proposa de transporter à Hispaniola & de faire travailler aux mines les malfaiteurs qu'on condamnoit aux galeres, ou même à la mort, lorsque les crimes dont ils étoient convaincus n'étoient pas d'une nature atroce. Cet avis ouvert, sans beaucoup de réflexion, fut adopté de même. On vuida les prisons d'Espagne pour peupler la colonie, & les juges furent autorisés à condamner désormais en certains cas à la déportation. Il étoit pourtant aisé de voir que ce n'est pas sur une pareille base qu'on peut élever l'édifice d'une société durable. L'industrie, la sobriété, la patience, la confiance mutuelle entre les colons, sont d'une nécessité indispensable dans un établissement naissant, où la bonté des mœurs doit contribuer au maintien de l'ordre beaucoup plus que la force & l'autorité

rité des loix. Cette corruption une fois introduite dans le corps politique, ne pouvoit manquer de l'infecter bientôt dans toute sa masse, & de produire les plus grands maux. C'est ce que les Espagnols éprouverent & ce qu'ont éprouvé aussi les autres nations Européennes qui, ayant successivement adopté cette pratique, en ont ressenti de funestes effets qu'elles ne peuvent attribuer à aucune autre cause (1). 1496.

Quoique Colomb eût obtenu très-promptement & sans peine de Ferdinand & d'Isabelle leur approbation pour toutes les parties du plan qu'il avoit proposé, lorsqu'il fallut le mettre à exécution, il essuya des retardemens qui auroient lassé la patience d'un homme moins accoutumé que lui à rencontrer des difficultés & à les surmonter. Ces délais furent en partie l'effet de cette lenteur & de ces formes fastidieuses que les Espagnols mettent dans toutes les affaires, & en partie de l'épuisement L'armement essuie beaucoup de retardemens.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 2 Touron, *Hist. génér. de l'Amér.* 1, *pag* 51.

1496. où se trouvoient les finances par les dépenses excessives qu'avoit occasionné le mariage du fils unique de Ferdinand & d'Isabelle, avec Marguerite d'Autriche, & celui de Jeanne leur seconde fille, avec l'archiduc Philippe (1); mais ce fut sur-tout l'ouvrage des artifices & de la méchanceté des ennemis de Colomb. Étonnés de l'accueil qu'il avoit reçu de ses souverains à son retour & contenus par sa présence, ils laissèrent passer le flot de la faveur contre lequel ils sentoient qu'il leur étoit impossible de lutter. Mais leur haine étoit trop profonde pour demeurer dans l'inaction; ils reprirent bientôt courage, & aidés du secours de Fonseca, ministre des affaires de l'Inde, qui venoit d'être fait évêque de Badajos, ils traversèrent par tant d'obstacles les préparatifs de Colomb, qu'il s'écoula une année entiere avant qu'il pût avoir deux vaisseaux pour porter à sa colonie une partie des secours qu'on lui destinoit (2), & presque deux ans

(1) Pet. Mart. *Epist.* 168.
(2) *Vie de Colomb*, *chap.* 65.

avant que la petite escadre dont il devoit prendre le commandement fût en état de mettre en mer (1). 1493.

L'armement consistoit seulement en six vaisseaux d'un port médiocre & assez mal pourvus pour un voyage si long & si dangereux. Colomb alloit prendre une route différente de toutes celles qu'il avoit jusqu'alors suivies. Comme il étoit persuadé que les riches contrées de l'Inde étoient situées au sud-ouest des pays qu'ils avoient découverts, il se proposoit, pour y arriver, de faire voile des Canaries ou des isles du Cap-verd directement au sud, jusqu'à ce qu'il eût dépassé la ligne & alors de tourner à l'oueſt, espérant de trouver dans cette route le secours des vents qui soufflent invariablement entre les tropiques. Plein de cette idée, il mit à la voile & toucha d'abord aux Canaries, d'où il dépêcha trois de ses navires pour porter de nouveaux secours à Hispaniola. Il gagna ensuite les isles du Cap-verd, & continua sa route au sud avec les trois autres. Il ne se passa rien de re- Troisieme voyage de Colomb. 30 mai. 4 juillet.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 9.

1498. marquable jusqu'à ce qu'il fût arrivé à cinq degrés de la ligne. Là il fut arrêté par un calme ; il éprouva en
19 juillet même-tems une si excessive chaleur, que les tonneaux de vin éclatoient ou laissoient écouler la liqueur, & que les provisions se gâtoient (1). Les Espagnols qui ne s'étoient jamais avancés si loin au sud, craignoient que les vaisseaux ne prissent feu, & commençoient à croire ce qu'avoient dit de la zone torride les anciens, qui la regardoient comme inhabitable. Des pluies vinrent à propos pour les rassurer un peu, mais sans diminuer beaucoup la violence de la chaleur, quoiqu'elles fussent continuelles & qu'il fût difficile de rester sur le pont.

L'amiral qui avoit dirigé toutes les manœuvres du voyage avec sa vigilance ordinaire se trouva si épuisé par la fatigue & le défaut du sommeil, qu'il fut saisi d'un violent accès de goutte, accompagné de fievre. Toutes ces circonstances le forcerent de céder aux instances de ses gens, & de changer sa route pour porter au nord-

(1) P. Martyr. *decad. pag.* 79.

oueſt & toucher quelqu'une des iſles Caraïbes où il pourroit ſe réparer & prendre quelques proviſions. 1498.

Le premier août, le matelot de garde ſur la hune excita dans l'équipage une ſurpriſe agréable, en criant *terre*. On gouverna de ce côté, & l'on découvrit une iſle conſidérable que l'amiral appella iſle de la *Trinité*, nom qu'elle conſerve encore aujourd'hui. Elle eſt ſituée ſur la côte de la Guiane près de l'embouchure de l'Orenoque. Cette riviere, quoique du troiſieme ou quatrieme ordre pour la grandeur parmi celles du nouveau monde, ſurpaſſe de beaucoup toutes celles de notre hémiſphère. Elle porte à l'océan une maſſe d'eau ſi énorme & coule avec tant d'impétuoſité, que lorſqu'elle rencontre la marée qui, ſur cette côte, monte à une très-grande hauteur, il ſe fait un choc qui éleve & agite les flots d'une maniere ſurprenante & terrible. La rapidité du fleuve le fait triompher dans ce combat, & on le voit porter ſes eaux à pluſieurs lieues dans l'océan ſans les y mêler (1). Avant d'avoir pu connoître

Il découvre le continent de l'Amérique.

(1) Gumilla, *Hiſt. de l'Orenoque*, *tom. I*, *pag.* 14.

1498. le danger, Colomb se trouva entre ce terrible courant & les vagues agitées ; il n'échappa qu'avec beaucoup de difficulté par un détroit qui lui parut si dangereux, qu'il l'appella *la bouche du dragon*. Lorsque le danger fut passé, il vit dans l'objet même qui l'avoit si fort effrayé, des motifs d'espérance & de consolation. Il conjectura avec beaucoup de justesse qu'une si grande riviere ne pouvoit pas être fournie par une isle, & qu'elle devoit couler au travers d'un très-grand continent, & il ne douta pas que ce ne fût celui qu'il cherchoit depuis si long-tems. Plein de cette idée, il navigua à l'oueſt, le long de la côte des provinces qui sont aujourd'hui connues sous les noms de Paria & de Cumana. Il prit terre en différens endroits, & eut quelque commerce avec les habitans, dont les traits & les mœurs lui parurent ressembler à ceux des Indiens d'Hispaniola. Ils portoient des ornemens d'or en petites plaques, & des perles très-belles qu'ils échangerent volontiers pour de petites merceries d'Europe. Ils sembloient avoir plus d'intelligence & de courage que les

habitans des isles. On y voyoit des quadrupèdes de différentes especes, & une variété d'oiseaux & de fruits (1). L'amiral fut si transporté de la beauté & de la fertilité du pays, que plein de cet enthousiasme qui accompagne ordinairement la passion des découvertes, il imagina que c'étoit-là le paradis terrestre de l'écriture, que Dieu avoit donné à l'homme pour y habiter tant que son innocence le rendroit digne d'un si beau séjour (2). C'est ainsi que Colomb eut la gloire non-seulement de faire connoître au genre humain l'existence d'un nouveau monde, mais d'étendre beaucoup cette découverte & de conduire le premier les Espagnols au vaste continent qui est devenu la plus considérable partie de leur empire & la principale source de leurs richesses. Le mauvais état de ses vaisseaux, le manque de vivres, ses infirmités & l'impatience de ses gens ne lui per- 1498.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 9, 10, 11. *Vie de Colomb*, *chap.* 66, 74.

(2) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 12. Gomera, *chap.* 84. Voyez la NOTE XXI.

1498. mirent pas de pouſſer plus loin ſa découverte. Il ne put ſe diſpenſer de regagner Hiſpaniola. En ſon chemin il découvrit les iſles de Cubagua & de Margarita, devenues conſidérables par la pêche des perles. En arrivant à Hiſpaniola, il étoit épuiſé de fatigues & de maladies ; mais les affaires de la colonie étoient dans une ſituation qui ne lui permettoit pas d'y jouir du repos dont il avoit un ſi grand beſoin.

30 août.

Etat d'Hiſpaniola à ſon arrivée.

Pendant ſon abſence, ce pays avoit éprouvé beaucoup de révolutions. Son frere l'Adelentade, en conſéquence des conſeils que lui avoit donnés Colomb avant ſon départ, avoit tranſporté la colonie d'Iſabelle dans un lieu commode de l'autre côté de l'iſle. Il avoit jetté les fondemens de Saint-Domingue (1), qui a été long-tems la ville la plus conſidérable que les Européens euſſent dans le nouveau monde, & le ſiege de tous les tribunaux ſuprêmes de la cour d'Eſpagne en Amérique. Dès que les Eſpagnols y furent établis, l'Adelentade, pour les empêcher de languir

(1) Pet. Martyr, *decad. pag.* 56.

dans l'inaction & leur ôter le loisir de former de nouvelles cabales, parcourut les parties de l'isle que son frere n'avoit pas encore visitées ou assujetties. Les Indiens, hors d'état de faire aucune résistance, se soumirent par-tout aux tributs qui leur furent imposés; mais ils trouverent bientôt le joug si insupportable, que tout redoutables qu'étoient pour eux les Espagnols, ils prirent les armes contre leurs oppresseurs. 1498.

Révolte de Roldan.

Cette révolte n'étoit pourtant pas fort à craindre de la part de ces pauvres Indiens timides, nuds & désarmés. Mais pendant que l'Adelentade étoit en campagne, il en éclata une autre plus dangereuse parmi les Espagnols eux-mêmes. Roldan en étoit le chef, cet homme que Colomb avoit placé dans un poste qui le constituoit gardien de l'ordre & de la tranquillité publique. Un caractere turbulent & une ambition aveugle, le porterent à cette démarche indigne de son rang, & les motifs qu'il en donnoit à ses compatriotes étoient frivoles & sans fondement. Il accusoit Colomb & ses deux freres d'arrogance & de sévérité,

1498. Ils avoient pour but, disoit-il, de se faire dans le pays un état indépendant de la cour d'Espagne ; ils avoient fait périr une partie des Espagnols de faim & de fatigue, afin de pouvoir plus aisément réduire le reste à la soumission ; enfin, il étoit honteux pour des Castillans de demeurer esclaves, soumis & dociles, de trois aventuriers Gênois. Les hommes ont tant de penchant à imputer les maux qu'ils souffrent à la mauvaise conduite de ceux qui les gouvernent, & une nation voit toujours avec tant de jalousie & de mécontentement l'élévation d'un étranger, que les insinuation de Roldan firent une impression profonde sur ses compatriotes ; son rang & la considération dont il jouissoit y ajoutoient beaucoup de poids. Un grand nombre d'Espagnols le reconnurent pour chef, & prenant les armes contre l'Adelentade & son frere, ils se saisirent du magasin de vivres appartenant au roi, & tenterent de surprendre le fort de Saint-Domingue. La vigilance & le courage de D. Diego Colomb firent échouer leur projet. Les mutins furent obligés de

se retirer dans la province de Xaragua, & non-seulement ils continuerent de méconnoître l'autorité de l'Adelentade, mais ils exciterent encore les Indiens eux-mêmes à secouer le joug (1). 1498.

Tel étoit le malheureux état de la colonie lorsque Colomb arriva à St-Domingue. Il fut bien surpris d'apprendre que les trois vaisseaux qu'il avoit envoyés des Canaries, n'y avoient pas encore paru. Par la maladresse du pilote & la force des courans, ils avoient été emportés à cent soixante milles à l'oest de Saint-Domingue, & forcés de se jetter dans un havre de la province de Xaragua, où Roldan & les séditieux étoient cantonnés. Roldan cacha soigneusement aux commandans des navires sa séparation d'avec l'Adelentade; & employant toute son adresse pour gagner leur confiance, il leur persuada de débarquer un nombre considérable des nouveaux Colons

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 5, 8. *Vie de Colomb*, *chap.* 74, 77. Gomera, *chap.* 23. P. Martyr. *pag.* 78.

1498. qu'ils amenoient, & qui ſe rendroient, diſoit-il, à Saint-Domingue par terre. Il n'eut pas beſoin de beaucoup de raiſonnemens pour déterminer ces gens-là à épouſer ſa querelle. C'étoient des ſcélérats échappés des priſons d'Eſpagne, accoutumés à vivre dans l'oiſiveté & la licence, & à qui les actes de violence étoient familiers. Ils adopterent aiſément un genre de vie fort ſemblable à celui qu'ils venoient de quitter. Les commandans des navires s'appercevant trop tard de l'imprudence qu'ils avoient commiſe en laiſſant débarquer tant de monde, firent voile pour Saint-Domingue, & arriverent dans le port peu de jours après l'amiral. Mais le fonds des proviſions qu'ils avoient été chargés de porter, étoit tellement diminué par la longueur du voyage, que ce qui en reſtoit ne pouvoit être pour la colonie que d'un foible ſecours (1).

Le renfort d'hommes qui s'étoit aſſocié à la révolte de Roldan, le ren-

(1) Herrera, *dec.* 1, *Lib. III*, *cap.* 12; *Vie de Colomb*, *chap.* 78, 79.

dit plus formidable & non moins insolent dans ſes prétentions. Colomb, quoique pénétré de ſon ingratitude & indigné de l'audace des mécontens, ne voulut pas ſe preſſer d'en venir aux mains. Il trembloit à la ſeule penſée d'allumer une guerre civile dont le ſuccès, quel qu'il fût, en affoibliſſant les deux partis, encourageroit leurs ennemis communs à s'unir pour achever de les détruire. Il s'appercevoit auſſi que les préventions & les paſſions qui avoient fait prendre les armes aux rébelles avoient tellement infecté les Eſpagnols qui lui demeuroient fideles, que pluſieurs d'entre eux blâmeroient des meſures violentes & que tous ne s'y prêteroient qu'avec une grande froideur. Ces conſidérations d'intérêt public & le danger de ſa ſituation le déterminerent à négocier plutôt que de combattre. Il commença par promettre une amniſtie à tous ceux qui rentreroient dans leur devoir, & ramena en effet par-là quelques mécontens. Il offrit de renvoyer en Eſpagne tous ceux qui demanderoient d'y retourner, ce qui convenoit à ceux que la maladie

1498. Appaiſée par la prudence de Colomb.

1498. ou d'autres raisons avoient dégoûtés du nouveau monde. Il adoucit l'orgueil de Roldan en lui promettant de lui rendre son emploi, & satisfit l'avidité de tous en leur accordant la plus grande partie de leurs demandes. Ainsi par degrés & sans répandre une goûte de sang, il parvint à rompre cette association dangereuse qui menaçoit la colonie d'une ruine entiere, & à rétablir au moins les apparences de l'ordre, de la tranquillité & d'un gouvernement régulier (1).

1499. Nouveaux arrangemens pour l'établissement des Colons.

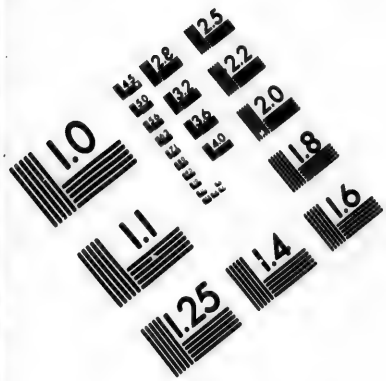
En conséquence de cet accord avec les mutins, on donna des terres à chaque Colon en différentes parties de l'isle, & l'on imposa aux Indiens de chaque district l'obligation de cultiver une certaine quantité de terrein pour leurs nouveaux maîtres. Ce travail fut substitué au tribut qu'on avoit d'abord exigé. Mais quelque nécessaire que pût être ce réglement dans une colonie encore foible, il fut pour ce malheureux peuple la source des plus grandes calamités & des plus

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 13, 14. *Vie de Colomb*, *chap.* 80, *&c.*

cruelles oppreſſions, en introduiſant dans tous les établiſſemens Eſpagnols les *repartimientos* ou répartitions d'Indiens (1). Ce ne fut pas même [illegible] effet funeſte de la révolte d'Hiſp[illegible] Elle empêcha encore Colomb de [illegible] ſuivre ſes découvertes ſur le continent; car ſa propre ſûreté l'obligea de garder près de lui ſon frere l'Adelentade & les gens de mer qu'il auroit pu employer à cette expédition. Auſſitôt que l'état des affaires le lui permit, il envoya quelques-uns de ſes vaiſſeaux en Eſpagne, avec un journal de ſon dernier voyage, une deſcription des nouvelles contrées qu'il avoit découvertes, une carte de la côte le long de laquelle il avoit navigué, & des échantillons de l'or, des perles & des autres productions curieuſes ou précieuſes qu'il avoit eues par échange des naturels du pays. En même-tems il fit paſſer à la cour un récit de la révolte d'Hiſpaniola, dans lequel il accuſoit les mutins, non-ſeulement d'avoir excité dans la colonie des troubles qui pou-

1499.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 14, *&c.*



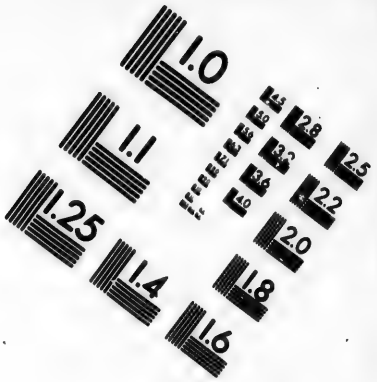
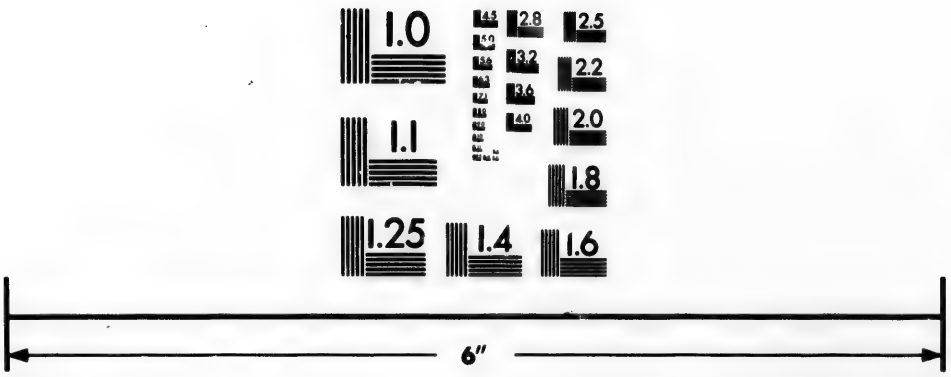
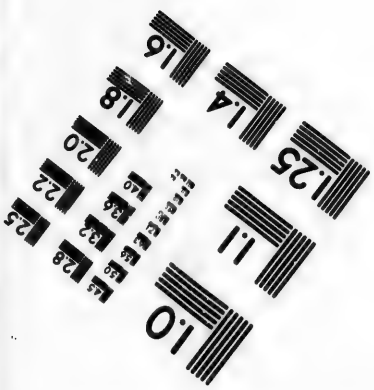


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1499. voient entraîner sa ruine, mais d'avoir mis obstacle à toutes les mesures qu'on auroit pu prendre pour pousser les découvertes plus loin. Il proposoit différens réglemens propres à perfectionner le gouvernement de l'isle & à étouffer l'esprit de sédition qui, quoique suspendu dans le moment actuel, pouvoit se rallumer avec plus de fureur. Roldan & ses associés ne négligerent pas de leur côté d'envoyer par les mêmes vaisseaux, l'apologie de leur conduite & leur récrimination contre l'amiral & ses freres; & malheureusement pour l'Espagne & pour Colomb, ils obtinrent plus de confiance auprès de Ferdinand & d'Isabelle, que l'amiral lui-même (1).

Voyage de Vasco de Gama aux Indes par le cap de Bonne-Espérance.

Mais avant de faire connoître les effets que produisit cette prévention de la cour d'Espagne, nous devons détourner l'attention du lecteur sur d'autres événemens aussi intéressans par eux-mêmes que par leur liaison avec l'histoire du nouveau monde. Pendant que Colomb poursuivoit ses

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 41. Benzon, *Hist. Nov. Orb. Lib.* I, *cap.* 2.

différens voyages à l'oueſt, la paſſion des découverees ſe ſoutenoit en Portugal où elle s'étoit d'abord montrée, & elle y devenoit plus active. Les ſuccès de Colomb & les réflexions des Portugais ſur la faute qu'ils avoient faite en rejettant les offres de cet étranger, après avoir excité leurs regrets, leur inſpirerent la noble émulation de le ſurpaſſer dans cette carriere & un deſir ardent de dédommager leur patrie de la perte qu'elle avoit faite par leur imprudence. Dans cette vue, Emmanuel qui avoit hérité du génie entreprenant de ſes prédéceſſeurs, reprit le grand projet qu'ils avoient eu d'ouvrir une route aux Indes orientales par le cap de Bonne-Eſpérance. A peine fut-il monté ſur le trône, qu'il fit équipper une eſcadre pour cet important voyage. Il en donna le commandement à Vaſco de Gama, homme de naiſſance, que ſes vertus, ſa prudence & ſon courage rendoient digne de la confiance qu'on lui montroit. L'eſcadre, comme toutes celles qu'on armoit pour faire des découvertes, dans ce ſiecle où la navigation étoit encore dans

1499.

1499. l'enfance, étoit très-foible, & consistoit seulement en trois vaisseaux qui n'étoient ni d'un port ni d'une force proportionnée au service qu'on attendoit. Les Européens n'avoient encore alors aucune connoissance des vents alisés & des mousſons régulieres qui, dans l'océan Atlantique & dans la mer qui sépare l'Afrique des Indes orientales, rendent la navigation en quelques-tems de l'année facile, & en d'autres non-seulement difficile, mais presqu'impossible : aussi le tems que Gama avoit choisi pour son départ, étoit le plus défavorable qu'on pût prendre dans toute l'année. Il mit à la voile du port de Lisbonne le 9 juillet 1497, & porta au sud, il eut à combattre pendant quatre mois les vents contraires, avant de pouvoir gagner le cap de Bonne Espérance. Là leur violence s'étant un peu abattue, Gama profita d'un intervalle de beau tems pour doubler ce terrible promontoire qui avoit été si long-tems la borne de la navigation des Européens, & retourna ensuite au nord-est le long de la côte d'Afrique. Il toucha à différens ports, & après plusieurs aven-

tures que les historiens rapportent en donnant de justes éloges à sa prudence & à son intrépidité, il jetta l'ancre devant la ville de Melinde. Dans tous ces grands pays qu'on trouve le long des côtes de l'Afrique, depuis la riviere du Sénégal jusqu'aux confins du Zanguebar, les Portugais avoient trouvé une race d'hommes barbares, sans arts, sans connoissances, sans commerce, & différant des Européens autant par leurs traits & leur couleur, que par les mœurs & leurs gouvernemens; mais à mesure qu'ils avançoient, ils virent avec une satisfaction extrême la figure des hommes changer insensiblement & s'embellir, & les traits asiatiques dominer davantage; ils apperçurent des marques de civilisation, & même quelque connoissance des lettres; ils trouverent la religion Mahométane reçue & un commerce assez considérable tout établi. Gama trouva au port de Melinde plusieurs vaisseaux Indiens. Il poursuivit alors son voyage, presque sûr du succès; & sous la conduite d'un pilote Mahométan, il arriva à Calicut sur la côte de Malabar, 1499.

1499 le 22 mai 1498. La richeſſe, la population, la culture, l'induſtrie & les arts de ce pays extrêmement civiliſé, étoient beaucoup au-deſſus de l'idée qu'il s'en étoit formée d'après les relations imparfaites qu'on en avoit en Europe. Mais comme il n'avoit avec lui ni les forces néceſſaires pour y former un établiſſement, ni les marchandiſes avec leſquelles il eût pu commencer quelque commerce, il ſe hâta de retourner en Portugal, & d'y aller annoncer le ſuccès du voyage le plus long & le plus difficile qui eût jamais été fait depuis l'invention de l'art de la navigation. Il débarqua à Lisbonne le 14 Septembre 1499, deux ans, deux mois & cinq jours après ſon départ de ce port (1).

On voit que dans le cours du quinzieme ſiecle, le genre humain fit plus de progrès dans la connoiſſance du globe que dans tous les ſiecles antérieurs. L'eſprit de découverte, foible d'abord, commença à ſe mouvoir dans une ſphère très-reſſerrée, & ſa marche fut incertaine & timide. En-

(1) Ramuſio, *vol. I, pag.* 119. D.

couragé par le ſuccès, il haſarda davantage & fit de plus grands pas. Par ſes progrès même il acquit plus de vigueur, & s'avança enfin vers ſon but avec une rapidité & une aſſurance qui lui firent franchir toutes les limites que l'ignorance & la crainte avoient juſqu'alors oppoſées à l'activité de l'homme. Les Portugais avoient employé près de cinquante ans à ſe traîner le long de la côte d'Afrique, depuis le cap Non au cap Verd, ſur l'eſpace de douze degrés ſeulement au ſud du premier de ces points. En moins de trente ans, après avoir paſſé la ligne & pénétré dans un autre hémiſphère, ils s'étoient avancés à quarante-neuf degrés du cap Verd. Enfin dans les ſept dernieres années du ſiecle, on avoit découvert à l'oueſt un nouveau monde auſſi étendu que toute la partie de la terre alors connue. A l'eſt on avoit traverſé des mers, abordé à des régions ignorées, & ouvert entre l'Europe & les opulentes régions de l'Inde, une communication long-tems deſirée & juſqu'alors cachée à l'impatience des Européens. Des événemens ſi merveilleux & ſi

1499.

1499. inattendus éclipsoient tout ce qui s'étoit fait jusqu'alors de plus hardi & de plus éclatant. De plus grands objets s'offroient à l'esprit humain qui, animé par ce nouvel intérêt, s'y porta avec chaleur, & exerça toute son activité dans cette nouvelle direction.

Découvertes en Espagne par des aventuriers particuliers.

Cette ardeur pour les entreprises, quoique plus récente en Espagne, commença bientôt à y devenir plus générale. Toutes les tentatives faites par cette nation avoient été jusqu'alors conduites par Colomb seul & aux frais du souverain. Des armateurs particuliers, séduits par les descriptions magnifiques que l'amiral faisoit des pays qu'il venoit de visiter & par les montres de richesse qu'il en avoit apportées, offrirent d'équiper à leurs frais & à leurs risques, des bâtimens pour aller aussi à la découverte de nouvelles contrées. La cour d'Espagne voyoit ses modiques ressources épuisées par ses premieres expéditions qui, en faisant espérer de grands avantages pour l'avenir, n'en avoient apporté jusqu'alors que de très-médiocres. Le souverain n'étoit pas fâ-

ché de rejetter désormais sur ses sujets la dépense de pareilles entrepriſes. Il ſaiſit avec empreſſement une occaſion de faire ſervir à l'avantage de la nation l'avidité, l'induſtrie & les efforts des hommes à projets qui voudroient prendre ſur eux-mêmes tous les riſques. Une des premieres offres de cette eſpece fut celle d'Alonzo d'Ojeda. C'étoit un fort bon officier qui avoit accompagné Colomb dans ſon ſecond voyage. Son rang & ſa bonne réputation lui procurerent aſſez de crédit parmi les négocians de Séville pour équiper quatre vaiſſeaux, dans l'eſpérance qu'il obtiendroit l'agrément du roi pour le voyage. La protection puiſſante de l'évêque de Badajos lui aſſuroit un heureux ſuccès dans une demande d'ailleurs ſi agréable à la cour. Sans conſulter Colomb & ſans avoir aucun égard aux droits & à l'autorité qu'on lui avoit donnés par la capitulation de 1492, on permit à Ojeda de naviguer au nouveau monde; & pour le diriger dans ſa courſe, l'évêque lui communiqua le journal du dernier voyage de l'amiral, & les cartes des pays qu'il avoit dé-

1499.

Ojeda fait la premiere entrepriſe.

1499. Mai. couverts. Ojeda n'entra dans aucune route nouvelle, & ſuivant ſervilement celle que Colomb avoit tenue, il arriva ſur la côte de Paria. Il fit quelque commerce avec les naturels, & portant enſuite à l'oueſt, il alla juſqu'au cap Vela, & reconnut une grande étendue de côtes au-delà de celles que venoit de viſiter Colomb. Après avoir ainſi conſtaté la vérité de l'opinion de l'amiral qui avoit regardé ces pays comme faiſant partie d'un continent, il retourna en Eſpagne par Hiſpaniola, remportant quelque gloire de ſa découverte, mais avec un médiocre bénéfice pour ceux qui avoient placé leurs fonds dans cette expédition (1).

Il eſt ſuivi par Américc Veſpuce.

Americ Veſpuce, gentilhomme Florentin, accompagnoit Ojeda dans ce voyage. On ignore en quelle qualité. Mais comme il étoit bon marin & très-habile dans toutes les ſciences ſubſidiaires à la navigation, il acquit tant d'autorité parmi ſes compagnons, qu'ils lui abandonnerent la direction

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 1, 2, 3.

principale

principale de toutes les manœuvres & de toutes les opérations du voyage. Peu de tems après ſon retour il communiqua la relation de ſes aventures & des découvertes qu'il venoit de faire à un de ſes compatriotes, & preſſé de la vanité commune aux voyageurs de ſe donner de la célébrité, il eut l'aſſurance de s'y montrer comme ayant découvert le premier le continent du nouveau monde. Le voyage d'Americ étoit écrit non-ſeulement avec adreſſe, mais avec élégance. Au récit amuſant des faits, il avoit joint des obſervations judicieuſes ſur les productions naturelles, les mœurs & les habitans de ces contrées inconnues. Comme c'étoit la premiere deſcription du nouveau monde qu'on rendît publique, un ouvrage ſi propre à ſatisfaire la paſſion des hommes pour le nouveau & le merveilleux, dut ſe répandre avec rapidité & ſe faire lire avec admiration. Peu à peu on s'accoutuma à appeller ce pays du nom de celui qu'on ſuppoſoit l'avoir découvert. Le caprice des hommes, ſouvent auſſi inexplicable qu'injuſte, a perpétué

1499.

Qui donne ſon nom au nouveau monde.

1499. cette erreur. Toutes les nations ſont convenues de donner le nom d'Amérique à cette nouvelle partie du globe. La prétention hardie d'un heureux impoſteur a dérobé à l'auteur de cette grande découverte, la gloire qui lui appartenoit. Le nom d'Americ a ſupplanté celui de Colomb, & le genre-humain doit regretter que cette injuſtice ait reçu la ſanction du tems, & ne puiſſe plus être réparée (1).

Voyage d'Alonzo Nigna. La même année il ſe fit un autre voyage pour tenter auſſi des découvertes. Non-ſeulement Colomb avoit introduit le goût des entrepriſes de ce genre parmi les Eſpagnols, mais les premiers aventuriers qui ſe diſtinguerent dans cette carriere avoient été formés ſous lui, & devoient à ſes leçons les connoiſſances & l'habileté qui les mettoient en état de ſuivre ſes traces. Alonzo Nigna, qui avoit ſervi ſous l'amiral dans ſa derniere expédition, ſe joignit à Chriſtophe Guerra, marchand de Séville, pour équiper un ſeul vaiſſeau, avec lequel il alla à la côte de Paria. Ce

(1) Voyez la NOTE XXII.

voyage ſemble avoir eu plutôt pour but un commerce lucratif qu'un intérêt général & important à la nation. Nigna & Guerra ne firent aucune découverte intéreſſante, mais ils rapporterent en Europe une aſſez grande quantité d'or & de perles, pour exciter dans leurs compatriotes le deſir de faire des entrepriſes ſemblables (1). 1499.

Peu de tems après, Vincent Yanez Pinſon, un des compagnons de Colomb dans ſon premier voyage, partit de Palos avec quatre vaiſſeaux. Il fit voile droit au ſud, & fut le premier Eſpagnol qui ſe haſarda à paſſer la ligne. Il ne paroît pas avoir pris terre en aucun endroit de la côte de l'Amérique par-delà l'embouchure du Maragnon, appellé autrement la riviere des Amazones. Tous ces navigateurs adoptoient la fauſſe théorie de Colomb, & croyoient que les pays découverts étoient une partie du grand continent de l'Inde (2). 1500. 13 janv. Voyage de Yanez Pinſon.

(1) P. Martyr. *decad. pag.* 87. Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 5.

(2) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 6. P. Martyr. *decad. pag.* 95.

1500. Les Portugais découvrent le Bresil.

Dans le cours de cette premiere année du seizieme siecle, cette belle partie de l'Amérique, le Bresil, dont Pinson s'étoit approché de si près sans y toucher, fut entierement découvert. Le succès du voyage de Gama aux Indes orientales ayant encouragé le roi de Portugal à armer une flotte assez puissante, non-seulement pour ouvrir un commerce avec ces riches contrées, mais pour y tenter quelque conquête, il en donna le commandement à Pedro Alvarès Cabral. Celui-ci voulant s'éloigner de la côte d'Afrique pour éviter des vents de terre variables ou des calmes fréquens, porta au large & s'avança si fort à l'oueſt, qu'à sa grande surprise il trouva une terre située sous le dixieme degré au-delà de la ligne. Il imagina d'abord que c'étoit quelqu'isle de l'océan atlantique jusqu'alors inconnue; mais en suivant les côtes pendant plusieurs jours, il fut conduit à croire qu'un pays si étendu faisoit partie de quelque grand continent, & cette conjecture se trouva juste. Cette terre étoit la partie de l'Amérique méridionale, connue aujourd'hui sous le nom de

Bresil. Il y toucha, & s'étant formé une idée très-avantageuse de la fertilité du sol & de la beauté du climat, il en prit possession au nom du Portugal, & dépêcha un vaisseau à Lisbonne pour y porter la nouvelle de cet événement, aussi intéressant qu'inattendu (1). La découverte du nouveau monde par Colomb, avoit été le fruit d'un génie actif, éclairé par la théorie & guidé par l'expérience, suivant un plan régulier & exécuté avec autant de courage que de persévérance; mais l'aventure des Portugais nous montre que le hasard seul auroit pu amener ce grand événement dont l'esprit humain se glorifie aujourd'hui comme de son ouvrage. Si la sagacité de Colomb ne nous avoit pas fait connoître l'Amérique, quelques années plus tard un heureux hasard nous y auroit conduits (2). 1500.

Pendant que l'Espagne & le Portugal faisoient ainsi des progrès dans la connoissance de cette vaste portion du globe où Colomb avoit porté leurs Intrigues contre Colomb.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 7.
(2) Herrera, *decad.* 1, *Lib. VII*, *cap.* 5.

1500. pas, lui-même, loin de jouir des honneurs & de la tranquillité que méritoient de si grands services, avoit à combattre tous les obstacles & à dévorer tous les dégoûts que pouvoient lui susciter l'envie & la malveillance des gens qui étoient sous ses ordres, & l'ingratitude de la cour qu'il servoit. L'accommodement fait avec Roldan avoit à la vérité désuni & affoibli les mutins, mais sans extirper de l'isle les semences de discorde. Plusieurs des mécontens demeuroient armés, & refusoient de se soumettre à l'amiral. Ses freres & lui-même étoient obligés de tenir alternativement la campagne, soit pour arrêter leurs incursions, soit pour punir leurs violences. Une occupation & des inquiétudes si continuelles l'empêchoient de mettre assez d'attention à se défendre des intrigues que ses ennemis tramoient contre lui à la cour. Un grand nombre de ceux qui étoient mécontens de son administration, avoient profité, pour retourner en Espagne, des vaisseaux qu'il avoit dépêchés de Saint-Domingue. La ruine de toutes les espérances de

ces malheureux aventuriers avoit porté au plus haut degré leur rage contre Colomb. Leur misere & leur infortune, en excitant la compassion, rendoient leurs plaintes intéressantes & leurs accusations croyables. Ils excédoient sans relâche Ferdinand & Isabelle, de mémoires contenant le détail de leurs malheurs & des injustices de Colomb. Toutes les fois que le roi ou la reine paroissoient en public, ils les environnoient en tumulte, & renouvelloient leurs importunités pour le paiement des arrérages qui leur étoient dus, & pour la punition de l'auteur de leurs maux. Ils insultoient les fils de l'amiral partout où ils les rencontroient, leur reprochant la fatale curiosité d'un pere visionnaire qui avoit conduit la nation dans des régions malheureuses, qui n'étoient qu'un goufre où alloient s'engloutir les richesses de l'Espagne, & un tombeau ouvert pour ses peuples. Cette guerre ouverte contre Colomb, étoit secondée par les insinuations secretes & plus dangereuses des courtisans qui avoient déjà formé leurs plans, & qui en- 1500.

1500. Succès de ses ennemis auprès de Ferdinand & Isabelle.

vioient ses succès & son crédit (1).

Ferdinand recevoit volontiers ces accusations & les écoutoit avec une grande prévention contre celui qui en étoit l'objet. Malgré les peintures flatteuses que Colomb avoit faites des richesses de l'Amérique, les retours avoient été jusqu'alors si modiques, qu'il s'en falloit de beaucoup qu'ils eussent dédommagé des frais des armemens. La gloire de la découverte du nouveau monde & la perspective éloignée des avantages du commerce, étoit tout ce que l'Espagne avoit retiré de ses avantages. Mais le tems avoit déjà affoibli les premiers sentimens de satisfaction & de joie que la découverte avoit causés, & la gloire toute seule n'étoit pas un objet qui pût satisfaire l'ame froide & intéressée de Ferdinand. On entendoit si mal alors la nature du commerce, que l'espérance d'un bénéfice éloigné, ou même qui ne seroit pas sur le champ très-considérable, ne paroissoit mériter aucune attention. Ferdinand regardoit l'entreprise de Co-

(1) *Vie de Colomb, chap.* 85.

lomb comme ruineuſe pour l'Eſpagne, & s'en prenoit à la mauvaiſe conduite & à l'incapacité de l'amiral, de ce qu'un pays abondant en or n'avoit pas encore enrichi ſes conquérans. Iſabelle même qui, d'après la bonne opinion qu'elle avoit de Colomb, l'avoit conſtamment protégé, fut à la fin ébranlée par le nombre & la violence de ſes accuſateurs, & commença à croire qu'une haine ſi générale devoit être l'effet de griefs véritables qui demandoient à être redreſſés; ſoupçons que l'évêque de Badajos fortifioit & confirmoit avec l'animoſité qu'il avoit toujours montrée. 1500.

La reine n'eut pas plûtôt cédé au torrent de la calomnie, qu'on prit une réſolution fatale à Colomb. François de Bovadilla, chevalier de Calatrava, fut nommé pour aller à Hiſpaniola. Muni de pleins pouvoirs pour rechercher la conduite de Colomb, il étoit autoriſé à le déplacer & à prendre lui-même le gouvernement de l'iſle, s'il trouvoit les accuſations bien fondées. Il étoit impoſſible à l'accuſé d'éviter la con- Effets funeſtes de leurs calomnies.

1500. damnation, lorsqu'on donnoit au même homme & le droit de le juger & l'intérêt de le trouver coupable. Quoique Colomb eût alors appaisé toutes les dissensions de l'isle ; quoiqu'il eût amené les Espagnols & les Indiens à se soumettre à l'autorité ; quoiqu'il eût pris des mesures sages pour faire exploiter les mines & cultiver le pays, ce qui assuroit pour l'avenir un revenu considérable au roi, ainsi que de grands avantages aux Colons, Bovadilla, sans aucun égard pour le genre & la grandeur de ces services, montra, en mettant le pied à Hispaniola, une résolution déterminée de le traiter en criminel. Il prit possession de la maison de l'amiral qui se trouvoit alors absent, saisit tous ses effets comme si Colomb eût été déjà convaincu, se rendit maître par force du fort & des magasins du roi, se fit reconnoître en qualité de gouverneur-général, mit en liberté tous les prisonniers détenus par les ordres de l'amiral, & le cita lui-même à son tribunal pour répondre de sa conduite, en lui envoyant en même-tems la copie d'un

ordre du roi, qui enjoignoit à Colomb de lui obéir. 1500.

Colomb profondément affecté de l'ingratitude & de l'injuſtice de Ferdinand & Iſabelle, n'héſita pas un moment ſur le parti qu'il avoit à prendre. Il ſe ſoumit à la volonté de ſes ſouverains avec un ſilence reſpectueux; mais il en appella directement au trône des procédés d'un juge ſi violent & ſi évidemment partial. Bovadilla, ſans daigner même le voir, le fit arrêter ſur le champ, mettre aux fers & traîner à bord d'un vaiſſeau. Juſques dans cet humiliant revers de fortune, la fermeté qui diſtinguoit le caractere de Colomb ne l'abandonna point. Raſſuré par le témoignage de ſa conſcience & ſe conſolant lui-même par le ſouvenir des grandes choſes qu'il avoit exécutées, il ſouffrit cette horrible inſulte, non ſeulement avec calme, mais avec dignité. Il n'eut pas même la conſolation que peut donner dans les ſouffrances la compaſſion d'autrui. Bovadilla s'étoit déjà rendu ſi populaire en accordant différens privileges à la colonie, en donnant des indiens à tous ceux qui lui en de-

Colomb envoyé en Eſpagne les fers aux pieds.

Octobre.

1500. mandoient & en relâchant les rênes de la police & du gouvernement, que les Colons qui, pour la plupart étoient des gens sans aveu, forcés par l'indigence ou par le crime à s'expatrier, firent éclater la joie la plus scandaleuse en voyant la disgrace & l'empriſonnement de Colomb. Ils ſe flattoient de jouir déſormais d'une liberté ſans bornes, conforme à leur goût & à leurs premieres habitudes. Ce fut parmi des hommes ſi diſpoſés à calomnier la conduite de Colomb, que Bovadilla recueillit les accuſations dont il ſe propoſoit de le charger. Toutes furent reçues, juſqu'aux plus invraiſemblables & aux plus abſurdes, faites par les gens les plus infames. Le réſultat de cette information, auſſi indécente qu'inique, fut envoyé en Eſpagne. Bovadilla faiſoit partir en même-tems Colomb & ſes deux freres chargés de fers; & ajoutant la cruauté à l'inſulte, il les fit mettre ſur différens vaiſſeaux, les privant ainſi de la conſolation qu'ils auroient trouvée dans les ſecours de l'amitié. Mais tandis que les violences & l'inſolence de Bovadilla obtenoient des

habitans d'Hiſpaniola une approbation générale qui deshonore leur mémoire & leur pays, un homme conſervoit le ſouvenir des grandes actions de Colomb & étoit touché des ſentimens de reſpect & de compaſſion dus à ſon rang, à ſon âge & à ſon mérite. Alonzo de Vallejo, capitaine du vaiſſeau ſur lequel étoit l'amiral, ne fut pas plutôt hors de la vue de l'iſle, qu'il s'approcha de ſon priſonnier avec reſpect, & lui offrit de lui faire ôter les fers dont il étoit ſi injuſtement chargé. Non, répliqua Colomb avec une généreuſe indignation, je porte ces fers par l'ordre du roi & de la reine; j'obéirai à ce commandement comme à tous ceux que j'ai reçus d'eux. Leur volonté m'a dépouillé de ma liberté, leur volonté ſeule peut me la rendre (1). 1500.

Heureuſement le voyage fut court. Auſſitôt que Ferdinand & Iſabelle apprirent que Colomb étoit amené priſonnier, ils conçurent quelle im- 24 nov. Mis en liberté, mais dépouillé de toute autorité.

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 86. Herrera, *decad.* 1, *Lib. III*, *cap.* 8-11. Gomera, *hiſt. cap.* 23. Oviedo, *Lib. III*, *cap.* 6.

1500. preſſion univerſelle de ſurpriſe cet événement alloit produire, & combien leur réputation en ſouffriroit. Toute l'Europe devoit être révoltée de voir traiter avec cette indignité un homme qui avoit exécuté de ſi grandes choſes. On ſe récrieroit contre l'injuſtice d'une nation à qui il avoit rendu tant de ſervices, & contre l'ingratitude des ſouverains dont il avoit illuſtré le regne. Honteux de leur propre conduite, ils s'empreſſerent non-ſeulement de lui faire quelque réparation d'une ſi cruelle injure, mais encore d'effacer la tache que cette injuſtice imprimoit à leur réputation ; ils donnerent ſur le champ
17 décembre. ordre de mettre Colomb en liberté, l'inviterent à venir à la cour, & lui envoyerent de l'argent pour y paroître d'une maniere convenable à ſon rang. En ſe préſentant, Colomb ſe jetta à leurs pieds. Il demeura quelque tems dans le ſilence, les divers ſentimens qui l'agitoient ne lui permettant pas de proférer une parole. Enfin il ſe remit de ſon trouble, & juſtifia ſa conduite par un long diſcours, où il produiſit les preuves les

plus satisfaisantes de son innocence, de sa droiture & de la fureur de ses ennemis, qui, non contens d'avoir ruiné sa fortune, travailloient à lui enlever les seuls biens qui lui restassent, son honneur & sa réputation. Ferdinand le traita avec politesse, & Isabelle avec une sorte de tendresse & de respect. Ils témoignerent tous deux leur chagrin de ce qui étoit arrivé, protesterent qu'on avoit agi contre leurs intentions, & promirent à Colomb pour l'avenir leur bienveillance & leur protection. Ils destituerent sur le champ Bovadilla de son emploi, afin d'écarter le soupçon qu'ils eussent pu favoriser ses violences ; mais ils ne rendirent pas à Colomb les droits & les privileges attachés au titre de vice roi des pays qu'il avoit découverts. En voulant paroître venger Colomb, ils nourrissoient encore cette misérable jalousie d'autorité qui les avoit portés à revêtir Bovadilla du pouvoir de traiter si cruellement un grand homme. Ils craignirent de se confier à celui à qui ils devoient tout, & le retenant à la cour sous divers prétextes, ils nommerent au gou- 1500.

1500. vernement d'Hiſpaniola Nicolas d'Ovando, chevalier de l'ordre militaire d'Alcantara (1).

Colomb fut vivement frappé de ce nouveau coup qui lui étoit porté par des mains qui ſembloient s'employer à guérir ſes anciennes bleſſures. Les grandes ames ſont aiſément bleſſées des ſoupçons qu'on jette ſur leur droiture, & s'irritent de tout ce qui porte l'apparence du mépris. L'amiral éprouvoit ces deux genres d'inſulte de la part des Eſpagnols, & la baſſeſſe de leur conduit l'aigrit à un tel point, qu'il ne put pas cacher davantage ſon reſſentiment. Partout où il alloit, il portoit avec lui, comme un monument de leur ingratitude, les fers dont il avoit été chargé; il les avoit toujours ſuſpendus dans ſa chambre, & il voulut qu'à ſa mort on les enſevelît avec lui dans ſon cercueil (2).

Progrès des découvertes.

Le zele des découvertes ne s'éteignoit cependant pas, malgré l'indigne traitement qu'éprouvoit l'homme qui

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 10, 12. *Vie de Colomb*, *cap.* 87.

(2) *Vie de Colomb*, *chap.* 86, *pag.* 573.

le premier l'avoit excité parmi les Eſpagnols. Roderigo de Baſtidias, homme de qualité, équippa deux vaiſſeaux en ſociété avec Jean de la Coſa, qui, ayant ſervi ſous Colomb dans deux de ſes voyages, avoit la réputation d'être un des meilleurs pilotes d'Eſpagne. Ils firent voile directement à l'oueſt, arriverent à la côte de Paria, & ſuivant toujours la même direction, découvrirent toute la côte de la province aujourd'hui connue ſous le nom de *Terra firma*, depuis le cap Vela juſqu'au golfe de Darien. Peu de tems après, Ojeda avec ſon premier aſſocié Americ Veſpuce, entreprit un ſecond voyage, & ignorant la marche de Baſtidas, ſuivit la même route & toucha aux mêmes endroits. Le voyage de Baſtidas eut un heureux ſuccès; celui d'Ojeda fut malheureux; mais l'un & l'autre accrurent encore l'ardeur pour les découvertes, parce qu'à meſure que les Eſpagnols acquéroient une connoiſſance plus étendue de l'Amérique, ils prenoient des idées plus favorables de ſes richeſſes & de ſa fertilité (1). 1501.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV, cap.* 11.

1501. Ovando eſt fait gouverneur d'Hiſpaniola.

Ces aventuriers n'étoient pas encore revenus de leurs voyages, qu'on équippa une flotte aux frais du roi, pour porter Ovando à Hiſpaniola en qualité de gouverneur. Sa préſence étoit abſolument néceſſaire pour arrêter Bovadilla dans ſes entrepriſes & empêcher la ruine entiere dont ſon imprudente adminiſtration menaçoit la colonie. Il ne pouvoit ſe diſſimuler à lui-même la violence & l'injuſtice de ſes procédés à l'égard de Colomb; & pour prévenir les ſuites qu'il en devoit craindre il faiſoit ſon unique objet de ſe concilier les Colons en favoriſant toutes leurs paſſions. Dans cette vue, il avoit établi des réglemens de police diamétralement contraires à ceux que Colomb avoit regardés comme eſſentiels à la proſpérité de la colonie. Au lieu de maintenir une diſcipline ſévere, néceſſaire pour accoutumer des hommes ſans principes & ſans mœurs à connoître la ſubordination & l'autorité des loix, il leur laiſſoit une liberté ſans bornes, & alloit juſqu'à les encourager dans leurs plus grands excès. Loin de protéger les Indiens, il avoit autoriſé par

les loix mêmes l'oppreſſion de ce malheureux peuple. Il avoit fait faire un dénombrement exact de ceux qui avoient échappé à la miſere & à la tyrannie; il les avoit claſſés & donnés en propriété aux Colons qui lui étoient attachés; de ſorte que l'iſle entiere étoit réduite à l'état de ſervitude. L'avidité des Eſpagnols étoit trop impatiente pour eſſayer d'autre moyen d'acquérir des richeſſes, que celui d'aller à la recherche de l'or. Ce travail devint pour les Indiens auſſi exceſſif que cruel. On les menoit par troupes aux montagnes, & on les forçoit de fouiller la mine en leur impoſant des tâches, reglées ſans diſcrétion & ſans humanité. Un travail ſi peu proportionné à leurs forces, & un genre de vie ſi différent de celui qu'ils avoient mené juſqu'alors, détruiſoit à vue d'œil cette race d'hommes foibles; de maniere que bientôt il ne ſeroit pas reſté trace des anciens habitans de l'iſle (1). 1501.

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 11, &c. Oviedo, *Hiſt. Lib. III*, *cap.* 6, *pag.* 97. Benzon, *Hiſt. Lib. I*, *cap.* 12, *pag.* 51.

1500. Nouveaux réglemens pour la colonie.

La néceſſité d'apporter un prompt remede à ces maux, hâta le départ d'Ovando. Il avoit le commandement de l'armement le plus conſidérable qu'on eût encore fait pour le nouveau monde. Il conſiſtoit en trente-deux vaiſſeaux, à bord deſquels étoient embarquées deux mille cinq cens perſonnes, avec le projet de s'établir dans le pays. A l'arrivée du nouveau gouverneur avec un ſi puiſſant renfort pour la colonie, Bovadilla eut ordre de remettre ſon emploi & de retourner en Eſpagne pour y rendre compte de ſa conduite. On ordonna auſſi à Roldan & aux autres chefs des mutins qui avoient été les plus ardens ennemis de Colomb, de quitter l'iſle. On publia une ordonnance, par laquelle les Indiens étoient déclarés ſujets libres de l'Eſpagne, & l'on défendit d'exiger d'eux aucun ſervice par force & ſans le payer à un prix raiſonnable. Quant aux Eſpagnols eux-mêmes, ils furent ſoumis à pluſieurs réglemens, tendans à éteindre l'eſprit de licence & de mutinerie qui avoit été ſi funeſte à la colonie, & à établir le reſpect pour l'ordre public,

ſans lequel aucune ſociété ne peut ni ſubſiſter ni prendre de l'accroiſſement. Enfin pour borner les gains exorbitans que les particuliers étoient ſuppoſés faire par le travail des mines, il fut ordonné de porter tout l'or à un ſeul endroit, où il ſeroit fondu par des officiers publics, qui en retiendroient la moitié pour le roi (1). 1501.

Tandis qu'on prenoit ces meſures pour la tranquillité & la proſpérité de la colonie dont Colomb étoit le fondateur, il étoit réduit à l'occupation dégoûtante de ſolliciter auprès d'une cour ingrate; & malgré ſon mérite & ſes ſervices, il ſollicitoit en vain. Il demandoit, aux termes de la convention de 1492, d'être rétabli dans ſon office de vice-roi des contrées qu'il avoit découvertes. Malheureuſement pour lui la circonſtance qui parloit le plus fortement en faveur de ſes droits, étoit préciſément celle qui déterminoit le jaloux monarque à les méconnoître. L'étendue de ces riches contrées & l'importance qu'elles ac- 1502. Dégoûts pour Colomb.

(1) Solorzano, *politica indiana*, *Lib. I*, *cap.* 12. Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *cap.* 12,

1502. quéroient de jour en jour, faiſoient regarder à Ferdinand les conceſſions faites à Colomb comme exceſſives & contraires à la bonne politique. Il craignoit de confier à un ſujet une autorité qui paroiſſoit déjà ſi étendue & qui pouvoit devenir formidable. Il fit paſſer ſes craintes dans l'eſprit d'Iſabelle, & ſous différens prétextes également frivoles & injuſtes, ils éluderent l'exécution d'un traité ſolemnel qu'ils avoient ſigné l'un & l'autre. Après avoir conſommé deux ans en ſollicitations humiliantes, Colomb comprit qu'il lui ſeroit impoſſible de vaincre les préventions de Ferdinand, & que ce ſeroit déſormais en vain qu'il réclameroit les droits de la juſtice & des ſervices rendus, auprès d'un monarque auſſi intéreſſé qu'ingrat.

Il forme de nouveaux projets de découvertes.

Ces injuſtices, loin de le décourager, ne l'empêcherent même pas de ſuivre le grand objet qui avoit mis ſon génie en activité, & qui l'avoit déjà conduit à ſes découvertes. Son projet favori avoit toujours été d'ouvrir une nouvelle route aux Indes orientales. Il en étoit encore unique-

ment occupé. Ses observations dans son voyage à Paria, quelques indications obscures qu'il avoit reçues des Indiens de cette côte, ou peut-être aussi quelques circonstances du récit de l'expédition de Bastidas & de la Cosa, lui faisoient croire que par-delà le continent de l'Amérique il y avoit une mer qui s'étendoit jusqu'aux Indes orientales, & qu'il pourroit trouver quelque détroit ou quelque isthme par lequel il seroit facile d'établir une communication entre cette mer encore inconnue & l'ancien océan. Il conjecturoit très-heureusement que ce détroit ou cet isthme étoit situé près du golfe de Darien. Plein de cette idée, on le vit, quoique déjà avancé en âge & accablé d'infirmités, s'offrir avec l'ardeur d'un jeune aventurier à entreprendre un nouveau voyage, dans la vue de vérifier cette conjecture & d'accomplir ainsi le grand projet qu'il avoit toujours voulu exécuter. Les circonstances étoient favorables pour lui faire obtenir de Ferdinand & d'Isabelle les secours nécessaires à cette expédition. Ils étoient bien aises d'a- 1502.

1502. voir un prétexte honorable pour éloigner de la cour, en l'employant, un homme dont la politique ne leur permettoit pas d'accueillir les demandes, & dont il eût été indécent de méconnoître les ſervices. Sans vouloir récompenſer Colomb, ils connoiſſoient ſon mérite, & l'expérience qu'ils avoient faite de ſes talens & de ſa conduite, étoit pour eux une raiſon ſuffiſante de prendre confiance en ſes nouvelles conjectures, & d'eſpérer qu'elles ſe réaliſeroient. Une derniere conſidération très-puiſſante ſe joignit à celles-là. La flotte Portugaiſe, conduite par Cabral, venoit d'arriver des Indes, & la richeſſe de ſes retours donnoit aux Européens des idées plus juſtes que celles qu'ils avoient pu avoir juſqu'alors de la richeſſe & de la fertilité de ces régions. Les Portugais avoient été plus heureux dans leurs découvertes que les Eſpagnols. Les pays auxquels ils venoient de s'ouvrir un chemin, étoient floriſſans par l'induſtrie & les arts. Le commerce y étoit établi depuis long-tems, & porté plus loin qu'en aucune contrée. Les Portugais, dès leurs

leurs premiers voyages, purent en rapporter des marchandises précieuses & recherchées, & faire, en les vendant en Europe, des profits aussi prompts que considérables. Lisbonne devenoit le centre du commerce & de la richesse, tandis que l'Espagne n'avoit que la perspective des avantages éloignés qu'elle pouvoit retirer un jour des Indes occidentales. Rien ne pouvoit donc être plus agréable aux Espagnols, que l'offre que leur faisoit Colomb de les conduire en Orient par une route qu'on imaginoit devoir être plus courte & moins dangereuse que celle des Portugais. Ferdinand même, séduit par cette espérance, montra beaucoup d'ardeur pour l'exécution de ce projet. 1502.

Son quatrième voyage.

Malgré les avantages que la nation pouvoit attendre de cette entreprise, Colomb ne put cependant obtenir que quatre petits bâtimens, dont les plus grands n'étoient pas de plus de soixante-dix tonneaux. Accoutumé à braver le danger & à tenter de grandes choses avec de foibles moyens, il n'hésita pas à accepter le commandement de cette misérable escadre. Son

1502. frere Barthelemi & Ferdinand ſon ſecond fils, l'accompagnerent. Il partit de Cadix le 9 mai, & toucha, comme il faiſoit toujours, aux Canaries. Delà il ſe propoſoit de faire voile directement au continent de l'Amérique; mais ſon plus grand bâtiment marchoit ſi mal & étoit en ſi mauvais état, qu'il fut forcé de toucher à Hiſpaniola, dans l'eſpérance qu'il pourroit l'échanger avec quelqu'un des vaiſſeaux de la flotte qui avoit tranſporté Ovando. A ſon arrivée à la
29 juin. rade de Saint-Domingue, il trouva dix-huit de ces vaiſſeaux déjà chargés & ſur le point de partir pour l'Eſpagne. Colomb inſtruiſit le gouverneur de l'objet de ſon voyage & de l'accident qui l'avoit obligé de changer ſa route; & il leur demanda la permiſſion d'entrer dans le havre, non-ſeulement pour pouvoir négocier l'échange de ſon vaiſſeau, mais encore pour s'y mettre en ſûreté contre un ouragan violent dont il prévoyoit les approches par différens pronoſtics que ſon expérience & ſa ſagacité lui avoit appris à reconnoître. Il conſeilloit en même-tems au gou-

verneur de différer de quelques jours le départ de la flotte pour l'Eſpagne. 1502.
Ovando rejetta ſa demande & mépriſa ſon conſeil. Dans une circonſtance où la ſeule humanité auroit offert un aſyle à un étranger, on refuſa à Colomb l'abord d'un pays dont on lui devoit la poſſeſſion & même la connoiſſance. Ses avis ſalutaires, qu'on pouvoit ſuivre ſans aucun inconvénient, furent regardés comme les ſonges d'un viſionnaire qui avoit l'arrogance de faire le prophete, en annonçant d'avance un événement hors de la portée de la prévoyance humaine. La flotte mit à la voile. La nuit ſuivante, l'ouragant ſe déclara avec une violence terrible. Colomb, qui avoit prévu le danger & pris toutes ſes précautions, ſauva ſa petite eſcadre. La flotte deſtinée pour l'Eſpagne eut le ſort que méritoit la ridicule obſtination des commandans. De dix-huit vaiſſeaux, deux ou trois ſeulement échapperent. Bovadilla, Roldan & la plus grande partie des ennemis les plus ardens de Colomb & des oppreſſeurs les plus cruels des Indiens, périrent. Toutes les richeſſes

1502. qu'ils emportoient, acquiſes par tant d'injuſtices & de cruautés, furent englouties dans les flots. Elles montoient à deux cens mille peſos, ſomme immenſe en ce tems-là, & qui eût ſuffi non-ſeulement pour mettre les coupables à l'abri d'un examen trop ſévere de leur conduite, mais même pour obtenir un accueil très-favorable à la cour d'Eſpagne. Parmi le petit nombre de vaiſſeaux qui échapperent, ſe trouva celui qui portoit les effets que Colomb avoit ſauvés des ruines de ſa fortune. Tous les hiſtoriens, voyant dans cet événement une diſtinction ſi marquée & ſi juſte de l'innocence d'avec le coupable, & une diſpenſation ſi équitable de la peine & de la récompenſe, ont cru y reconnoître l'action immédiate de la providence divine, qui vengeoit les torts d'un homme de bien perſécuté, & puniſſoit les oppreſſeurs d'un peuple innocent. Mais des faits de cette nature font des impreſſions différentes ſur des hommes ignorans & ſuperſtitieux. D'après une opinion qui accompagne ſouvent l'admiration du vulgaire pour les

perſonnes qui ſe diſtinguent par leur génie & leur ſagacité, les Eſpagnols établis à Saint-Domingue ne virent dans Colomb qu'un magicien qui avoit excité, par ſes conjurations & ſes enchantemens, cette tempête terrible, pour ſe venger de ſes ennemis (1). 1502.

Colomb quitta bientôt l'iſle où il avoit été ſi mal accueilli, & fit voile vers le continent. Après une longue & dangereuſe navigation, il découvrit *Gunaia*, iſle voiſine de la côte d'Honduras. Il y communiqua avec quelques habitans de la grande terre, qui y venoient avec de grands canots. Ils lui parurent plus civiliſés & plus avancés dans la connoiſſance des arts utiles, qu'aucune des nations qu'il avoit juſqu'alors découvertes. Les Eſpagnols demandant, avec leur empreſſement ordinaire, de quel pays venoit l'or, que les Indiens portoient comme ornement, ces Indiens montrerent l'oueſt, donnant à entendre 14 juillet.

(1) Oviedo, *Lib. III*, *cap.* 7, 9. Herrera, *decad.* 1, *Lib. V*, *cap.* 1, 2. *Vie de Colomb*, *cap.* 88.

1502. que l'or y étoit si abondant, qu'on l'employoit aux usages les plus communs. Au lieu d'aller à la recherche de ces pays si attrayans, ce qui l'auroit conduit, en suivant la côte d'Yucatan, au riche empire du Mexique, Colomb, toujours attaché à son premier & grand projet de trouver un détroit qui communiquât avec l'océan Indien, porta à l'est vers le golfe de Darien. Il découvrit dans cette route toute la côte du continent depuis le cap Gracias-à-Dios jusqu'au havre de Porto-Bello auquel il donna ce nom pour sa beauté & sa sûreté. Il chercha inutilement son détroit, & quoiqu'il prît terre souvent & s'avançât dans l'intérieur, il n'y pénétra pas assez avant pour traverser & reconnoître l'isthme étroit qui sépare le golfe du Mexique de la grande mer du sud. La beauté du pays le charma tellement & il conçut une idée si favorable de sa richesse par les morceaux d'or que les naturels lui firent voir, qu'il résolut de laisser une petite colonie sur la riviere de Belem dans la province de Veragua, sous les ordres de son frere, & de retourner en Espagne

pour en rapporter tout ce qui étoit nécessaire à un établissement solide. Mais l'esprit indomptable de mutinerie & d'indiscipline des hommes qu'il avoit à conduire, le privèrent de la gloire de former la premiere colonie Européenne sur le continent de l'Amérique. Leur insolence & leur rapacité forcerent les Indiens de prendre les armes, & comme ils étoient plus braves que les habitans des isles, ils firent périr une partie des Espagnols & obligerent le reste d'abandonner un poste dans lequel ils ne pouvoient plus se maintenir (1). 1502. 1503.

Il fait naufrage sur la côte de la Jamaïque

Cet échec, le premier que les Espagnols eussent reçu en Amérique, ne fut pas le dernier malheur de Colomb; il fut suivi de tous les désastres auxquels des navigateurs peuvent être exposés. Des ouragans furieux, des tempêtes violentes accompagnées de tonnerres & d'éclairs, mirent souvent ses navires à deux doigts de leur perte. Ses gens mécontens & décou-

(1) Herrera, *decad.* 1, *Lib. V*, *cap.* 5; &c. *Vie de Colomb*, *chap.* 89, &c. Oviedo, *Lib. III*, *cap.* 9.

1503. ragés, épuisés de fatigues & manquant de vivres, étoient de mauvaise volonté ou hors d'état d'exécuter ses ordres ; un de ses vaisseaux périt. Il fut forcé d'abandonner l'autre & avec les deux qui lui restoient il quitta cette partie du continent qu'il avoit nommée dans sa détresse la *Côte des contradictions* (1). De nouveaux malheurs l'attendoient encore. A la vue de la côte de Cuba une violente tempête l'assaillit ; ses vaisseaux se heurterent & furent si endommagés par le choc qu'il eut beaucoup de peine à gagner la Jamaïque où il fut obligé de s'échouer pour ne pas couler à fond.

24 juin. La mesure de ses calamités sembloit alors comblée. Il se trouvoit jetté sur le rivage d'une isle fort éloignée d'Hispaniola, seul établissement Européen qu'il y eût en Amérique. Ses navires étoient hors d'être réparés. Il paroissoit impossible d'envoyer des nouvelles de sa situation à Hispaniola & c'étoit cependant la seule ressource qui lui restât. Son génie fertile en ressources & plus actif encore dans

(1) *La costa de los contrastes.*

les dangers extrêmes qui accablent les ames foibles, trouva bientôt le seul expédient qui pût lui offrir quelqu'espoir. Il profita de la douceur & de l'hospitalité des habitans du pays qui, regardant les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure, s'empressoient de les aider dans tous leurs besoins : il en obtint deux canots chacun d'un seul tronc d'arbre creusé à l'aide du feu, mais si mal faits & si difficiles à manœuvrer qu'ils méritoient à peine le nom de bateaux. Avec ces frêles machines, propres seulement à suivre la côte ou à traverser une petite baie, Mendès Espagnol, & Fieschi Gênois, deux gentilshommes particulierement attachés à Colomb, offrirent courageusement d'aller à Hispaniola, voyage de plus de trente lieues (1), qu'ils exécuterent en dix jours en surmontant des dangers incroyables & en éprouvant une si grande fatigue que plusieurs des Indiens qui les accompagnoient y succomberent & moururent. Le gouverneur d'Hispaniola, loin de les 1503.

(1) Oviedo, *Lib. III, cap.* 9.

1503. accueillir comme leur courage le méritoit, ne fut nullement touché de l'horrible ſituation des Eſpagnols pour leſquels ils venoient demander des ſecours. Ovando par une baſſe jalouſie ne voulut pas permettre que Colomb mît le pied dans l'iſle qui étoit ſous ſon gouvernement. Cette féroce & vile paſſion ferma ſon cœur à tous les ſentimens d'humanité que devoit exciter en lui ou le ſouvenir des ſervices & des malheurs de ce grand homme, ou la compaſſion pour ſes concitoyens enveloppés dans les mêmes calamités. Mendès & Fieſchi ſolliciterent huit mois entiers pour leur commandant ou leurs compatriotes ſans pouvoir rien obtenir.

1504. Sa détreſſe & ſes ſouffrances.

Cependant mille ſentimens divers agitoient l'eſprit de Colomb & de ſes compagnons d'infortune. D'abord l'eſpoir d'une prompte délivrance, qu'on attendoit du ſuccès du voyage de Mendès & Fieſchi, releva les eſprits les plus abattus. Lorſqu'il ſe fut écoulé quelque tems, les plus timides commencerent à croire que leurs libérateurs avoient manqué l'iſle d'Hiſpaniola; à la fin on fut généralement

perſuadé qu'ils avoient péri. Le rayon d'eſpérance qui avoit d'abord lui à ces infortunés rendoit leur condition plus horrible. Le déſeſpoir porté à ſon comble devint univerſel. Leur derniere reſſource venoit de leur échapper & ils ſe voyoient deſtinés à finir leurs miſérables jours parmi des ſauvages, nuds, loin de leur patrie & de leurs amis. Les matelots furieux ſe mutinerent ouvertement, menacerent la vie de Colomb à qui ils reprochoient d'être l'auteur de toutes les calamités; & ſe ſaiſiſſant de dix canots qu'il avoit achetés des Indiens; ils ſe retirerent à un autre endroit de l'iſle malgré ſes prieres & ſes remontrances. En même-tems les Inſulaires commencerent à murmurer du long ſéjour des Eſpagnols dans leur iſle. Leur induſtrie n'étoit pas ſupérieure à celle de leurs voiſins d'Hiſpaniola & l'obligation de nourrir tant d'étrangers étoit pour eux auſſi intolérable. Ils commencerent à apporter des vivres avec plus de répugnance & en moindre quantité & menacerent de n'en plus fournir. Cette réſolution eût été fatale aux Eſpagnols. Leur vie 1504.

1504. dépendoit de la bienveillance des Indiens, & à moins qu'ils ne vinſſent à bout de réchauffer l'admiration & le reſpect que ce peuple ſimple leur avoit montrés à leur arrivée, leur perte étoit inévitable. Les violences des mutins avoient contribué plus que tout autre choſe à effacer les idées favorables que les Indiens avoient conçues de leurs hôtes; mais l'adreſſe ingénieuſe de Colomb lui ſuggéra un heureux artifice qui rétablit & augmenta même la haute opinion des Inſulaires pour les Eſpagnols. Ses connoiſſances en aſtronomie lui faiſant prévoir qu'il y auroit dans peu de tems une éclipſe totale de lune, le jour qui précéda l'éclipſe il aſſembla autour de lui les principaux Indiens & après leur avoir reproché l'inconſtance qui leur faiſoit retirer leur affection & leurs ſecours à des hommes qu'ils avoient d'abord traités avec reſpect, il leur dit que les Eſpagnols étoient les ſerviteurs du grand eſprit qui habite les cieux, qui a fait & qui gouverne le monde; que ce grand eſprit étoit offenſé du refus qu'on faiſoit de ſecourir des hommes

qui étoient les objets de sa faveur particuliere ; qu'il se préparoit à punir ce crime avec sévérité ; que cette même nuit la lune leur retireroit sa lumiere & leur paroîtroit de couleur de sang, signe de la colere divine & emblême de la vengeance prête à tomber sur eux. La prédiction fut reçue par quelques-uns avec l'indifférence & l'incurioſité qui ſont particulieres aux nations de l'Amérique & par d'autres avec l'étonnement ſtupide naturel à des peuples barbares. Mais lorſque la lune commença à s'obſcurcir par degré & parut enfin de couleur de ſang, tous furent frappés de terreur. Ils coururent conſternés à leurs maiſons, & revenant tout de ſuite à Colomb chargés de vivres, les mirent à ſes pieds en le conjurant d'intercéder pour eux auprès du grand eſprit & d'écarter le malheur qui les menaçoit. Colomb ſe montra touché de leurs prieres. L'éclipſe ſe diſſipa ; la lune reprit ſon éclat, & dès ce jour non-ſeulement les Eſpagnols eurent des proviſions en abondance, mais les Indiens éviterent même avec une attention qui

1504.

1504. alloit juſqu'à la ſuperſtition de leur donner aucun ſujet de plainte (1).

Pendant que cela ſe paſſoit, les mutins avoient fait pluſieurs tentatives pour gager Hiſpaniola dans les canots qu'ils avoient ſaiſis, & toutes avoient été ſans ſuccès, ſoit par la mauvaiſe manœuvre, ſoit par la violence des vents & des courans. Furieux de ce nouveau contre-tems ils ſe mirent en marche pour l'endroit de l'iſle où Colomb étoit reſté, en lui préparant de nouvelles inſultes & lui faiſant craindre de nouveaux dangers. Au même moment il éprouvoit un malheur plus cruel que ceux qu'il pouvoit redouter de la part des mutins. Le gouverneur d'Hiſpaniola entretenant toujours des ſoupçons injurieux à Colomb, envoyoit une petite barque à la Jamaïque, non pour tirer ſes compatriotes de l'état où ils étoient depuis ſi long-tems, mais pour les épier & reconnoître leur ſituation; & de peur que la com-

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 103. Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, *cap.* 5, 6. Benzon, *hiſt. lib. I*, *cap.* 14.

passion de ceux qu'il employoit à cette mission ne les engageât à donner quelque secours à ces malheureux, il avoit donné le commandement à Escobar, ennemi cruel & invétéré de Colomb. Escobar, suivant ses instructions avec une maligne exactitude, avoit jetté l'ancre à quelque distance de l'isle, s'étoit approché du rivage dans un petit bateau, avoit observé le misérable état des Espagnols, envoyé une lettre remplie de vains complimens à Colomb, & après avoir reçu sa réponse étoit parti sur le champ. Dès que les Espagnols avoient découvert le vaisseau qui s'approchoit de l'isle, ils s'étoient livrés à tous les transports de la joie, persuadés que le moment de leur délivrance, si long-tems attendu, étoit enfin arrivé. Mais lorsque le navire eut disparut si subitement, ils tomberent dans le plus horrible abattement & perdirent tout espoir. Colomb seul, quoique pénétré jusqu'au fond du cœur de l'insulte gratuite qu'Ovando ajoutoit à sa négligence passée, conserva assez d'empire sur lui-même pour relever le courage de 1504.

1504. ſes compagnons. Il leur aſſura que Mendès & Fieſchi éroient arrivés ſains & ſaufs à Hiſpaniola, qu'ils enverroient inceſſamment des vaiſſeaux & qu'il avoit refuſé de retourner dans celui d'Eſcobar qui étoit trop petit pour les recevoir tous, étant réſolu à ne jamais abandonner les fideles compagnons de ſon infortune. Cette eſpérance d'une délivrance prochaine les calma. Ils ſçurent gré à Colomb de la généroſité avec laquelle il paroiſſoit occupé de leur conſervation plus même que de la ſienne. Ils reprirent quelque courage & lui rendirent leur confiance (1).

Sans cet heureux changement Colomb n'eût jamais pu réſiſter aux mutins qui s'approchoient. Tous ſes efforts pour les calmer ne faiſoient que les rendre plus furieux. Leurs demandes devenoient de jour en jour plus extravagantes & leurs deſſeins plus violens & plus ſanguinaires. La ſûreté commune exigeoit qu'on leur réſiſtât à force ouverte. Colomb

(1) *Vie de Colomb, chap.* 104. Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI, cap.* 17.

souffrant & affoibli par la goutte ne pouvoit se mettre en campagne. Son frere l'Adelantade marcha contr'eux. Les mutins rejetterent avec mépris toute espece d'accommodement & fondirent sur lui. Il étoit bien préparé à les recevoir. Au premier choc plusieurs de leurs chefs furent tués. L'Adelantade, qui étoit aussi vigoureux que brave, s'attacha à combattre leur capitaine, le blassa, le désarma & le fit prisonnier (1). Le reste s'enfuit honteusement en montrant une lâcheté digne de leur premiere insolence. Bientôt après la troupe entiere se soumit à Colomb & s'engagea par les sermens les plus solemnels à lui obéir désormais en tout. A peine la tranquillité étoit-elle rétablie qu'on vit paroître les vaisseaux que Colomb avoit promis sans y compter beaucoup. Les Espagnols quitterent avec des transports de joie une isle où la jalousie inhumaine d'Ovando les avoit laissé languir pendant plus d'une année exposés à toutes les especes de calamités. 1504.

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 107. Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, *cap.* 11.

1504. 13 août. Il quitte l'isle & arrive à Hispaniola.

Lorsque Colomb fut arrivé à Saint-Domingue, le gouverneur employa tous les artifices des ames viles, qui réparent l'insolence par la bassesse, flattant l'homme dont il étoit jaloux & qu'il avoit voulu faire périr. Il reçut Colomb avec de grandes marques de respect, le logea dans sa maison & lui accorda toutes sortes de distinctions. Mais au milieu de ces démonstrations simulées, il ne put cacher la haine qui dévoroit son cœur. Il mit en liberté le chef des mutins que Colomb avoit amené dans les fers pour faire juger ses crimes & menaça tous ceux qui avoient défendu le parti de l'amiral de rechercher leur conduite. Colomb se soumit en silence à ce qu'il ne pouvoit empêcher. Mais il montra une extrême impatience de quitter un pays où commandoit un homme qui l'avoit traité en tout occasion avec tant d'injustice & d'inhumanité. Ses préparatifs furent bientôt faits & il mit à la voile pour l'Espagne avec deux vaisseaux. Le malheur qui avoit accompagné sa vie continua de le poursuivre jusqu'à la fin de sa carriere. Un de ses vaisseaux fut obligé

de revenir à Saint-Domingue, ne pouvant plus tenir la mer : l'autre battu par de violentes tempêtes fit sept cens lieues avec des vergues pour mâts & gagna avec beaucoup de difficulté le port de Saint-Lucar (1). Colomb y reçut en arrivant la nouvelle de l'événement le plus fâcheux qu'il pût craindre. Isabelle venoit de mourir, & avec elle il perdoit la derniere ressource qu'il avoit espéré de trouver dans sa justice, son humanité & sa bienveillance. Il ne restoit plus personne qui pût réparer les injustices qu'on lui avoit faites, le récompenser de ses services & le dédommager de ses souffrances. Ferdinand l'avoit toujours traversé & avoit été souvent injuste envers lui. Des sollicitations auprès d'un prince si prévenu devenoient pour lui aussi désagréables qu'inutiles. C'étoit pourtant dans cette triste occupation que Colomb étoit destiné à consumer le reste de ses jours. Aussitôt que sa santé put le lui permettre il alla à la cour. Ferdinand

1504. Décemb. Mort d'Isabelle.

(1) *Vie de Colomb, chap.* 108. Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI, cap.* 12.

1504. le reçut avec une politeſſe froide. Colomb lui préſenta requête ſur requête pour obtenir la punition de ſes oppreſſeurs & la reſtitution de tous les privileges qui lui étoient promis par le traité de 1492. Ferdinand l'amuſa de belles paroles : il employa toutes ſortes d'artifices pour éluder ſes demandes & laiſſa voir clairement l'intention où il étoit de ne jamais terminer cette affaire. La ſanté affoiblie de Colomb donnoit à Ferdinand l'eſpérance qu'il ſeroit bientôt délivré de ce ſolliciteur importun & cette idée le ſoutenoit dans l'exécution de ſon injuſte plan de délai. Il ne fut pas trompé dans ſon attente. Le cœur navré de l'ingratitude d'un monarque qu'il avoit ſervi avec tant de fidélité & de ſuccès, épuiſé par les fatigues & les chagrins qu'il avoit eſſuyés, & affoibli par les infirmités qui étoient le fruit de ſes travaux, Colomb finit ſa vie à Valladolid le 20 mai 1506 dans la cinquante-neuvieme année de ſon âge. Il mourut avec la fermeté qui avoit toujours diſtingué ſon caractere & avec les ſentimens de

50
40
30
25
45
FE
QUE.
T DES
CENS.
re de
QUE
ertſon
de Guiana
ONALE
Benard Direx.

AMERIQUE SEPTENTRIONALE
MEXIQUE
GOLFE DU MEXIQUE
FLORIDE
ISLES LUC
O C
Fort Condé
Pensacola
N. Orleans
la Balise
Cap Nord
I. Rose
B. S.t Joseph
S.t Marc
C. Escondido
S.t Augustin
Cayos de S.t Martin
Cayo Anclote
B. du S.t Esprit
B. de Jean Ponce
R. S.t Jean
Canaveral
GOLFE DE LA FLORIDE
I. Bahama
I. Lucayea
C. Bonyno
Martyrs
Cayos de la Floride (ou des Martyrs)
Cayo de Sal
Providio
Ici M.r de la Sale s'établit en 1685
de S.t Bernard
R. Bravo
Bravo
Pracel
Panuco
R. Panuco
I. Tampico
I. Lobos
Tuspa
R. Tuspa
Quiabislan
C. Delgada
Zempoalla
la Vera Crux
S.t Juan de Ulua
I. des Sacrifices
Baye de Campeche
Alvarado
Guaxaca ou Oxaca
Tecoantepec
Tat
Baye de Tecoantepec
Negrillos
Vermeja
Alacranas
Arenas
Triangulo
C. Condecedo
Sisal
Mérida
S.t Francois de Campeche
Potanchan
Valadolid
I. de Horros
Cotoche
I. Mugeres
Blanche
Canzun
de Cozumel
I. Chetumal
Baye Ascension
BAYE DE HONDURAS
TABASCO
CHIAPA
Chiapa
Ciudad-real
Guatemala
Verapaz
Rustan
Guanaia ou Guanainos
Utila
C. Honduras
HONDURAS
Valadolid
Camaron
Bancos
Viciosas
C. Gracias a Dios
Pracel
Tiburones
Quita suenno
I. S.t Catherine
S.t André
Albuquerque
Serrana
Roncador
Serranilla
Baxo Novo
Santanilla
La Havanne
Baye Honda
Baxo Pardo
C. S.t Antoine
B. Cortes
Corrientes
I. des Pins
Jardins de la Reine
Baxo Nicolas
Petit Cayman
Grand Cayman
LA JAMAIQUE
Pracel
Guecetlan
S.t Antoine de Suchitepec
S. Iago ou Guatimala
Port Acaxutla
Amapala
B. Amapala ou Fonseca
Baye du Realejo
Realejo
Leon
Lac de Nicaragua
Nicaragua
C. S.te Catherine
Nicoya
S.t Dominique
Cap Blanc
G. de Salinas
Quepos
I. Cano
Golfe Dulce
Cartago
Carthage
Conception
R. Desaguadero
TIERRA FIRMA
Porto Bello
Nombre de Dios
Chagre
Panama
Vieux Panama
DARIEN
B. de Panama
G. de S.t Michel
Quicaro
Morro de Puercas
MER DU SUD
Lieues à 20 au Dégré
5 10 15 20 40 60
Milles Anglois 69 au Dégré
20 40 69 138 207
80
75
70
65
60
30
25
20
15
10

Pl. I.

Benard Direx.

DE
religion
toutes le

(1) *Vie*
decad. 1,

religion qu'il avoit montrés dans toutes les circonſtances de ſa vie (1). 1504.

(1) *Vie de Colomb. chap.* 198. Herrera, *decad.* 1, *Lib. VI*, *cap.* 13, 14, 15.

Fin du Livre ſecond.

NOTES
ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE PREMIERE, *pag.* 43.

TYR étoit ſituée à une trop grande diſtance du golfe arabique ou de la mer rouge, pour qu'il fût poſſible de tranſporter par terre les marchandiſes juſqu'à cette ville; c'eſt ce qui engagea les Phéniciens à ſe rendre maîtres de *Rhinocrura* ou *Rhinocolura*, le port de la méditerranée le plus voiſin de la mer rouge. C'étoit à Elath, le meilleur port de la mer rouge vers le nord, qu'ils débarquoient les cargaiſons qu'ils avoient achetées en Arabie, en Ethiopie ou dans l'Inde. Delà on les tranſportoit par terre à Rhinocolura, dont la diſtance n'étoit pas fort conſidérable; & on les embarquoit de nouveau dans ce port pour être tranſportées à Tyr & ré-

parties dans le reſte du monde. *Stabo. Géogr. édit. Caſaub. lib. XVI, pag.* 1128. *Diodor. Sicul. Biblioth. Hiſt. édit. Weſſelingi, lib. I, pag.* 70.

NOTE II, *pag.* 49.

Le *Periple d'Hannon*, le ſeul monument authentique que nous ayons de la ſcience des Carthaginois dans l'art de la navigation, eſt un des écrits les plus curieux qui nous aient été tranſmis par l'antiquité. Le ſavant & ingénieux M. Dodwell, dans une diſſertation qu'il a miſe à la tête du périple d'Hannon qui ſe trouve dans l'édition des *Geographi minores* publiée à Oxford, cherche à prouver que ce n'eſt qu'un ouvrage ſuppoſé par quelque Grec qui a pris le nom d'Hannon. Mais M. de Monteſquieu, dans ſon *Eſprit des Loix*, *liv. XXI*, *ch.* 8, & M. de Bougainville, dans une diſſertation inſérée dans le *XXVI vol. des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*, *&c.* ont prouvé ſon authenticité par des raiſons qui me paroiſſent irréſiſtibles. Ramuſio a joint à la traduction qu'il a faite de ce curieux voyage,

une dissertation qui sert à l'éclaircir. *Racolta de' viaggi, vol. I, pag.* 112. M. de Bougainville a traité le même sujet avec son savoir & son habileté ordinaires. Il paroît qu'Hannon, selon la méthode de naviguer des anciens, entreprit ce voyage avec de petits bâtimens, construits d'une maniere propre à ranger de fort près les côtes. Il se rendit en douze jours de Gadès à l'isle de *Cerné*, qui probablement est l'isle d'Arguin des modernes. Elle devint la principale station des Carthaginois; & M. de Bougainville prétend que les citernes qu'on y trouve encore sont des monumens de leur puissance & de leur industrie. En partant de Cerné & suivant toujours la côte, il arriva en dix-sept jours à un promontoire qu'il appella *la corne de l'occident*, qui sans doute est le *Cap des Palmes*. Delà il s'avança vers un autre promontoire, auquel il donna le nom de *la corne du midi*, & qui paroît être le *Cap des trois pointes*, situé à environ cinq degrés au nord de la ligne. Toutes les circonstances contenues dans un court extrait de son journal, qui est parvenu jusqu'à nous,

nous, concernant la figure & l'état de l'intérieur & des côtes de l'Afrique, ſe trouvent confirmées & éclaircies par la comparaiſon qu'on en fait avec les raports des navigateurs modernes. Les faits mêmes, qui par leur peu de probabilité paroiſſoient devoir rendre douteuſe la vérité de cette relation, tendent à la confirmer. Il marque que pendant le jour on obſerve un profond ſilence dans le pays qui ſe trouve au ſud de l'iſle de Cerne ; mais que lorſque la nuit étoit venue on allumoit un nombre conſidérable de feux ſur les bords des rivieres, & que l'air retentiſſoit alors du bruit des fifres & des tambours & de cris de joie. Suivant Ramuſio la même choſe s'y pratique encore, parce que la chaleur exceſſive oblige les habitans de ſe tenir pendant le jour dans les bois ou dans leurs cabanes. Au coucher du ſoleil ils en ſortent à la lumiere des flambeaux pour jouir pendant la nuit du plaiſir de la muſique & de la danſe. *Ramuſio I*, 113, *F.* Dans un autre endroit il repréſente la mer comme embraſée par des torrens de feu. Ce qui arriva à M. Adanſon ſur la même

côte, peut expliquer ce paſſage. « Dès » que le ſoleil », dit-il, « en ſe plon- » geant ſous l'horizon avoit ramené » les ténebres, la mer nous prêtoit » auſſitôt ſa lumiere. La proue du na- » vire en faiſant bouillonner ſes eaux » ſembloit les mettre en feu. Nous » voguions ainſi dans un cercle lumi- » neux qui nous environnoit comme » une gloire d'une grande largeur, » d'où s'échappoit dans le ſillage un » long trait de lumiere qui nous ſuivit » juſqu'à l'iſle de Gorée ». *Voyage au Senégal, in-4°. Paris* 1757, *pag.* 97.

NOTE III, *pag.* 30.

Long-tems après la navigation des Phéniciens & d'Eudoxe autour de l'Afrique, Polybe le plus intelligent & le plus inſtruit des hiſtoriens de l'antiquité, affirme qu'on ignoroit de ſon tems ſi l'Afrique étoit un continent étendu vers le ſud, ou ſi elle étoit entourée de mer. *Polibii hiſt. lib. III.* Pline aſſure qu'il ne peut y avoir aucune communication entre les zones tempérées du ſud & du nord. *Plinii hiſt. nat. edit. in uſum Delph.*

in-4°. lib. II, cap. 68. Si ces deux auteurs avoient ajouté foi aux relations de ces voyages, le premier ne se seroit pas trouvé dans le doute, & le second n'auroit pas soutenu une pareille opinion. Strabon parle du voyage d'Eudoxe, mais le traite comme une fable, *lib. II, pag.* 155; & même suivant ce qu'il en dit on ne peut guere en porter un autre jugement. Il paroît que Strabon n'a eu aucune connoissance certaine touchant la forme & état des parties méridionales de l'Afrique, *Geogr. lib. XVII, pag.* 1180. Ptolomée, le plus curieux & le plus savant des anciens géographes, n'étoit pas mieux instruit sur les parties de l'Afrique situées à quelques degrés au-delà de la ligne équinoxiale; car il pensoit que ce grand continent n'étoit pas entouré de la mer, mais qu'il s'étendoit, sans interruption, vers le pole antarctique; & il s'est trompé sur sa véritable figure, au point de dire que ce continent s'élargit à mesure qu'on avance vers le sud: *Ptol. Geogr. lib. IV, cap.* 9. *Brietii parallela Geogr. veteris & novæ, pag.* 86.

NOTE IV, *pag.* 61.

Un fait rapporté par Strabon nous donne une preuve auſſi forte que ſinguliere de l'ignorance des anciens ſur la ſituation des différentes parties de la terre. Pendant qu'Alexandre marchoit le long des rives de l'Hydaſpe & de l'Aceſine, deux rivieres qui ſe jettent dans l'Indus, il remarqua qu'il y avoit un grand nombre de crocodiles dans ces rivieres, & que le pays produiſoit les mêmes eſpeces de féves qui ſont très-communes en Egypte. Il conclut de ces circonſtances qu'il avoit découvert la ſource du Nil, & prépara une flotte pour ſe rendre en Egypte en deſcendant l'Hydaſpe. *Strab. Géogr. lib. XV, pag.* 1020. Cette ſinguliere erreur ne provenoit pas d'une ignorance de la géographie, particuliere à ce monarque ſeul; car Strabon nous apprend qu'Alexandre s'appliquoit avec une attention ſinguliere à l'étude de cette ſcience, & qu'il avoit des cartes ou des deſcriptions exactes des pays par leſquels il paſſoit; *lib. II*,

pag. 120. Mais dans ce ſiecle les connoiſſances des Grecs ne s'étendoient pas au-delà des limites de la méditerranée.

NOTE V, *pag.* 61.

Le flux & le reflux, qui ſont très-conſidérables à l'embouchure de l'Indus, devoient rendre ce phénomene plus redoutable aux yeux des Grecs. *Varen. Géogr. vol. I, pag.* 251.

NOTE VI, *pag.* 66.

Il eſt probable qu'ils étoient rarement excités à s'avancer ſi loin, ſoit par un motif de curioſité, ſoit par quelqu'intérêt de commerce; c'eſt pour cela que les anciens avoient des idées très-fauſſes ſur la ſituation de cette grande riviere. Ptolomée place la premiere branche du Gange qu'il diſtingue par le nom de la grande embouchure, au cent quarante-ſixieme degré de longitude de ſon premier méridien, qu'il fait paſſer par les iſles fortunées. Mais ſa véritable longitude, priſe de ce méridien, eſt aujourd'hui déterminée, d'après les

obſervations aſtronomiques, à cent cinq degrés ſeulement. Un ſi grand géographe ne peut avoir été entraîné dans une erreur auſſi conſidérable que par les rapports infideles qu'il avoit reçus de ces pays éloignés ; ce qui prouve évidemment que les voyages qu'on y faiſoit n'étoient pas fréquens. Ses connoiſſances étoient encore plus bornées & ſes erreurs plus conſidérables, relativement aux contrées de l'Inde qui ſont au-delà du Gange. J'aurai occaſion d'obſerver ailleurs qu'il a placé le pays des Seres, ou la Chine, à ſoixante degrés plus à l'eſt que n'eſt ſa véritable poſition. M. d'Anville, un des plus ſavans géographes modernes, a jetté une grande clarté ſur cette matiere, dans deux diſſertations publiées dans les *Mémoires de l'Acad. des Inſcript. tom. XXXII, pag.* 573, 604.

NOTE VII, *pag.* 68.

Il eſt ſingulier que les découvertes des anciens ſe ſoient faites principalement par terre, & celles des modernes par mer. Le goût des con-

quêtes conduisit les premiers & celui du commerce présida aux entreprises des seconds. Strabon observe judicieusement que les conquêtes d'Alexandre le Grand firent connoître l'Orient; que celles des Romains ouvrirent la route de l'Occident, & qu'on doit à celles de Mithridate la connoissance du nord : *lib I, pag.* 26. Lorsqu'on fait des découvertes par terre, les progrès en doivent être lents & les opérations bornées ; celles qui se feront par mer ont une sphere plus étendue & une marche plus rapide ; mais elles sont sujettes à des défauts particuliers : quoiqu'elles fassent connoître la position des différens pays, & qu'elles servent à déterminer leurs limites du côté de la mer, elles nous laissent dans une parfaite ignorance sur leur état intérieur. Il y a plus de deux siecles & demi que les Européens ont doublé le cap méridional de l'Afrique, & qu'ils ont porté le commerce dans la plupart de ses ports ; mais ils n'ont fait pour ainsi dire que parcourir les côtes & marquer quelques ports & quelques caps d'une grande partie de ce vaste

continent; les contrées intérieures sont restées presque absolument inconnues. Les anciens, qui n'avoient qu'une connoissance imparfaite de ses côtes, excepté celles qui sont baignées par la méditerranée ou par la mer rouge, avoient coutume de pénétrer dans l'intérieur du pays, dont, suivant Hérodote & Diodore de Sicile, ils ont découvert plusieurs parties qui nous sont aujourd'hui inconnues. Les connoissances géographiques resteront donc inexactes & bornées jusqu'à ce qu'on unisse ensemble ces deux manieres de faire des découvertes.

NOTE VIII, *pag.* 74.

Les idées des anciens, sur cette chaleur excessive de la zone torride qui la rendoit inhabitable, & leur opiniâtreté à persister dans cette erreur long-tems après avoir porté leur commerce dans plusieurs parties de l'Inde situées entre les tropiques, doivent paroître si singulieres & si absurdes qu'il ne sera peut-être pas inutile de produire quelques preuves de leur étrange mépriſe sur ce point.

& d'expliquer l'inconſéquence apparente de leur théorie avec leur propre expérience. Cicéron, qui a porté ſes regards ſur toutes les parties de la philoſophie connues des anciens, paroît avoir penſé que la zone torride étoit inhabitable, & que par conſéquent il ne pouvoit y avoir aucune communication entre les zones tempérées du nord & du ſud. Il fait dire par Scipion l'Africain à Scipion le jeune: « vous voyez encore cette » même terre comme ceinte de quel» ques cercles qu'on appelle zones ; » que les deux extrêmes, qui ont » chacune un des pôles pour centre, » ſont toujours hériſſées de glaces, » tandis que celle du milieu qui eſt la » plus grande, eſt brûlée des rayons » du ſoleil. Il n'en reſte donc que » deux habitables : voici la zone auſ» trale dont les peuples étant vos an» tipodes, ſont pour vous comme » s'ils n'étoient pas » : *Songe de Scipion, chap.* 6, *trad. de M. Debarrett.* Geminus, philoſophe grec & contemporain de Cicéron, paroît du même ſentiment, non dans un ouvrage populaire, mais dans ſon εισαγωγὴ εἰς

φαινομενα, qui eſt un traité purement ſcientifique. « Lorſque nous parlons », dit-il, » de la zone tempérée du » midi & de ſes habitans, & de ceux » qu'on appelle antipodes, il faut » toujours ſous-entendre que nous » n'avons aucune connoiſſance ni re- » lation de la zone tempérée du midi, » & que nous ignorons ſi elle eſt ha- » bitée ou non. Mais la figure ſphé- » rique de la terre & la ligne que » parcourt le ſoleil entre les deux » tropiques nous font croire qu'il y » a une autre zone, ſituée au midi, » qui jouit du même degré de tem- » pérature que la zone du nord que » nous habitons »: *cap.* 13, *p.* 31. » *Ap. Petavii opus de doct. temp. in quo* » *Uranologium ſive ſyſtema var. auctо-* » *rum; Amſt.* 1705, *vol. III.* L'opinion » de Pline ſur ces deux points étoit la » même. « Des cinq parties ou zones » qui ſéparent le ciel, les deux zones » oppoſées qui touchent chacune à » l'une des extrêmités de la terre à » l'endroit de ſes poles, dont l'un eſt » appellé ſeptentrional & l'autre auſ- » tral, ne produiſent que des glaçons, » & font de ces contrées le ſéjour

» éternel des frimats : par-tout ce » ſont des ténebres perpétuelles, » dont l'influence maligne n'eſt ja- » mais corrigée par l'aſpect bienfai- » ſant des ſignes qui nous regardent. » Le ſeul éclat des neiges y produit » une lumiere blanchâtre. Quant à la » partie de la terre ſituée ſous la zone » du milieu, qui eſt celle ſous laquelle » le ſoleil fait ſa route, inceſſamment » brûlée par le voiſinage de cet aſtre » & conſumée par ſes flammes, c'eſt » à juſte titre qu'on la nomme torride. » A droite & à gauche de cette cein- » ture brûlante, & entre les deux ex- » trêmités glaciales, il reſte unique- » ment deux zones tempérées. Encore » le paſſage de l'une à l'autre eſt il im- » praticable, vu l'incendie qui regne » dans le ciel conſtellé d'un bout à » l'autre de la ligne. Si donc vous » concevez la terre diviſée en quatre » parties, il eſt clair que le ciel à lui » ſeul en retranche trois » : *lib. II*, » *cap.* 68 (1). Strabon ne s'explique pas moins clairement ſur cet objet. « La partie de la terre qui ſe trouve

(1) *Traduction de M. Poinſinet de Sivry.*

» près de l'équateur, dans la zone » torride, eſt inhabitable à cauſe de » l'exceſſive chaleur »: *lib. II, p.* 254. Je pourrois joindre ici l'autorité de pluſieurs philoſophes & hiſtoriens reſpectables de l'antiquité.

Pour expliquer le ſens dans lequel cette doctrine étoit généralement reçue, nous devons obſerver que Parmenide, comme nous l'apprend Strabon, fut le premier qui diviſa la terre en cinq zones. Il étendoit au-delà des tropiques les limites de la zone qu'il ſuppoſoit inhabitable par la trop grande chaleur. Strabon nous dit auſſi qu'Ariſtote fixoit les différentes zones de la même maniere qu'elles ſont marquées par les géographes de ſon tems. Mais les progrès des découvertes ayant démontré par degrés que pluſieurs régions de la terre ſituées entre les tropiques ſont non-ſeulement habitables, mais même très-peuplées & très-fertiles, cela engagea les géographes à renfermer la zone torride dans des bornes plus étroites. Il n'eſt pas facile de marquer avec préciſion les limites qu'ils lui donnoient. Un paſſage de Strabon, qui eſt je-

penſe le ſeul auteur de l'antiquité qui nous ait tranſmis quelque notion ſur ce ſujet, me feroit croire que ceux qui calculoient d'après la meſure de la terre donnée par Eratoſthene, ſuppoſoient que la zone torride comprenoit près de ſeize degrès, à peu près huit de chaque côté de l'équateur ; au lieu que ceux qui ſuivoient le calcul de Poſſidonius donnoient environ vingt-quatre degrés à la zone torride ; c'eſt-à-dire un peu plus de douze degrés de chaque côté de l'équateur. *Strabo, lib. II, p.* 151. Suivant la premiere opinion, environ deux tiers de cette partie du globe qui ſe trouve entre les tropiques étoient habitables, & il n'y en avoit que la moitié ſelon la ſeconde hypotheſe. Avec cette reſtriction, la doctrine des anciens touchant la zone torride paroît moins abſurde, & nous pouvons concevoir pourquoi ils regardoient cette zone comme inhabitable, même après s'être ouvert une communication avec pluſieurs endroits ſitués entre les tropiques. Lorſque les ſavans parloient de la zone torride, ils la regardoient, ſuivant la

définition des géographes, comme occupant une étendue de seize ou tout au plus de vingt-quatre degrés ; & comme ils n'avoient presqu'aucune connoissance des contrées plus voisines de l'équateur, ils pouvoient la croire inhabitable. On continua de donner dans le discours familier le nom de zone torride à cette portion de la terre contenue entre les tropiques. Cicéron qui paroît avoir ignoré les idées des géographes postérieurs, suit la division de Parmenide, & décrit la zone torride comme la plus large des cinq. Il y a eu quelques anciens qui ont rejetté comme une erreur populaire la pensée de cette chaleur excessive de la zone torride. Suivant Plutarque, Pythagore étoit de ce sentiment ; Strabon nous apprend qu'Eratosthene & Polybe avoient adopté la même opinion : *lib. II*, *pag.* 154. Ptolomée paroît n'avoir fait aucun cas de l'ancienne doctrine concernant la zone torride.

NOTE IX, *pag.* 107.

Le tribunal de l'inquisition, qui

par-tout où il eſt établi arrête néceſſairement l'eſprit de recherche & le progrès des lettres, fut introduit en Portugal par Jean III, qui commença à regner en 1521.

NOTE X, *pag.* 121.

Nous en trouvons un exemple dans Hackluit, d'après l'autorité de Garcia de Reſende, hiſtorien Portugais. Quelques négocians Anglois ayant réſolu d'ouvrir un commerce avec la côte de Guinée, Jean II roi de Portugal envoya des ambaſſadeurs à Edouard IV, pour lui repréſenter le droit qu'il avoit acquis par la bulle du pape de dominer ſur cette contrée, & pour le prier de défendre à ſes ſujets de continuer leur expédition. Edouard eut une ſi grande déférence pour le titre excluſif des Portugais qu'il ſatisfit pleinement à leur demande, *Hackluit, navigations, voyages & commerce des Anglois, vol. II, part. II, pag.* 2.

NOTE XI, *pag.* 137.

Le tems de la naiſſance de Colomb

peut être déterminé exactement par les circonſtances ſuivantes. Il paroît par le fragment d'une lettre qu'il écrivit à Ferdinand & Iſabelle en 1501, qu'il avoit déjà exercé alors pendant quarante ans le métier de marin. Il leur dit dans une lettre qu'il ſe mit en mer à l'âge de quatorze ans : il ſuit donc de ces deux faits qu'il étoit né en 1447. *Vie de Chriſtophe Colomb, par Don Ferdinand ſon fils. Churchill's Collect. of voyages, vol. II, pag.* 484, 485.

NOTE XII, *pag.* 148.

Les anciens connoiſſoient la figure ſphérique de la terre. Ils inventerent la méthode de calculer la longitude & la latitude de différens endroits, qui eſt encore en uſage aujourd'hui. Suivant leur principe, l'équateur ou le cercle imaginaire qui enveloppe la terre étoit de trois cens ſoixante degrés, qu'ils diviſoient en vingt-quatre parties ou heures, chacune de quinze degrés. Marinus de Tyr, le plus habile & le plus ancien géographe avant Ptolomée, ſuppoſoit que le pays des *Seres* ou *Sinæ*, qui étoit le lieu le-

plus reculé de l'Inde que connuſſent les anciens, ſe trouvoit à quinze heures, ou deux cens vingt-cinq degrés à l'eſt du premier méridien qui paſſoit par les iſles Fortunées. *Ptolom. Géogr. lib. I, cap.* 11. Si cette ſuppoſition étoit bien fondée, le pays des Seres ou la Chine n'étoit qu'à neuf heures ou cent trente-cinq degrés à l'oueſt des iſles Fortunées ou Canaries & la navigation par cette route auroit été beaucoup plus courte que par la route que ſuivoient les Portugais. Marc Paul dans ſes voyages, décrit des pays, principalement l'iſle de Cipango ou Zipangri, qu'on croit être le Japon, qui ſe trouvoient beaucoup plus à l'eſt qu'aucune partie de l'Aſie connue des anciens. *Marc. Paul. de region. Orient. lib. II, cap.* 70 ; *lib. III, cap.* 2. Suivant ſon récit, le Japon s'étendant encore plus à l'eſt, étoit beaucoup plus près des iſles Canaries. Les concluſions de Colomb, quoique fondées ſur des obſervations inexactes, ſe trouvoient juſtes. Si les ſuppoſitions de Marinus avoient été bien fondées, & ſi les pays que Marc Paul viſita avoient été ſitués à l'eſt

de ceux dont Marinus avoit déterminé la longitude, la route la plus droite & en même-tems la plus courte aux Indes orientales auroit été de naviguer droit à l'oueſt. *Herrera, decad. lib. I, cap* 2. Une connoiſſance plus étendue du globe nous a découvert la grande erreur où eſt tombé Marinus, en ſuppoſant que la Chine ſe trouve à quinze heures ou deux cens vingt-cinq degrés à l'eſt des iſles Canaries, & que Ptolomée même s'eſt trompé en réduiſant la longitude de la Chine à douze heures ou cent quatre-vingt degrés. La longitude des limites occidentales de ce vaſte empire eſt de ſept heures ou de cent quinze degrés du méridien des iſles Canaries. Mais Colomb ſuivoit les lumieres que ſon ſiecle pouvoit lui fournir & s'appuyoit de l'autorité des écrivains qu'on regardoit alors comme les maîtres & les guides du genre humain dans la ſcience de la géographie.

NOTE XIII, *pag.* 181.

Comme les Portugais, en faiſant

leurs découvertes, ne s'écartoient qu'à une petite distance des côtes de l'Afrique, ils croyoient que les oiseaux dont ils observoient le vol avec une grande attention, ne se hasardoient pas loin des terres. Dans l'enfance de la navigation on ignoroit que souvent les oiseaux poussent leur vol à une distance considérable des côtes. En naviguant vers les isles des Indes occidentales, on trouve quelquefois des oiseaux à plus de deux cens lieues de terre. Catesby a vu en mer un hibou à plus de six cens lieues des côtes : *Nat. hist. of Carolina*, *pref. pag.* 7. *Hist. nat. de M. de Buffon*, *tom. XVI*, *pag.* 32. Il paroît donc que cet indice de terre, sur lequel Colomb semble s'être appuyé avec quelque confiance, n'étoit rien moins que certain.

NOTE XIV, *pag.* 199.

L'amiral, dans une lettre qu'il adresse à Ferdinand & Isabelle, décrit un des ports de Cuba avec l'admiration qui caractérise l'enthousiasme des découvertes. « Je découvris »

dit-il, « une riviere où une galere » peut entrer facilement. Sa beauté » m'engagea à la ſonder, & je trou- » vai depuis cinq juſqu'à huit braſſes » d'eau. Après avoir remonté cette » riviere à une diſtance conſidérable, » tout m'engagea à y faire un éta- » bliſſement. La beauté de la riviere, » la limpidité des eaux qui me per- » mettoit d'en voir le fond ſablon- » neux, la grande quantité de palmiers » de toute eſpece, les plus grands & » les plus beaux que j'aie jamais vus, » le nombre extraordinaire d'autres » arbres magnifiques, les oiſeaux, la » verdure des plaines, tout cela forme » un tableau ſi intéreſſant que ce pays » ſurpaſſe tous les autres autant que » le jour ſurpaſſe la nuit en éclat & » en lumiere; ce qui m'a fait dire » ſouvent que je tenterois en vain » d'en donner une deſcription exacte » à vos majeſtés; car ni ma langue ni » ma plume ne pourroient rendre la » vérité, & le ſpectacle de tant de » beauté m'étonne au point que je ne » ſais comment le décrire ». *Vie de Colomb, cap.* 30.

NOTE XV, *pag.* 206.

Le récit que Colomb fait de la conduite ſage & humaine des Indiens à cette occaſion eſt fort remarquable, « Le roi », dit-il dans ſa lettre à Ferdinand & Iſabelle, « ayant été inſ-» truit de notre malheur, parut touché » de la perte que nous venions de faire » & envoya ſur le champ à notre » bord tous les habitans de l'endroit » avec pluſieurs grands canots. Nous » déchargeâmes bientôt le vaiſſeau de » tout ce qui ſe trouvoit ſur le tillac » avec le ſecours que nous fit donner » le roi, tandis que lui-même avec » ſes freres & ſes autres parens prirent » tout le ſoin poſſible pour faire ob-» ſerver le meilleur ordre, tant ſur » le vaiſſeau qu'à terre. De tems en » tems un de ſes parens venoit les » larmes aux yeux me dire de ſa part » de ne point m'affliger, & qu'il me » donneroit tout ce qu'il poſſédoit. Je » puis aſſurer vos majeſtés que dans » aucun lieu de l'Eſpagne on n'auroit » pris autant de ſoin de nos effets, » leſquels furent dépoſés dans un en-

» droit près du palais du roi, pour y
» être gardés juſqu'à ce qu'on eût dé-
» barraſſé les maiſons où l'on devoit
» les tranſporter. Il fit placer ſur le
» champ des ſentinelles armées pour
» garder ce dépôt pendant la nuit, &
» les Indiens qui ſe trouvoient ſur
» la côte ſe déſoloient, comme s'ils
» avoient partagé notre perte. Ce peu-
» ple eſt ſi doux, ſi humain & ſi pai-
» ſible, que j'oſe répondre à vos ma-
» jeſtés qu'il n'y a pas au monde une
» meilleure eſpece d'hommes ni un
» auſſi bon pays que celui-ci. Ils
» aiment leurs voiſins comme eux-
» mêmes; leur converſation, qui eſt
» la plus douce & la plus affectueuſe
» du monde, eſt toujours gaie & ac-
» compagnée d'un ſourire. Quoiqu'il
» ſoit vrai qu'ils vont tout nuds, vos
» majeſtés peuvent être perſuadées
» qu'ils ont pluſieurs coutumes fort
» louables. Le roi eſt ſervi avec beau-
» coup d'appareil, & ſes manieres
» ſont ſi honnêtes qu'on le voit avec
» un grand plaiſir. On n'en trouve
» pas moins à obſerver la mémoire
» étonnante de ce peuple, & le deſir
» qu'il a d'acquérir des connoiſſances,

» ce qui le porte à s'informer des cau-
» ſes & des effets de tout ». *Vie de Colomb, cap.* 32. Il eſt probable que les Eſpagnois étoient redevables de cette attention officieuſe à l'opinion qu'avoient les Indiens que c'étoient des êtres d'une nature ſupérieure.

NOTE XVI, *pag.* 216.

Tout ce qui nous reſte d'un homme tel que Colomb doit nous être précieux. Une lettre qu'il écrivit à Ferdinand & Iſabelle, & où il leur parle de ce qui s'eſt paſſé à cette occaſion, nous fournit une peinture frappante de ſon courage, de ſon humanité, de ſa prudence, de ſon amour pour le bien public & de ſon adreſſe à faire ſa cour. « J'aurois été », dit-il, « moins
» touché de ce malheur ſi je m'étois
» trouvé ſeul expoſé au danger, tant
» parce que ma vie n'eſt qu'un dépôt
» dont je dois rendre compte à l'être
» ſuprême, que parce que je m'étois
» déjà trouvé pluſieurs fois dans un
» péril éminent. Mais ce qui m'af-
» fligeoit beaucoup, c'étoit de voir
» qu'après avoir reçu du Seigneur la

» foi néceſſaire pour exécuter une pa-
» reille entrepriſe, dans laquelle j'ai
» eu le bonheur de réuſſir pour con-
» vaincre mon adverſaire, & pour ac-
» croître la gloire & la puiſſance de
» vos majeſtés, il plaiſoit au Tout-
» puiſſant de renverſer tous ces pro-
» jets par ma mort. Cependant ce
» malheur auroit été moins affligeant
» pour moi s'il n'avoit pas entraîné
» la perte de ceux qui m'avoient ſuivi
» dans l'eſpérance d'acquérir une
» grande fottune, & qui, en voyant
» le danger où ils ſe trouvoient, mau-
» diſſoient non-ſeulement l'idée qu'ils
» avoient eue de m'accompagner,
» mais encore le reſpect & la crainte
» que je leur inſpirois & qui les em-
» pêchoit de me quitter, comme ils
» l'avoient ſouvent réſolu. Mais ce
» qui mettoit le comble à ma douleur,
» c'étoit la penſée d'avoir laiſſé mes
» deux fils au college à Cordoue,
» ſans amis & dans un pays étranger,
» tandis qu'il étoit très-probable
» qu'on ne ſauroit jamais que j'avois
» rendu à vos majeſtés des ſervices
» aſſez eſſentiels pour que mes enfans
» méritaſſent leurs bontés. Et quoi-
que

» que je me consolasse par l'espérance
» que Dieu ne permettroit pas que ce
» qui devoit tant contribuer à la gloire
» de son église & qui m'avoit coûté
» de si grands travaux, restât impar-
» fait, je pensai cependant que pour
» me punir de mes fautes, sa volonté
» étoit de me priver de la gloire que
» j'aurois pu en recueillir dans ce mon-
» de. Pendant que j'étois dans cet état
» de trouble, je songeai au bonheur
» qui accompagne vos majestés, & il
» me vint dans l'idée que même si je
» périssois & que le vaisseau fût per-
» du, il seroit possible que vous fus-
» siez par quelque hasard instruits de
» mon voyage & du succès que j'avois
» eu jusqu'alors. Dans cette vue j'é-
» crivis sur un morceau de parche-
» min, avec toute la briéveté que
» demandoit la situation où je me
» trouvois, la découverte que j'avois
» faite des pays que j'avois annoncés,
» en combien de jours j'avois achevé
» mon voyage & quelle route j'avois
» tenue. Je marquai la bonté du pays,
» le caractere de ses habitans, j'ajoutai
» que j'avois laissé les sujets de vos
» majestés en possession de tous les

» pays que j'avois découverts. Après » avoir cacheté cet écrit je l'adreſſai » à vos majeſtés, & promis mille » ducats à celui qui le remettroit ainſi » fermé, afin que la récompenſe pro- » miſe pût engager l'étranger qui le » trouveroit à en donner quelque » nouvelle à vos majeſtés. Je fis alors » apporter un grand tonneau, & » ayant enveloppé le parchemin d'une » toile cirée & enſuite d'une eſpece » de gâteau de cire, je le mis dans le » tonneau que je fis jetter à la mer » après l'avoir bouché. Tout l'équi- » page s'imagina que c'étoit un acte » de dévotion. Craignant que ce ton- » neau ne fût jamais trouvé, & voyant » que nous approchions plus près de » l'Eſpagne, je fis un autre paquet » ſemblable au premier que je plaçai » au haut de la poupe, afin que ſi le » vaiſſeau couloit à fond, le tonneau » reſtât au-deſſus de l'eau pour flotter » au gré de la fortune ».

NOTE XVII, *pag.* 222.

Quelques auteurs Eſpagnols, guidés par le petit intérêt de la jalouſie na-

tionale, ont cherché à diminuer la gloire de Colomb, en faiſant entendre qu'il avoit été conduit à la découverte du nouveau monde, non par ſes propres lumieres ou par ſon génie entreprenant, mais par les inſtructions qu'il avoit reçues. Selon eux, un vaiſſeau ayant été écarté de ſa route par les vents d'eſt, fut emporté bien loin à l'oueſt ſur une côte inconnue, d'où il ne revint qu'avec beaucoup de difficulté; tout l'équipage périt de fatigue & de beſoin, excepté le pilote & trois matelots. Ces quatre marins moururent auſſi quelques jours après leur arrivée; mais le pilote ayant été reçu dans la maiſon de Colomb, ſon ami intime, lui découvrit avant ſa mort le ſecret de la découverte qu'il avoit faite par haſard, & lui laiſſa ſes papiers qui contenoient le journal de ſon voyage, lequel ſervit de guide à Colomb dans ſon entrepriſe. Gomera eſt, je crois, le premier qui ait publié ce conte. *Hiſt. cap.* 13. Toutes les circonſtances en ſont deſtituées des preuves néceſſaires pour le rendre probable. On ne connoît ni le nom ni la deſtination de ce navire. Quelques

auteurs prétendent qu'il appartenoit à un des ports de l'Andalousie, & qu'il étoit destiné ou pour les Canaries ou pour Madere; d'autres disent qu'il étoit Biscayen, & qu'il prenoit la route d'Angleterre; d'autres enfin assurent que c'étoit un vaisseau Portugais qui trafiquoit sur la côte de Guinée. Le nom du pilote est pareillement inconnu aussi bien que celui du port où il aborda à son retour. Suivant les uns ce fut en Portugal; selon d'autres à Madere ou à Açores. On n'ignore pas moins l'année que se fit ce voyage. *Mouson's Nav. Tracts. Churchill III*, 371. And. Bernaldes ni Pierre Martyr, contemporains de Colomb, ne parlent point de ce pilote ni de ses découvertes. Herrera avec son bon sens ordinaire, passe aussi ce fait sous silence, & Oviedo n'en parle que comme d'un conte propre à amuser le peuple. *Hist. lib. II*, *cap.* 2. Des auteurs plus modernes ont supposé que Colomb avoit été guidé dans son voyage par quelque instruction particuliere, parce qu'on l'a vu diriger constamment sa route à l'oueſt en partant des Canaries. Mais il ne se rap-

pellent pas que ſelon les principes ſur leſquels il fondoit toutes ſes eſpérances de ſuccès, il croyoit qu'en dirigeant ſa route vers l'oueſt, il devoit néceſſairement arriver à ces régions dont les anciens ont parlé. Ce fut la confiance invariable qu'il eut dans ſon propre ſyſtême qui lui fit tenir cette route ſans en changer jamais.

D'autres nations, outre les Eſpagnols, ont mis en queſtion ſi Colomb pouvoit s'arroger l'honneur d'avoir découvert l'Amérique. Quelques écrivains Allemands l'attribuerent à Martin Behaim, leur compatriote; mais ils ne parlent ni de l'année où il a fait cette découverte, ni de l'endroit d'où il étoit parti, ni d'aucune circonſtance du voyage. *J. Ferd. Stuvenius* dans une diſſertation *de vero novi orbis inventore*, publiée à Francfort en 1714, ſoutient vivement le titre de Behaim; mais ſans donner la moindre preuve qui puiſſe ſervir à le confirmer. A la vérité il y eut dans le quinzieme ſiecle un Martin Boemia, fameux géographe, dont Herrera parle comme d'un ami de Colomb. *Decad.* 1, *lib.* I,

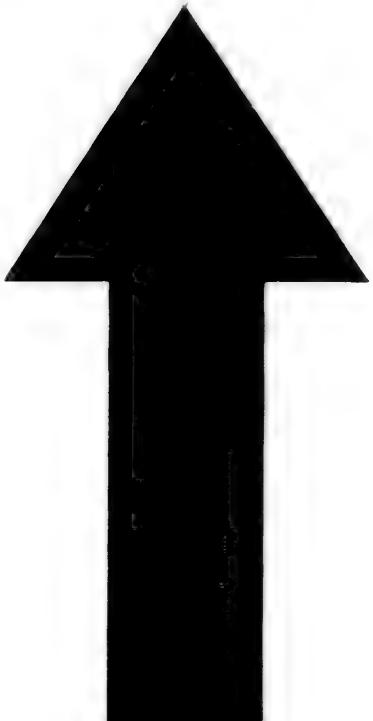
cap. 2 ; mais il assure qu'il étoit Portugais & né dans l'isle de Fayal une des Açores. *Ibid. & Decad.* 2, *lib. II, cap.* 19. Gomera dit que Magellan possédoit un globe terrestre fait par ce Martin de Boemia, sur lequel il avoit tracé la route qu'il supposoit qu'on devoit suivre pour chercher le détroit qu'il a découvert ensuite. *Hist. cap.* 19. Il est donc probable que le nom de cet artiste a porté les Allemands à croire qu'il étoit né en Bohême, & que c'est sur cette supposition qu'ils ont établi leurs prétentions imaginaires.

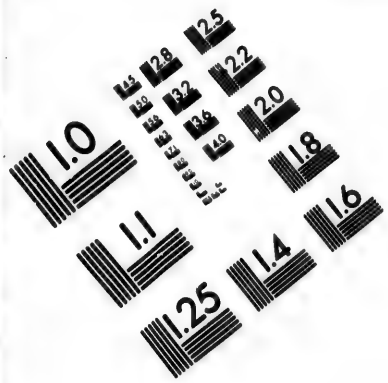
Celles des Gallois ne paroissent pas mieux fondées. Suivant Powell, une dispute s'étant élevée dans le douzieme siecle entre les fils d'Owen Guyneth, roi de la partie septentrionale du pays de Galles, touchant la succession de sa couronne, Madoc, l'un de ces princes, fatigué de ces disputes, se mit en mer pour chercher un séjour plus tranquille. Il dirigea sa course droit à l'oueſt en laissant l'Irlande au nord, & arriva dans un pays inconnu qui lui parut si agréable qu'il retourna dans la province de Galles

pour y chercher de nouveaux compagnons ; cela ſe paſſa, dit-on, vers l'an 1170, après quoi on n'entendit plus parler ni de Madoc ni de ſa colonie. Il faut obſerver que Powell, ſur le témoignage de qui eſt fondée l'authenticité de ce fait, a publié ſon hiſtoire plus de quatre ſiecles après la date de l'événement dont il parle. Chez un peuple auſſi groſſier & auſſi ignorant que l'étoient les Gallois de ce tems, la mémoire d'un fait ſi reculé ne peut avoir été conſervée que fort imparfaitement & auroit beſoin d'être confirmée par quelque écrivain d'un plus grand poids que Powell & moins éloigné de l'époque du voyage de Madoc. Des ſavans plus modernes ſe ſont à la vérité appuyés ſur le témoignage de Meredith ap Rhees, Barde Gallois, qui mourut en 1477; mais il vécut auſſi dans un tems trop éloigné de cet événement pour que ſon témoignage ſoit d'un plus grand poids que celui de Powell. D'ailleurs ſes vers, publiés par *Hackluit*, *vol. III*, *pag.* 1, nous apprennent ſeulement que Madoc mécontent de l'état de ſes affaires domeſtiques, parcou-

rut l'océan pour y chercher de nouvelles poſſeſſions. Mais quand même nous admettrions l'hiſtoire de Powell comme authentique, il ne s'enſuivroit pas que le pays inconnu, découvert par Madoc en naviguant à l'oueſt & en laiſſant l'Irlande au nord, fût une partie de l'Amérique. Les connoiſſances des Gallois dans le douzieme ſiecle, étoient trop bornées pour leur permettre d'entreprendre un pareil voyage. Si Madoc a fait quelque découverte, ce ne peut probablement être que Madere ou quelqu'une des iſles Hebrides. On a allégué le rapport qu'il y a entre le langage Gallois & quelques dialectes de l'Amérique, comme une preuve du voyage de Madoc. Mais les traits qu'on en cite ſont en ſi petit nombre, & dans quelques-uns même les affinités ſont ſi obſcures ou ſi gratuites qu'on ne peut établir aucune preuve ſur la reſſemblance accidentelle d'un petit nombre de mots. *Il* y a un oiſeau qu'on n'a trouvé juſqu'ici que ſur les côtes de l'Amérique méridionale depuis le port Deſiré juſqu'au détroit de Magellan : on lui donne le nom de *Penguin*,

mot qui dans la langue Galloiſe ſignifie *tête blanche*. Tous les auteurs qui veulent faire honneur aux Gallois de la découverte de l'Amérique, citent ce mot comme une preuve irrévocable de l'affinité qu'il y a entre la langue Galloiſe & celle qu'on parle dans cette partie de l'Amérique. Mais M. Pennant qui nous a donné une deſcription détaillée du Penguin, remarque que tous les oiſeaux de cette eſpece ont la tête noire; « de ſorte », ajoute-t-il, « que nous devons re» noncer à l'eſpérance fondée ſur cette » hypotheſe de retrouver dans le nou» veau monde la race Galloiſe ». *Phil. Tranſact. vol. LVIII, pag.* 91, *&c.* D'ailleurs ſi les Gallois avoient fait quelque établiſſement en Amérique vers la fin du douzieme ſiecle, on auroit dû trouver parmi leurs deſcendans quelques indices de la religion chrétienne lorſqu'on les découvrit environ trois cens ans après leur émigration, période trop court pour qu'on puiſſe ſuppoſer que dans cet eſpace de tems on y ait perdu toute idée des arts & des mœurs de l'Europe.





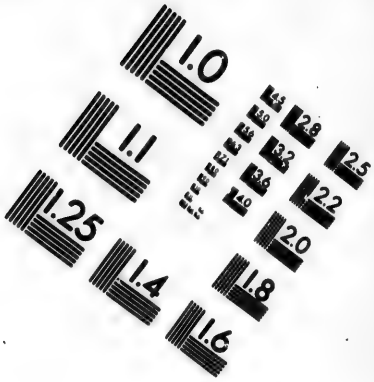
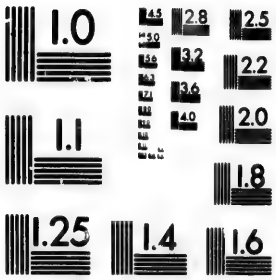
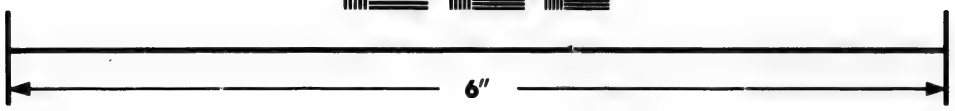
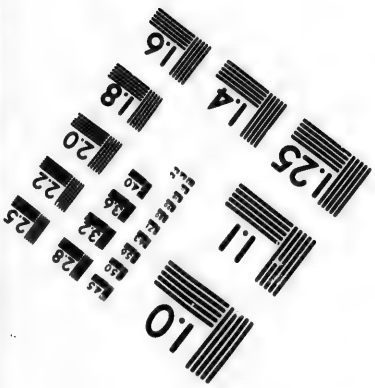
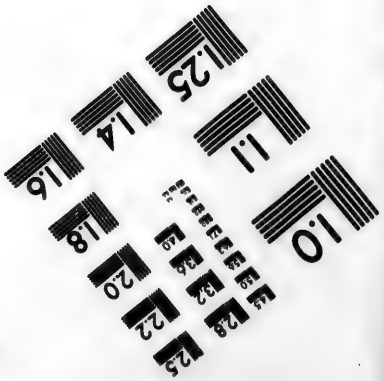


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Les prétentions des Norvégiens à la découverte de l'Amérique paroiſſent mieux fondées que celles des Allemands & des Gallois. Les peuples de la Scandinavie ſe faiſoient remarquer dans le moyen âge par la hardieſſe & l'étendue de leurs excurſions maritimes. En 873 les Norvégiens découvrirent l'Iſlande où ils établirent une colonie. En 984 ils ſe rendirent au Groenland, où ils s'établirent pareillement. Delà quelques-uns de leurs navigateurs s'avancerent vers l'oueſt & y trouverent un pays plus agréable que ces horribles régions qu'ils habitent aujourd'hui. Suivant leur rapport les côtes de ce pays étoient ſablonneuſes, mais l'intérieur étoit uni & couvert de bois; c'eſt pourquoi ils lui donnerent le nom de *Helleland* & *Markland*, & enſuite celui de *Winland*, à cauſe de quelques plants de vigne qu'ils y trouverent garnis de grappes de raiſin. L'authenticité de cette hiſtoire eſt fondée, à ce que je crois, ſur l'autorité du *Saga* ou de la chronique du roi Olaus, compoſée par *Snorro Sturlodines* ou *Sturluſons*, publiée par Perinskiold à Stockolm

en 1697. Puiſque Snorro étoit né en 1179, il n'a compilé ſa chronique qu'environ deux ſiecles après l'événement qu'il rapporte. Rien n'eſt plus groſſier ni plus confus que le conte qu'il fait de la navigation & des découvertes de *Biorn* & de *Lief* ſon compagnon, *pag.* 104, 110, 326. Il eſt impoſſible d'apprendre de lui dans quelle partie de l'Amérique les Norvégiens ſont deſcendus. Suivant le rapport qu'il fait de la longueur des jours & des nuits, ce ne peut être que vers le cinquante-huitieme degré de latitude au nord, ſur quelque partie de la côte de Labrador, près de l'entrée du détroit de Hudſon, où certainement les raiſins ne ſont pas une production du pays. Torfeus prétend qu'il y a une erreur dans le texte, & qu'en la rectifiant on peut ſuppoſer que l'endroit où les Norvégiens deſcendirent étoit ſitué au quarante-neuvieme degré de latitude. Mais ce n'eſt pas dans cette région que croît le vin en Amérique. En parcourant le conte de Snorro, je ſerois porté à croire que la ſituation de Terre-Neuve correſpond mieux

avec celle du pays découvert par les Norvégiens, mais ce n'eſt pas dans une iſle ſtérile que l'on trouve des plants de vigne. *M. Mallet*, dans ſon *Introduction à l'hiſtoire de Danemarck*, *pag.* 175, *&c.* cite pluſieurs autres conjectures, mais je ne ſuis pas aſſez verſé dans la littérature du nord pour les diſcuter. Quoi qu'il en ſoit, il eſt manifeſte que ſi les Norvégiens ont découvert dans le dixieme ſiecle quelque partie de l'Amérique, leurs tentatives pour y établir une colonie ont été infructueuſes, & que la connoiſſance en a été bientôt perdue.

NOTE XVIII, *pag.* 224.

Pierre Martyr *ab Angleria*, gentilhomme Milanois, qui dans ce tems réſidoit à la cour d'Eſpagne, & dont les lettres contiennent le récit des faits de ce tems, ſuivant leur date, dépeint d'une maniere fort vive les ſentimens dont lui-même & ſes ſavans correſpondans étoient affectés : « *Præ lætitiâ* » *proſiluiſſe te, vixque à lachrymis præ* » *gaudio temperaſſe, quandò litteras* » *adſpexiſti meas quibus, de antipodum*

» *orbe latenti hactenùs, te certiorem feci-*
» *mî suavissime Pomponi, insinuasti. Ex*
» *tuis ipse litteris colligo quid senseris.*
» *Sensisti autem, tantique rem feciſti,*
» *quanti virum summâ doctrinâ insignitum*
» *decuit. Quis namque cibus sublimibus*
» *præstari potest ingeniis, isto suavior?*
» *Quod condimentum gratius? A me*
» *facio conjecturam. Beari sentio spiritus*
» *meos, quandò accitos alloquor pru-*
» *dentes aliquos ex his qui ab eâ redeunt*
» *provinciâ. Implicent animos pecuniarum*
» *cumulis augendis miseri avari, libi-*
» *dinibus obscœni, nostras nos mentes,*
» *posquàm Deo pleni aliquandò fueri-*
» *mus contemplando, hujuscemodi re-*
» *rum notitiâ demulciamus* ». Epist. 152, Pomponio Læto.

NOTE XIX, *pag.* 224.

Les savans de ce siecle étoient si fortement persuadés que les pays qu'avoit découverts Colomb faisoient partie des Indes orientales, que Bernaldes, curé de Los Palacios, qui paroît avoir été un des hommes les plus instruits de son tems dans la cosmographie, prétend que Cuba n'étoit

pas une isle, mais une partie du continent & qu'elle appartenoit à l'empire du grand Khan. Il communiqua cette opinion à Colomb même, qui pendant quelque tems logea chez lui au retour de son voyage, & il la soutient par plusieurs argumens pour la plupart fondés sur l'autorité de Jean Mandeville. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.* Antoine Gallo, qui étoit secrétaire du magistrat de Gênes vers la fin du quinzieme siecle, a publié un court récit des voyages & découvertes de son compatriote Colomb, qui se trouve joint à ses *Opuscula Historica de rebus populi genuensis* : il nous apprend d'après des lettres de Colomb qu'il dit avoir vues, que son opinion, fondée sur des observations nautiques, étoit qu'une des isles qu'il avoit découvertes ne se trouvoit qu'à deux heures ou trente degrés de Cittigara, qui dans les cartes de géographie de ce tems, étoit marqué, sur l'autorité de *Ptolomée, lib. VII, cap.* 3, comme le lieu de l'Asie le plus avancé vers l'Orient ; d'où il concluoit, que si quelque continent n'arrêtoit point la naviga-

tion, on devoit trouver un passage court & facile vers cette extrêmité orientale de l'Asie, en naviguant à l'oueſt. *Muratori ſcriptores rer. Italicarum, vol. XXIII, pag.* 304.

NOTE XX, *pag.* 152.

Bernaldes, curé de Los Palacios, auteur contemporain, dit que cinq cens de ces captifs furent envoyés en Eſpagne & vendus publiquement comme eſclaves à Séville; mais que le changement de climat & l'impuiſſance où ils étoient de ſupporter les fatigues du travail, les firent tous mourir en fort peu de tems. *Manuſcrit entre les mains de l'auteur.*

NOTE XXI, *pag.* 171.

Il paroît que Colomb s'étoit formé des idées ſingulieres ſur les pays qu'il venoit de découvrir. Les houles violentes & l'agitation ſinguliere des eaux ſur la côte de la Trinité, lui firent croire que c'étoit-là la partie la plus haute du globe, & il penſoit que pluſieurs circonſtances concouroient

à prouver que la mer y étoit visiblement élevée. Après avoir posé ce principe erroné, la beauté du pays lui fit adopter l'idée de Jean Mandeville, *cap.* 102, que le paradis terrestre étoit le lieu le plus élevé de la terre; & il s'imagina avoir été assez heureux pour découvrir ce fortuné séjour. Nous ne devons pas être surpris qu'un homme d'une si grande sagacité se soit laissé séduire par les opinions & les récits d'un auteur aussi fabuleux que l'étoit Mandeville. Colomb & les autres navigateurs devoient nécessairement suivre les seuls guides qu'ils pouvoient consulter; & il paroît par plusieurs passages du manuscrit de Bernaldes, l'ami de Colomb, que le témoignage de Mandeville n'étoit pas d'un médiocre poids dans ce siecle. Bernaldes le cite souvent avec respect.

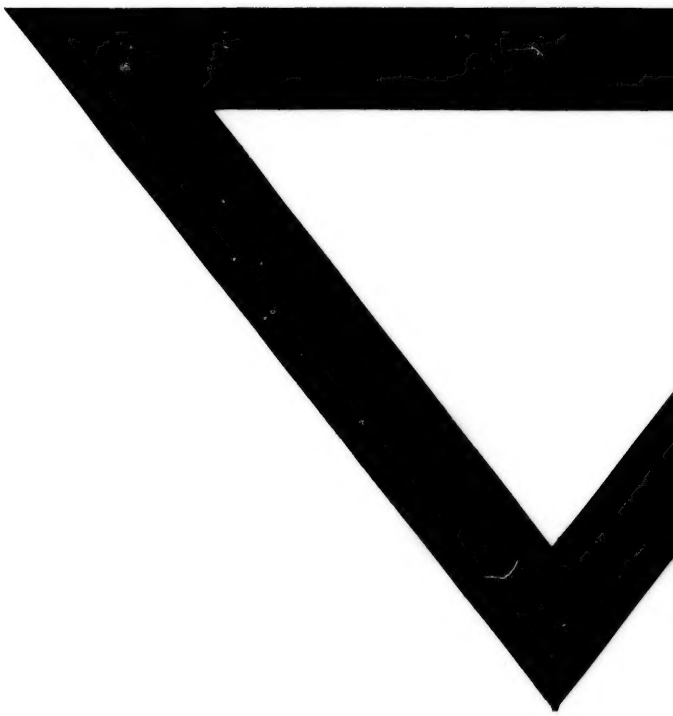
NOTE XXII, *pag.* 290.

Il est surprenant que ni Gomera ni Oviedo, les plus anciens historiens Espagnols de l'Amérique, ni Herrera même n'aient regardé Hojeda ou son

compagnon Veſpuce, comme ayant fait la premiere découverte du continent de l'Amérique. Tous attribuent unanimement cet honneur à Colomb. Quelques auteurs ont ſuppoſé qu'un reſſentiment national contre Veſpuce qui avoit quitté le ſervice d'Eſpagne pour paſſer à celui des Portugais, avoit engagé ces hiſtoriens à ne point parler des découvertes qu'il a faites. Mais Martyr & Benzoni, tous deux Italiens, ne pouvoient être gouvernés par ce préjugé. Martyr étoit un auteur contemporain qui réſidoit à la cour d'Eſpagne & qui étoit à portée d'être exactement informé de ces faits publics; cependant il n'attribue pas à Veſpuce la gloire d'avoir le premier découvert l'Amérique, ni dans ſes Décades, qui ſont la premiere hiſtoire générale qu'on ait publiée du nouveau monde, ni dans ſes lettres où il parle des principaux événemens qui ſont arrivés de ſon tems. Benzoni paſſa comme aventurier en Amérique en 1641, & y demeura fort longtems. Il paroît avoir été animé d'un zele ardent pour la gloire de l'Italie ſa patrie; cependant il ne parle ni

des exploits ni des découvertes de Veſpuce. Herrera qui a compilé ſon hiſtoire générale de l'Amérique d'après les témoignages les plus authentiques, ſuit non-ſeulement le ſentiment de ces auteurs antérieurs, mais il accuſe même Veſpuce d'avoir falſifié les dates des deux voyages qu'il a faits dans le nouveau monde, & d'avoir confondu l'un avec l'autre, afin de pouvoir s'arroger la gloire d'avoir découvert le continent. *Herrera, Decad.* 1, *lib. IV, cap.* 2. Il aſſure que dans un examen judiciaire de cette matiere fait par le fiſcal du roi, il fut prouvé par le témoignage de Hojeda lui-même qu'il toucha à Hiſpaniola en revenant en Eſpagne à ſon premier voyage; au lieu que Veſpuce dit qu'ils retournerent directement de la côte de Paria à Cadix, & qu'ils ne toucherent à Hiſpaniola qu'à leur ſecond voyage. Hojeda ajoute qu'ils firent le trajet en cinq mois, tandis que Veſpuce prétend avoir employé dix-ſept mois à le faire. *Viaggio primo de Am. Veſpucci, pag.* 36. *Viaggio ſecundo, p.* 45. Herrera nous donne dans un autre

endroit de ſon hiſtoire, un récit plus circonſtancié de cette recherche & tendant au même but. *Herrera*, *Decad.* 1, *lib. VII*, *cap.* 5. Colomb ſe trouvoit à Hiſpaniola lorſque Hojeda y arriva, & s'étoit déjà alors reconcilié avec Roldan qui s'oppoſa aux efforts d'Hojeda pour exciter une nouvelle révolte; par conſéquent ſon voyage doit avoir été poſtérieur à celui de l'amiral. *Vie de Colomb*, *chap.* 84. Suivant le rapport de Veſpuce il entreprit ſon premier voyage le 10 mai 1497. *Viaggio primo*, *pag.* 6. C'étoit dans ce même tems que Colomb ſe trouvoit à la cour d'Eſpagne pour faire les préparatifs de ſon voyage, & qu'il paroiſſoit y jouir d'une grande faveur. La direction des affaires du nouveau monde ſe trouvoit alors entre les mains d'Antoine Torrès, l'ami de Colomb. Il n'eſt donc pas probable que dans ces circonſtances on ait accordé une commiſſion à une autre perſonne qui auroit pu prévenir l'amiral dans un voyage qu'il étoit ſur le point d'entreprendre. Fonſeca, qui protégeoit Hojeda & qui lui fit obtenir la permiſſion de

faire le voyage, ne fut rappellé à la cour & rétabli dans sa charge de directeur des Indes qu'à la mort du prince Jean, qui arriva au mois de septembre de l'année 1497, *P. Martyr, Ep.* 182; c'est-à-dire, plusieurs mois après le tems que Vespuce prétend avoir mis en mer. En 1745, l'abbé Bandini publia à Florence une vie de Vespuce *in*-4°. Cet ouvrage qui n'a aucun mérite, est écrit avec aussi peu de jugement que de vérité. L'auteur soutient les prétentions de son compatriote à la découverte du nouveau monde avec tout le zele aveugle qu'inspire une prévention nationale; mais il ne produit aucune preuve pour les appuyer. Il dit que le récit du voyage de Colomb fut publié en 1510, & même peut-être plutôt. *Vita di Am. Vesp. pag.* 52, On ignore dans quel tems le nom d'*Amérique* fut donné pour la premiere fois au nouveau monde.

Fin des Notes du Tome premier.